N° 309 — Tome LXXXV 1er Mai 1910

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt et unième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, NATALIE CLIFFORD BARNEY, EDMOND BARTHÈLEMY, GEORGES BOHN, R. DE BURY, TRISTAO DA CUNHA, JACQUES DAURELLE, HENRY-D. DAVRAY, ANDRÉ DU FRESNOIS, LOUIS DUMUR, ANDRÉ FONTAINAS, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, HENRI GUILBEAUX, CHARLES-HENRY HIRSCH, ENRIQUE LARRETA (REMY DE GOURMONT *trad.*), JEAN MARNOLD, CHARLES MORICE, J.-G. PROD'HOMME, PIERRE QUILLARD, RACHILDE, WILLIAM RITTER, ANDRÉ ROUVEYRE, SAINT-ALBAN, HENRI THUILE, GUSTAVE WENDT.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMX

SOMMAIRE

N° 309 — 1er MAI 1910

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition dendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

LA POLICE DES MŒURS

—

Un conflit récent entre la municipalité de Bordeaux et le parquet de cette ville vient de donner un caractère d'actualité à la question de la police des mœurs qui, à vrai dire, n'a jamais cessé de faire gémir la presse et murmurer le public.

Qu'est-ce que cette police des mœurs dont le nom seul soulève partout un concert de récriminations et d'imprécations? C'est d'une part, le mot police ayant bien des sens, l'ensemble des textes qui réglementent la prostitution publique, d'autre part le personnel chargé de les appliquer. Or. fonctionnaires comme articles reçoivent leur large part d'étrivières.

Les textes, d'abord, sont nombreux, confus, épars et de valeur légale contestable (1). On invoque couramment encore l'Ordonnance du lieutenant de police Lenoir, du 6 novembre 1778, le Code ayant laissé subsister, art. 484, les règlements spéciaux sur lesquels il n'a pas légiféré ; aux termes de cet acte vénérable, l'hôtelier parisien aurait parfaitement le droit de refuser une chambre au couple de voyageurs qui ne lui présenterait pas son acte de mariage. Mais l'ordonnance, moins archaïque, du 16 novembre 1843 n'est-elle pas aussi désuète, qui interdit aux femmes de mœurs légères de fréquenter les boulevards de la rue Montmartre à la Madeleine ? Ces diverses prescriptions sont d'ailleurs probablement illégales, et sûre-

(1) Voir ici le livre de M. Jean Cruet : *Etude juridique de l'arbitraire administratif*, ou tout simplement le *Répertoire de droit* Fuzier-Hermann, v° *Prostitution*, n° 59 notamment.

ment inconstitutionnelles. S'il y avait, comme on l'a demandé souvent, un tribunal des principes de 1789 chargé de réprimer les atteintes à la Déclaration des droits, toutes ces ordonnances de police se trouveraient en mauvaise posture. La prostitution n'étant pas en elle-même un délit, il est arbitraire d'empêcher celles qui s'y livrent de passer sur les boulevards, même de la rue Montmartre à la Madeleine, et à condition bien entendu qu'elles n'y gênent en aucune manière la circulation, car dans le fameux adage : « la femme libre sur le trottoir libre », c'est le second terme qui importe surtout, l'intérêt général devant primer le particulier.

Donc actuellement la prostitution n'est pas un délit, mais, ce qui est un peu contradictoire, l'exercice en public de ce métier autorise les agents spéciaux de la préfecture de police à arrêter les femmes, à les soumettre à un examen médical et même à les inscrire sur le registre spécial des filles publiques corvéables et emprisonnables à merci. Le nombre des arrestations est à Paris de 60.000 par an, d'après certains auteurs (1). La Préfecture assure que les inscriptions d'office sont rares, qu'elle n'y recourt que lorsque les femmes ont été arrêtées plusieurs fois ou sont reconnues malades, auquel cas on les dirige sur l'hôpital Saint-Lazare, qui est une prison autant qu'un hôpital, et que la plupart des inscriptions ont lieu sur la demande des intéressées. On précise même que sur 1.000 inscrites (statistique portant sur seize années), 589 le sont sur leur propre demande, 354 sur celles de gérantes de maisons, et 57 seulement d'office. Une fois inscrites, ce qui a lieu sur la décision d'une Commission composée de trois fonctionnaires de la Préfecture, les filles sont dites *soumises*, et on les classe alors en *isolées* ou en *filles de maison*, suivant le cas, les unes et les autres astreintes à une foule de règles minutieuses sur lesquelles il est inutile d'insister ; le nom courant de *maisons closes* indique suffisamment les obligations des tenanciers de ces sortes d'établissements. La seule de ces règles qui importe au point de vue sanitaire est la visite médicale hebdomadaire, qui a lieu au dispensaire pour les isolées, et dont on critique d'ail-

(1) Il n'est pas inutile de dire, une fois pour toutes, qu'en matière de police des mœurs tous les chiffres sont contestés, toutes les statistiques sont suspectes, et que couramment abolitionnistes et règlementaristes, policiers et jurisconsultes, moralistes et hygiénistes, s'accusent d'erreurs, de légèreté et d'entorses à l'exactitude. Le problème en est merveilleusement simplifié.

leurs la rapidité, un examen d'une minute ou deux pour les 200 femmes qui viennent chaque jour en moyenne étant, paraît-il, insuffisant pour dépister certaines formes sournoises de la maladie. Les prostituées non inscrites sont dites insoumises ; la Préfecture assure qu'elle ne recherche pas leur « soumission » et ne les arrête qu'au cas de scandale ou de plainte ; leur nombre ne peut être précisé, et comme d'habitude, les évaluations varient de la façon la plus surprenante ; les partisans de la réglementation parlent de 50.000 insoumises à Paris ; ses adversaires réduisent ce chiffre à 10.000 tout au plus (1). Le nombre des filles inscrites, par contre, est mathématiquement connu ; il y en avait, en 1903, 6.418, dont 387 en maison. Le nombre des insoumises arrêtées avait été, la même année, de 2.821, mais très probablement dans cette catégorie la même femme se fait arrêter plusieurs fois avant d'être inscrite. La Préfecture assure encore qu'elle garde rigoureusement le secret des inscriptions et qu'elle ne refuse jamais la radiation dès que la femme cesse de se livrer à son « art impie », comme disaient les vieilles Ordonnances. La plupart des radiations en tous cas viennent d'insoumissions. Sur 6.712 radiations prononcées de 1872 à 1876, 5.710 avaient été causées par la « disparition depuis plus de 3 mois ».

Tout ce qui précède se rapporte à Paris. Dans les villes de province, sauf Lyon, c'est l'autorité municipale qui, aux termes de la loi du 5 avril 1884, prend les arrêtés en la matière. Les critiques sont moins vives en ce qui touche la brutalité et les maladresses des agents de ces villes, mais probablement la surveillance médicale y est-elle moins attentive qu'à Paris et la tenue des agents moins bonne.

§

Ce sont là, en effet, les quatre griefs principaux qu'on fait à toute police des mœurs : violence, maladresse, immoralité, inutilité.

Pour la violence, bien que certains procédés d'autrefois

(1) Je laisse de côté les questions d'origine de la prostitution, qui demanderaient un article spécial. Invoquer la misère, le capitalisme, etc., est bon pour les politiciens. La vie spéciale des grandes villes joue un rôle plus décisif. Sur 100.000 prostituées, 37.629, d'après Parent-Duchatelet, sont originaires de la Seine. Aussi les conditions d'éducation familiale : sur 4 prostituées, il y a une enfant naturelle. La règlementation policière a de plus le tort de professionaliser la prostitution ; d'elle-même, la femme ne séjourne pas dans cet état, elle s'en évade le plus tôt possible.

soient tombés en désuétude, et qu'on ne voie plus d'irruptions nocturnes d'argousins dans les hôtels meublés où pouvaient pourtant bien dormir seules d'honnêtes ouvrières, ni de ces râfles tourbillonnantes qui, il y a quelques années encore, s'abattaient en cyclone sur les grands boulevards, fuites éperdues, devant la trombe des agents, de femmes s'accrochant dans la terreur de l'envoi à Saint-Lazare au bras du premier venu redressé soudain en chevaleresque défenseur du sexe faible, il paraît que la vigueur policière n'a pas perdu toutes ses traditions.

Pour la maladresse, la question aussi est jugée d'avance, si longue est la liste des erreurs policières. Les scandales qui éclatent dès qu'un homme un peu décidé, surtout un journaliste, se trouve par hasard là pour protester, font penser que les cas sont bien nombreux où une jeune femme rentrant du travail dans la nuit, arrêtée par mégarde, traînée au poste, visitée, insultée, n'a eu d'autres ressources que de dévorer en silence ses larmes. Or, si l'on a pu dire qu'il vaudrait mieux laisser impunis trois délinquants qu'arrêter un innocent par méprise, combien de filles galantes ne serait-il pas préférable de laisser poursuivre leur monotone faction nocturne plutôt que de s'exposer à ce que, par une erreur déplorable, une honnête passante soit injurieusement soupçonnée et soumise à un examen révoltant pour sa pudeur intime? Que dire, aussi, de ces procédés qu'a révélés une récente affaire de correctionnelle : des agents de la surveillance des mœurs venant à plusieurs semaines, à plusieurs mois de distance, déclarer qu'ils reconnaissent parfaitement, malgré protestations et bonnes références, telles ou telles femmes pour s'être données en spectacle la nuit dans les fourrés du Bois de Boulogne ? En ceci l'invraisemblable dépasse les bornes ; la nuit était donc bien claire, ou les fourrés bien maigres, ou la haie des spectateurs bien faible, et pourquoi les agents n'ont-ils pas arrêté les actrices sur-le-champ ou quelques minutes plus tard, sans les perdre de vue, une fois l'attroupement dispersé ? Au surplus purger le Bois de Boulogne de tant d'autres rôdeurs dangereux serait plus urgent !

L'immoralité du personnel secondaire de la police des mœurs est moins patente, mais dans ce domaine plus que dans tout autre, il y a ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas. Fré-

quenter certains milieux où certaines pratiques sont courantes peut devenir d'un fâcheux exemple pour des caractères faiblement trempés; or, tous les agents de la brigade spéciale ne sont pas de ces vieux soldats inflexibles sur l'honneur et en qui on peut avoir une confiance absolue; ce sont des jeunes gens en butte à bien des tentations, et dont naguère les origines étaient parfois même douteuses, en province tout au moins. On peut craindre, par exemple, que tout ne fût pas faux (1) dans les histoires qu'on a souvent contées de fonctionnaires municipaux rivalisant de cupidité et de parasitisme avec le personnel de tenanciers de maisons qu'ils auraient dû surveiller. Proxénètes et prostituées ne sont pas seuls d'ailleurs à pouvoir être en butte à leurs manœuvres. Sans doute il ne faut pas poser en principe que toutes les arrestations policières sont des erreurs, et l'on peut être même un peu sceptique sur les protestations indignées de telle personne arrêtée jadis, même dame d'âge, même pensionnaire de la Comédie-Française; mais d'autre part sous bien des arrestations peuvent se cacher des motifs accessoires, rancunes, méchancetés ou chantages. Il serait malaisé d'être affirmatif ici, parce que ce genre de négociations ne laisse pas de traces, mais enfin tout est possible, et quand la politique notamment s'en mêle, tout a lieu. On sait qu'un homme d'Etat très connu a été l'objet d'un guet-apens de cette espèce au début de sa carrière politique (13 avril 1876), laquelle n'en a pas d'ailleurs été arrêtée, pas plus qu'elle ne le fut plus tard par l'affaire plus positive du Panama, mais peut-être un homme d'estomac moins solide que M. Rouvier aurait-il succombé à ce coup en pleine poitrine, « ou plus bas si bon vous semble ». D'autant que certains y recourraient peut-être encore à l'occasion. Je me souviens avoir entendu, il y a quelques années, un jeune député jacobin dire froidement, dans un cercle d'amis, en parlant d'un adversaire gênant : « Que je sois préfet de police seulement 24 heures !... » Ces messieurs de la Préfecture étaient-ils donc de ce temps-là prêts à toutes les besognes ? En remontant plus haut encore, je me souviens que je causais un jour, étant alors jeune avocat, avec un juge d'instruction saisi d'une

(1) A l'étranger il y a eu des cas judiciairement constatés, ainsi les scandales de Bruxelles en 1880, qui amenèrent, par contre-coup la démission du bourgmestre et du chef de la police des mœurs d'alors.

affaire d'outrage public à la pudeur sur la dénonciation de quatre inspecteurs qui, se relayant dans une vespasienne des Champs-Elysées, avaient constaté qu'un monsieur solitaire s'y attardait au delà du laps de temps normal ; j'ai toujours pensé et ne cachai pas alors mon sentiment au magistrat, qu'il y avait là quelque manœuvre louche de la part des quatre sbires dont la victime n'avait pas voulu y aller de son petit air. J'aime à croire que les agents des mœurs ne se livrent plus aujourd'hui, même chantage à part, à des inquisitions aussi saugrenues, mais il suffit d'un certain nombre d'aventures de ce genre pour qu'on comprenne que la police des mœurs ne soit pas en bonne odeur auprès du public.

§

Mais le quatrième grief est-il fondé ? S'il ne l'est pas, tout pourrait bien changer de face, car enfin on ne fait pas d'omelettes sans casser les œufs, et de même qu'un jour d'émeutes d'inoffensifs curieux peuvent recevoir les horions, des passantes simplement équivoques n'auraient pas trop sujet à s'indigner de façon véhémente, s'il était positivement établi que le système de la réglementation, avec ses registres, ses maisons, ses dispensaires et ses infirmeries, garantit de façon absolue la santé publique (1). Il faut en effet ne pas s'hypnotiser sur un seul plateau de la balance, et en face de la liberté d'allures d'une catégorie de la population vraiment peu estimable, on doit mettre le bilan des maladies vénériennes, le nombre énorme de ceux qui en sont ou en furent atteints, et la gravité de leurs conséquences pathologiques, même pour la blennorrhagie, à qui il faut rattacher, paraît-il, presque toutes les maladies des organes génito-urinaires chez les deux sexes, et surtout pour la syphilis dont procèdent, paraît-il aussi, ataxies, tabès, cancers, lèpres, diabètes, que sais-je ? Qu'on demande à tel pauvre infirme traîné dans sa petite voiture ce qu'il pense du système de surveillance qui ne l'a pas mis à l'abri de son mal, et s'il ne voterait pas des deux mains pour un projet de loi qui reléguerait dans une île déserte toutes les personnes contagieuses pendant la durée de la virulence. Ce qu'on fait tout au moins pour la petite vérole, pourquoi ne

(1) Mais, alors, il faudrait ne pas s'arrêter non plus aux protestations des hommes. Tout le monde à la visite! Le mot fameux « les viandes insalubres n'ont pas cours » devrait concerner les deux sexes.

le ferait-on pas pour la grande ? Obligation de la déclaration médicale, du traitement, de la désinfection, de l'isolement même comme pour la fièvre aphteuse des bestiaux. Les intérêts particuliers sont ici confirmés et renforcés par l'intérêt général et national, puisque c'est aux maladies dont il s'agit que la dépopulation est probablement due pour la plus forte part.

Qu'on ne se hâte pas, toutefois, de répondre ; la question a, elle aussi, ses dessous. D'abord n'y a-t-il pas une part d'inconnu encore dans l'étiologie des maladies qu'on appelle parasyphilitiques, et, même admise la gravité des cas indiscutables, ne faut-il pas reconnaître qu'il y a des fléaux plus redoutables encore que la syphilis pour la santé publique ? La tuberculose fait certainement chaque année plus de victimes, et l'alcoolisme a à son passif plus de dégénérés. On entend assez souvent des médecins dire en haussant à demi les épaules : « Quand on la soigne, ce n'est rien », ou encore : « Si nous avions pour chaque maladie un antidote aussi parfait que le mercure, nous serions bien heureux. » On connaît l'opinion optimiste du Dr Lancereaux : « De nos jours surtout, en présence de l'effroi exagéré qu'inspire encore la syphilis, il faut qu'on sache que, dans un grand nombre de cas, cette maladie disparaît complètement après la cessation des éruptions cutanées, quelquefois même avec la lésion primitive. » Pour la dépopulation aussi, les avis sont partagés. Le docteur Mauriac, médecin de l'hôpital du Midi, sans nier les effets de l'hérédo-syphilis : « avortements successifs, accouchements prématurés, mort du fœtus, vie des enfants précaire », ajoute cependant : « Il est permis d'affirmer que cette cause de mortalité est infiniment au-dessous d'une multitude d'autres causes beaucoup plus répandues. Je crois que, dans les fluctuations numériques des diverses nations européennes depuis le XVIe siècle, l'hérédo-syphilis n'a joué qu'un rôle insignifiant. » Il n'est pas jusqu'à la progression des cas qui ne soit elle-même contestée. Les spécialistes, qui ne voient que certaines maladies, ont tendance à croire que personne n'y échappe, et le docteur Corlieu, pourtant du service des mœurs de Paris, écrivait un jour du professeur Fournier : « Sa réputation grandit tous les jours, c'est pour cela que le maître voit plus de malades », et qu'il voit partout des malades, aurait-il pu ajouter.

Les statistiques semblent ici confirmer ces vues rassurantes,

et je ne parle pas de celles qui portent sur les filles de maison, où il est facile d'évacuer les malades sur l'hôpital, mais de celles qui concernent la population libre, de l'un comme de l'autre sexe. La prophylaxie individuelle, les lois de salubrité. l'instruction produisent ici leurs bons résultats.

A Paris, parmi les insoumises arrêtées, le nombre des syphilitiques va en diminuant; de 502 sur 2.419 en 1881, il tombe à 319 sur 2.940 en 1900, à 192 sur 2.821 en 1905. Dans les armées, pendant la période de 1888-1896, la proportion par 1.000 soldats descend, pour la syphilis, de 40,3 à 34,9 en Angleterre, de 9,3 à 6,9 en France; pour les autres maladies vénériennes, de 224 à 158 en Angleterre, de 46 à 33 en France (en Autriche et en Russie *statu quo;* en Allemagne légère augmentation, mais avec un pourcentage satisfaisant). Et je n'ignore pas que toutes les statistiques de ce genre doivent être consultées avec précaution, et que la conférence de Bruxelles de 1899 a eu raison d'émettre à l'unanimité un vœu en faveur de l'établissement de règles scientifiques et uniformes en cette matière; mais enfin l'impression générale n'est tout de même pas défavorable (1).

Donc les maladies vénériennes sont moins graves, et moins fréquentes; mais faut-il en conclure que la police des mœurs n'a pas besoin d'être renforcée, ou au contraire que c'est à sa vigilance qu'est dû cet heureux état sanitaire, et que si elle se relâchait de sa rigueur, les pires contagions se déchaîneraient?

§

Ce qui complique la discussion encore, c'est que, sous les raisons qu'on donne, il y a celles que l'on réserve. Défenseurs et adversaires de la police des mœurs ne s'entendent pas entre eux, et ceux qui l'attaquent ne veulent pas la même chose, les uns poursuivant sa suppression absolue, les autres son amélioration, ceux-ci étant sensibles aux défauts de la surveillance hygiénique, ceux-là aux irrégularités des procédés administratifs. C'est ainsi que le professeur Fournier et le sénateur Bérenger, qui se trouvaient d'accord pour demander, tous les deux en termes éloquents et respectueux de la dignité humaine,

(1) Il semble que la syphilis soit une maladie surtout des hautes classes, comme l'alcoolisme des classes ouvrières. Le docteur Fiaux note que sur 12.000 ouvriers adultes et en général célibataires, qu'il a examinés à Paris, il n'a constaté que six maladies vénériennes (*Gazette des Hôpitaux*, 7 mars 1893).

la disparition de l'arbitraire actuel, n'obéissaient certainement pas aux mêmes mobiles. Le médecin voulait surtout réaliser cette prophylaxie dont il a souvent dénoncé l'imperfection, et le légiste aurait voulu obtenir un relèvement des mœurs sociales. On connaît, en effet, assez M. Bérenger pour être sûr que c'est un but moral qu'il poursuivait, en voulant enlever la police des mœurs à l'administration, suspecte d'indulgence sinon de complicité sous ses apparences un peu rudes, pour la donner à la magistrature. A l'étranger, on était d'ailleurs allé plus loin que lui dans cette voie de purification des mœurs; en 1861 une loi bavaroise frappait les femmes de vertu suspecte de deux mois de prison; en 1885, à la suite des scandales du *Pall Mall* dénoncés par le journaliste Stead, une loi qu'on a appelée la loi Stead rendait passibles de deux ans de prison l'homme et la femme surpris par le policeman s'abordant dans la rue sans se connaître. Le projet Bérenger, déposé au Sénat le 27 avril 1894, n'allait pas certes jusque-là, mais il faisait de la prostitution un délit : le raccolage était puni d'emprisonnement, au même titre que le proxénétisme et le vagabondage spécial. C'était une nouveauté grave, et qui a ait hésiter le Parlement; la loi votée au Sénat le 28 juin 1895 n'est jamais venue en discussion à la Chambre (1).

Qu'aurait-elle donné? Très probablement d'abord une aggravation de la situation des filles galantes; il y aurait eu peut-être moins d'arbitraire administratif, mais la répression judiciaire aurait été plus implacable et la police serait restée aussi puissante, puisque le délit de provocation aurait été constaté par la simple déposition de l'agent. M. Hardelay, le chef du service des mœurs, avait raison de dire ici : « Sur la pensée de faire prononcer l'inscription par un tribunal, je dirais que cette manière de procéder ne présenterait pas plus de garanties que celles actuellement en usage, puisque la décision du tribunal s'appuierait uniquement sur les renseignements fournis par la Préfecture. » Autres aggravations : l'inscription, au lieu d'être secrète comme aujourd'hui, aurait été publique; la radiation, au lieu de se faire d'un trait de plume, aurait exigé

(1) Même si la prostitution était qualifiée délit, il faudrait se garder de l'assimiler aux délits de droit commun et de mettre en contact les mineures des deux catégories. Le docteur Le Pileur a pu dire en propres termes à la conférence de Bruxelles que « la maison de correction actuelle est mille fois plus démoralisante que le lupanar ».

un jugement; et surtout la provocation toute simple, un coup d'œil, un sourire, aurait pu, avec un tribunal assez rigoureux, conduire la femme en prison, ce que l'administration, quel que soit son arbitraire, ne peut du moins pas faire actuellement.

La loi aurait-elle donné d'autre part les résultats sanitaires qu'en attendait le professeur Fournier ? Ce n'est pas sûr. Le propre des règles trop dures est de ne pas être appliquées, — la loi Stead ne l'a jamais été, — et de faire perdre les résultats acquis, — la loi bavaroise de 1861 a été suivie d'une forte recrudescence des maladies spécifiques. Des mesures beaucoup moins ambitieuses, réalisées par le professseur Fournier lui-même dans son service, ont eu des conséquences autrement favorables au point de vue de la santé publique. Par contre, ce que la loi projetée aurait fait sûrement naître, ç'aurait été une intolérable poussée d'inquisition, de délation, de chantage, de violence, et peut-être que l'arbitraire administratif, dont M. Bérenger disait chercher la disparition, n'aurait fait que gagner au change.

§

Quelque immorale qu'elle soit, la prostitution juridiquement ne peut pas être un délit; elle ne porte préjudice à personne et chacun a le droit de faire ce qu'il veut de son propre corps. Même, et il paraît que c'est un pasteur, M. Eugène Hoffet, qui l'a proclamé : Il y a un droit à l'immoralité (1) !

Ce qui peut être un délit, ou mieux une contravention, c'est l'atteinte à la liberté du passant, soit par des offres directes, insistantes, accompagnées de gestes (le fait de porter la main sur lui pour le retenir, par exemple), soit même par un stationnement prolongé sur la voie publique. Ceci est d'ailleurs règle de droit commun, et le règlement de police municipale qui préciserait ces points pourrait s'exprimer, ce qui ravirait les pénalistes, d'une façon tout à fait générale, de façon à s'appliquer ainsi à d'autres qu'aux péripatétitiennes du trottoir ; le camelot, qui hurle à vos oreilles le nom cent fois répété de sa feuille de choux attente lui aussi à votre légitime repos. La répression pour tout ceci n'entraînerait (article 471 § 15 du Code

(1) Dès le XVIIIe siècle, d'Argenson disait : « Les femmes qui cachent leur prostitution et qui ont quelque confusion de leur désordre ne sont pas le véritable objet de notre police. » (Correspondance, 16 novembre 1753.)

pénal) qu'une amende de 5 fr. la première fois et un emprisonnement de trois jours la seconde fois (article 473), ce serait suffisant, car, dès cette seconde fois, la femme serait mensurée à l'anthropométrie et visitée à l'infirmerie. La contravention serait de la compétence du tribunal de simple police, et le juge de paix serait saisi soit par le citoyen qui aurait eu à se plaindre de la provocation, soit par l'agent municipal témoin du flagrant délit. Donc, ni arbitraire, ni rudesse, ni dissimulation, ni mauvaises apparences de quel ordre que ce soit.

Le seul point un peu inquiétant en ceci est l'efficacité de la répression. Le flot des promeneuses nocturnes ne va-t-il pas grossir et leur indiscrétion croître au delà de toutes limites ? Il ne faudra pas trop compter sur les plaintes en justice des passants molestés ; quitter ses affaires et perdre deux ou trois heures dans un prétoire maléolent, pour faire condamner une gourgandine à cent sols d'amende, personne ne s'y résoudra. Le résultat cherché toutefois serait bien facilement obtenu si l'on affectait à ce service spécial une brigade d'agents de police d'ailleurs en uniforme ; il suffirait de quelques demi-douzaines de rondiers, une sur les grands boulevards, une aux abords des gares, une au quartier latin, une à Montmartre, pour maintenir un ordre très décent. Comme le disait à la conférence de Bruxelles M. Henri Minod : « On peut obtenir beaucoup d'ordre sans réglementation, comme on peut tolérer ou provoquer beaucoup de désordre avec la réglementation. » Pour le stationnement opiniâtre, dont les inconvénients sont pires (certaines rues mal éclairées dans les environs des gares, par exemple, sont infestées de groupes inamovibles et bruyants), un moyen très simple serait le suivant : le propriétaire ou locataire de l'immeuble affectionné par ces stagnantes personnes, après avoir adressé sa plainte au commissaire de police du quartier par lettre recommandée, ferait constater, quelques jours plus tard, par procès-verbal d'huissier, la continuation de l'état de choses, et le commissaire de police serait condamné à 50 fr. d'amende. Il n'en faudrait pas d'avantage pour que tous les ordres voulus fussent donnés et exécutés.

Il est bien entendu que cette liberté d'aller et de venir n'impliquerait pas la liberté des paroles ou des gestes ;

il pourrait y avoir contravention pour chansons ou attitudes obscènes. S'il est excessif de poursuivre comme outrage public à la pudeur de belles académies offertes dans des ballets à un public qui ne demande pas mieux que de les admirer, il en est tout autrement des spectacles qu'un passant peut être obligé contre sa volonté de voir dans des rues ou des allées du Bois ; si la « Ligue contre la licence des rues » était fidèle à son titre, on ne pourrait que l'approuver ; c'est quand elle vitupère la liberté esthétique des bals et des théâtres qu'elle dépasse les bornes (1).

Mais si la prostitution n'est pas un délit, pourquoi le fait d'en vivre en serait-il un ? La question est embarrassante. Toutefois, le respect de la liberté ne doit pas aller jusqu'à l'approbation du vagabondage spécial, dont nul ne conteste le très grand danger. Or, la conciliation ici de la liberté et de la sécurité est en somme facile ; il suffirait de dire qu'il en sera du proxénétisme comme du port d'armes ; l'arme prohibée c'est l'arme secrète, chacun pouvant se promener avec un arsenal à la ceinture comme un Circassien ; de même le proxénétisme délictueux sera, comme aujourd'hui d'ailleurs, le clandestin ; quant au tenancier de maison publique qui paie patente et vit au grand jour, il ne sera passible d'aucune peine.

§

Cette question des maisons closes est d'ailleurs une des plus délicates de cette délicate matière, et avec elle nous retrouvons l'autre problème, resté en suspens, de l'efficacité du régime des mœurs au point de vue prophylactique.

Les deux ne sont pourtant pas forcément liées. On pourrait concevoir une police des mœurs très stricte avec des visites rigoureuses et fréquentes, et pourtant sans maisons. C'est un peu le régime qui s'établit à Paris, où ce genre d'établissement disparaît à vue d'œil. En 1845 il y en avait 23[?] pour un peu plus d'1 million d'habitants ; aujourd'hui il y en a 40 à peine pour une population plus que triple. Les hygiénistes ne font donc plus des maisons la pierre angulaire du régime des mœurs (2). D'autre part, le mouvement de dégoû[t]

(1) Il serait toutefois nécessaire d'interdire l'entrée de ces bals et de ces théât[res] aux enfants ; déjà la présence de jeunes garçons et de fillettes dans le public de n[os] cafés-concerts est bien choquante.

(2) Certains, comme le célèbre professeur russe Sperk, renversent le problè[me]

qu'elles provoquent chez les personnes un tant soit peu délicates n'a rien perdu de sa violence; c'est leur suppression complète que poursuivent beaucoup d'abolitionnistes, sous couleur d'attaques contre la réglementation policière. En attendant que cette suppression se fasse par la force des choses, il faut reconnaître que des progrès sensibles y ont été réalisés au point de vue de l'hygiène, de la propreté, de la relative, très relative dignité des pensionnaires. Dans beaucoup de ces maisons, les femmes ne séjournent plus; elles vont y passer quelques heures avant et après minuit, et retournent coucher chez elles. Il n'y a donc plus, comme autrefois, cet odieux esclavage qui faisait que la femme enfermée dans une maison par mesure administrative n'en sortait que pour aller à l'hôpital, le tenancier lui vendant hors prix aliments et vêtements et la tenant ainsi dans une sorte de prison pour dettes. Assurément, on ne peut pas espérer moraliser ce genre de pension, et il vaut même mieux se résigner à dissocier les deux points de vue, le moral et l'hygiénique ; telle façon d'agir où l'homme austère ne voit qu'aggravation de blâme obtiendra l'indulgence du médecin qui lui attribue une plus grande immunité : moins de frottement, moins d'éraflures, moins d'infections. L'innovation qu'il faudrait obtenir pour rendre à ces malheureuses femmes le minimum de dignité auquel elles ont droit malgré tout serait une certaine liberté de refus. Soumettre les clients mâles à la visite, comme le demandent des docteurs étrangers, est impossible, mais permettre à la femme de ne pas accepter le visiteur ivre, sale ou répulsif, serait facile ; ici, comme des sociétés philanthropiques ne pourraient vraiment pas entrer dans ces détails quel que soit leur désir de relever les femmes déchues (1), il faudrait que la loi intervînt et frappât d'une amende de 100 fr., je suppose, le tenancier qui aurait voulu forcer le choix de sa pensionnaire ; on pourrait aller jusqu'à infliger la peine sur la

et demandent des maisons pour clients syphilitiques et où ne prendraient pension que des femmes syphilitiques ; dans les autres, les hommes, pour être admis, devraient présenter un certificat médical très récent ou se soumettre à une visite au moment même. Le docteur Dron, de Lyon, voudrait des maisons où il n'y aurait que des pensionnaires vaccinées, ayant eu la syphilis depuis plus de trois ans. D'autres combinaisons encore sont possibles.

(1) L'idée pourrait cependant tenter peut-être des personnes hardies et sincères comme Mme Avril de Sainte-Croix, qui a fondé, il y a une dizaine d'années, une œuvre de relèvement de ces femmes, dites *l'Œuvre libératrice*, 1, avenue Malakoff.

simple plainte de la femme, car le tenancier, n'étant guère plus estimable qu'elle, ne doit pas être cru de préférence ; ce serait à lui à se priver des services d'une femme qui lui aurait fait infliger à tort l'amende, risque de l'exploitation.

Un autre changement dans ce domaine spécial est celui qui substitue à l'ancienne maison close, d'aspect cynique et honteux à la fois, la maison de rendez-vous, discrète, quelquefois simple appartement dans un immeuble bourgeoisement habité. Leur nombre grandit, paraît-il, dans des proportions incroyables, très supérieures en tous cas à la diminution de l'autre type. Pour l'hygiène c'est un gain ; les femmes n'y font que passer, sans promiscuité, sans exploitation ; elles risquent un coup d'œil sur le visiteur avant d'entrer, et même entrées savent ressortir. Peut-être même y a-t-il un léger gain moral, la prostitution y est moins bestiale ; ce sont bien, comme on les a appelées, des maisons d'illusions. Simple illusion ! il faudrait être bien naïf pour se figurer que ce sont d'honnêtes femmes qui se rencontrent là en visite. M. Henri Turot lui-même n'en croit rien, j'en suis sûr, quand ses électeurs ne sont pas là ; ce sont des professionnelles plus rusées que les habituées du trottoir des Capucines, voilà tout (1). Et qui sait même si, de la part du client, il y a vraiment gain moral? Ce gros monsieur, qui prend feu simplement parce qu'il croit avoir affaire à une petite bourgeoise légitimement mariée, est-il vraiment bien au-dessus de celui qui pénétrait dans l'ancienne maison close pour choisir entre plusieurs nudités parfois vraiment belles ? Il respecte bien peu les *justæ nuptiæ*, en tous cas, et le piment qu'est pour lui l'idée de tromper un pauvre diable de bureaucrate ou d'employé de commerce ne dénote pas une bien grande hauteur d'âme.

Peut-être l'ancien type, supérieur esthétiquement, l'était-il aussi, oserais-je dire, éthiquement. A toute franchise miséricorde. Une restitution des jardins d'Aphrodite ou des palais d'Héliogabale a du moins du caractère. Sans la police, peut-être la corporation des courtisanes se serait-elle reconstituée et serait-elle arrivée à quelque chose dans cet ordre d'idées, à un *voluptuarium* qui n'aurait été que pour le plaisir des yeux,

(1) M. Maurice Talmeyr me semble donc avoir eu bien tort d'intituler *la Fin d'une société* son livre, si amusant d'ailleurs, sur *les Maisons d'illusions;* au surplus, une hirondelle ne fait pas le printemps !

par exemple, et dont les hiérodoules se seraient abstenues de tout contact. M. Pichou, qui avait inventé des Hospitalières si secourables pour les jeunes gens au cœur langoureux, pourrait bien organiser un autre essaim de houris clémentes pour les esthètes aux rêves exigeants (1). Paradoxe à part, pourquoi les courtisanes, débarrassées de la police et de la magistrature, ne s'organiseraient-elles pas en coopératives et en sociétés de secours mutuels ? Ce serait la fin du proxénétisme, danger pire que la prostitution, certes ! Si la mode grandissante du saphisme dans cette catégorie de la population féminine devait avoir ce résultat, il faudrait s'en réjouir ; une fois de plus, morale et sécurité sociale ne marcheraient pas d'accord. Mais savoir s'associer n'est pas à la portée de tout le monde, et les filles galantes sont si inférieures à tous les points de vue ! Et il est vraiment si malcommode aux honnêtes femmes de leur venir en aide d'une façon aussi instante et intime !

Les maisons ont-elles une heureuse influence sur la santé publique, c'est ce qu'il est bien difficile de savoir, avec la façon dont sont tenues les statistiques, et surtout les façons dont on peut les interpréter. « Quant on a supprimé la réglementation en Norvège, dit le docteur Holst, de Christiania, le nombre des maladies vénériennes a soudain augmenté. » — « Pas du tout, répond un de ses confrères, le docteur Bentzen, également de Christiania, l'état sanitaire est resté absolument le même. » — « A Leipzig, dit le docteur Wolff, on avait supprimé les maisons publiques en 1880, la santé publique s'en est trouvée tellement mal qu'il a fallu les rétablir en 1891. » — « Ce n'est pas vraisemblable, réplique le docteur Fiaux ; à Brême, avant l'ouverture des maisons, on trouvait 82 femmes syphilitiques par an, après on en a eu 194. » — On finirait, au milieu de ces contradictions, par se ranger à l'avis du docteur Kromayer, de Halle : « L'existence ou la suppression des maisons est sans importance ; les statistiques ne prouvent rien ni dans un sens ni dans l'autre. On peut cependant croire que les femmes de maisons sont plus sûres que les femmes

(1) Un ancien maire de Toulon, M. Richard, avait proposé des Edens de ce genre et qui n'auraient pas été seulement pour le plaisir des yeux. Le docteur Henri Teutsch a également prôné des lieux de délices « pourvus de tout le confort moderne ». Peut-être ces messieurs verront-ils leurs vœux réalisés quand il ne restera plus que deux ou trois maisons à Paris ; ce seront des « curiosites de la capitale » où se rueront les étrangers, et dont on pourra leur faire payer l'entrée assez cher pour subvenir somptueusement aux frais du culte.

isolées, mais cet avantage est contrebalancé par l'attirance qu'elles exercent sur les hommes qui, sans la facilité qu'elles procurent, ne songeraient pas ou songeraient moins à rechercher les relations sexuelles. »

Ajoutons ici deux observations : l'une c'est que les statistiques en question ne portent que sur les femmes, et qu'il faudrait bien tenir compte des hommes; si une pensionnaire quitte la maison après avoir contaminé une douzaine de visiteurs, la statistique portera néant à la colonne « femmes syphilitiques en maison » et le résultat n'en sera pas moins navrant; l'autre, c'est qu'il suffit que le service sanitaire se relâche un peu de sa rigueur ou ne soit pas à la hauteur de sa tâche scientifique, ce qui peut arriver en province avec la façon dont les municipalités politiciennes choisissent leurs médecins, pour que le danger se trouve déplorablement accru. Conservatoire de syphilis, le nom qu'on a donné à ces maisons n'est que trop souvent exact. De petites villes ont pu être infectées par une maison mal surveillée. Même à Marseille, le docteur Mireur avait noté que, sur 100 malades de sa clientèle privée, 62 avaient pris leur syphilis dans les maisons. Par contre, à Paris, où les ressources sont nombreuses, on peut arriver à produire des statistiques satisfaisantes. De 1888 à 1903 le nombre des syphilitiques a régulièrement décrû de 110 à 50, à 30, à 20; en 1901 il est tombé à 8; en 1902 à 1; en 1903, on a atteint le zéro. Triomphe! Mais la visite est hebdomadaire et l'on a le temps dans les six jours d'évacuer les suspectes (1), et puis il y avait, en 1903, 387 filles de maisons contre 6.031 isolées.

§

Quoi qu'il en soit, et même abstraction faite des maisons, le système de la réglementation est lui-même très contesté. On sait les combats acharnés que se sont livrés depuis un demi-siècle abolitionnistes et réglementaristes dans la presse, dans les conférences, dans les Académies, et où les questions nationales s'en sont mêlées. Les pays anglo-saxons sont abolitionnistes, par respect de la liberté individuelle autant que par scrupules religieux. Les pays scandinaves sont réglementaristes, mais d'une façon générale, pour n'importe quelle maladie con-

(1) Notamment, cette même année 1903, le docteur Augagneur a vu arriver à Lyon dans son service trois femmes des maisons de Paris en pleine floraison; on les avait évacuées!

tagieuse et sans police des mœurs. Les pays latins et slaves inclinent vers notre système : surveillance de la police, inscription des filles, maisons approvisionnées presque par l'autorité municipale. Mais tout cela avec des exceptions et des variétés à l'infini ; la police des mœurs a ses partisans fanatiques même en Angleterre, et le système abolitionniste a ses défenseurs intraitables même en France (1).

Chez nous, ce dernier système est assez suspect ; on présume qu'il se préoccupe de morale plus que d'hygiène, et que même en éthique c'est la pudibonderie plus que le souci de dignité individuelle qui l'anime. M. Bérenger, ici encore, a desservi ses alliés. Même dans les congrès un simple coup d'œil sur les deux partis prévient en faveur de la réglementation ; la majorité des médecins l'approuve, alors que du côté des abolitionnistes le bataillon est un peu bigarré des politiciens, des vieilles filles, des clergymen, des utopistes et de quelques bons penseurs ou médecins légistes. Mais parmi ces derniers il y a des individualités qui en valent bien d'autres, et il ne faut pas oublier que plusieurs grands noms de la science se sont prononcés pour l'abolition, par exemple, pour ne citer que des Français, le professeur Landouzy, le professeur Gaucher, successeur d'Alfred Fournier, qui lui-même avait très violemment attaqué la police des mœurs, le docteur Queyrat, successeur du docteur Mauriac, qui, neutre au début, est venu, après 30.000 observations prises une à une, à la solution abolitionniste, le professeur Gailleton, bien d'autres encore, très techniciens et très praticiens.

Le grand argument souvent donné contre la réglementation, c'est que par les procédés coercitifs qu'elle emploie, elle met en fuite les malades alors que l'idéal serait au contraire que toutes celles-ci fussent soignées ; il paraît que la femme qui a tâté de l'infirmerie de Saint-Lazare s'exposerait à tout plutôt que d'y retourner de son plein gré (2). D'autre part, le rai-

(1) On consultera avec fruit ici le livre du docteur Fiaux : *L'Intégrité intersexuelle des peuples et les Gouvernements* (Alcan, 1910), où l'on trouvera les travaux de la Conférence internationale de Bruxelles, et qui nous a beaucoup servi pour cette étude.

(2) Ceci est reconnu par les médecins les plus partisans de la réglementation, qui ont renoncé à rendre les visites plus fréquentes, bien que ce fût là leur idéal. En 1885, sur 3.911 inscrites, 2.112 s'enfuirent pour ne pas se soumettre à l'examen. Et pourtant, contradiction tout d'abord étonnante, dès que les visites sont libres, les femmes y accourent.

sonnement connu du service médical du Dispensaire a bien sa valeur : « Nous avons soustrait à la circulation tant de femmes malades pendant tant de jours ; c'est tant d'occasions de moins d'infections vénériennes pour d'inoffensifs passants. » Essayons de préciser comment un régime nouveau pourrait s'établir, basé à la fois sur le respect de la liberté des personnes même peu estimables, et sur le souci de la santé publique (1).

Le premier article de l'organisation nouvelle devrait être de donner à tous ceux qui sont atteints de maladies spécifiques les plus complètes facilités de se faire soigner dans un hôpital ou dans une clinique, librement, discrètement et s'il y a lieu gratuitement. On est déjà arrivé dans cette direction à des résultats très appréciables. Il n'y a plus de ces hôpitaux spéciaux dont le nom seul constituait une note d'infamie pour ceux qui y entraient ; certains noms ont d'ailleurs disparu, il n'est plus question de Lourcine ; le service des vénériens ne constitue plus qu'un coin particulier dans chaque hôpital. Tout cela est bien, mais sur certains points devrait être mieux : il devrait y avoir dans ces services au moins deux et même trois salles de malades ; la proportion des femmes de mauvaise vie étant très considérable dans les malades de ce genre, il serait de toute nécessité que les femmes honnêtes atteintes du même mal (il y en a, hélas, beaucoup, femmes mariées, nourrices, parfois jeunes filles victimes d'accidents extragénitaux) (2) ne fussent pas soumises à des contacts répugnants ; l'administration hospitalière ferait vite la séparation entre les malades d'allures convenables et les autres.

La seule mesure un peu désobligeante qu'il faudrait prendre à l'égard de toute femme qui ne serait ni jeune vierge, ni nourrice, ni mariée vivant avec son mari, serait de lui imposer un signe à la fois discret et reconnaissable de façon à avertir tout amateur du danger auquel il s'expose ; il suffirait pour cela d'un simple badigeon de couleur sur le ventre, susceptible de ne disparaître qu'au bout de plusieurs mois ; il y a des produits chimiques nullement douloureux qui donneraient ce

(1) Autrefois, quand on croyait que la syphilis n'était contagieuse que pendant la période primaire, on pouvait invoquer l'utilité d'une mise à l'ombre par décision administrative pendant une ou deux semaines. Mais à présent, ira-t-on, en vertu du même principe, jusqu'à garder la malade pendant trois ou quatre ans ?

(2) D'où le mot du docteur autrichien Merk : « La syphilis n'est pas une maladie sexuelle, c'est plutôt une affection de la bouche et de la gorge. »

résultat; au besoin on emploierait un crayon caustique laissant une légère cicatrice que la main pourrait reconnaître dans l'obscurité. Des médecins étrangers ont proposé, dans le même but, de raser la femme, mais la période de garantie serait bien brève. Les deux précautions peuvent au surplus se cumuler.

Les mêmes facilités de traitement seraient offertes aux hommes, et quand cela serait possible, comme pour les élèves des écoles, les soldats, les marins du commerce, les ouvriers de l'Etat, etc., les autorités publiques tiendraient la main à l'exécution attentive des prescriptions médicales. Il serait facile d'obtenir à l'amiable des malades qu'ils reçoivent une marque temporaire analogue à celle des femmes.

Le second article serait la création du délit de contamination de mineurs. Ce sont les mineurs et mineures qu'il faut surtout défendre, car ce sont eux qui forment l'élément virulent et propagateur; le chiffre maximum des infections est atteint chez les femmes à l'âge de 19 ans (1). Voici quelle devrait être l'économie de la loi : tout mineur contaminé pourrait, lui ou ses représentants légaux, déposer une plainte contre l'auteur du dommage, mais en se constituant partie civile, précaution nécessaire pour éviter le chantage, et suffisante, puisqu'il faut consigner les frais qui resteront acquis au trésor en cas d'échec, sans préjudice des dommages-intérêts possibles. Les peines seraient, si la contamination a été volontaire, celles dont l'article 317 du Code pénal frappe « celui qui a occasionné à autrui une maladie en lui administrant volontairement de quelque manière que ce soit des substances nuisibles à la santé » : amende de 16 à 500 fr. et emprisonnement de 1 mois à 5 ans; si la contamination a été involontaire, celle qui, prescrit l'article 320, frappe « les blessures par imprudence » : amende de 16 à 100 fr. et prison de 6 jours à 2 mois, ou l'une de ces deux peines seulement. La dénonciation calomnieuse se verrait appliquer l'article 317 aussi. Le délit relèverait du tribunal correctionnel. La preuve ne serait vraisemblablement pas plus difficile à administrer qu'elle ne l'est actuellement en matière de contamination de nourrice, ou en matière de divorce

(1) A Paris, sur 100 prostituées, 75 ont commencé mineures. Le docteur Le Pileur, de Saint-Lazare, a pu donner la formule : déflorée à 15 ans, prostituée à 16, syphilitique à 17.

quand un des conjoints invoque cette forme d'injure grave.

Il est à peine besoin d'ajouter que l'ambition de cette loi ne serait pas de supprimer la syphilis *ipso facto*, mais d'une part de réprimer une forme de dommage très réel et qu'aucune loi ne punit actuellement, et d'autre part d'inspirer à chacun une réserve salutaire à l'égard des mineurs ; chacun a le droit de faire de sa personne ce qu'il veut, c'est accordé ; encore la société a-t-elle le droit, de son côté, de défendre l'adolescente contre des décisions trop hâtives. On peut ajouter que la mineure qui, pour justifier sa plainte, aurait dû se soumettre à la visite médicale aurait reçu à cette occasion la marque indicatrice dont il a été parlé, comme la condamnée d'ailleurs, et qu'ainsi le passant suffisamment attentif se trouverait à l'abri de leurs atteintes.

Le troisième article, plus simple encore, appliquerait à la contamination entre adultes le principe général posé par l'article 1382 du Code civil : « Tout fait quelconque de l'homme qui cause à autrui un dommage oblige celui par la faute duquel il arrive à le réparer. » Ce principe est déjà journellement admis par les tribunaux en ce qui concerne les rapports entre nourrices et nourrissons et entre conjoints en instance de divorce ; pour l'étendre aux autres personnes, une simple orientation de la jurisprudence suffirait. Le mouvement déjà commencé, non seulement pour des contaminations résultant chez un coiffeur d'un rasoir non antiseptisé, à quoi on pourrait assimiler, comme font les tribunaux allemands, les infections provoquées par des médecins négligents au cours de vaccinations ou de traitements quelconques, mais même pour des infections intersexuelles; deux jugements du tribunal de la Seine, 29 janvier 1903 et 13 juillet 1907, ont alloué des dommages-intérêts assez considérables à des jeunes femmes contaminées par leurs amants, même ces amants n'étant pas les premiers. C'est là un mouvement qu'il n'y a qu'à laisser se développer de lui-même. Il ne faut pas croire au surplus que la condamnation d'une personne insolvable serait ici purement platonique. D'abord le condamné pourrait être contraint par corps pour le paiement des frais de l'instance (art. 52 du Code pénal), ce qui constitue une punition réelle, et puis il serait hors d'état de nuire désormais, puisqu'il recevrait à l'endroit voulu l'inscription indicatrice et protectrice. Enfin si le

mal a été contracté dans une maison, même discrète, la gérante sera civilement responsable, ce qui l'invitera à surveiller de très près ses protégées.

Voilà les trois articles auxquels pourrait se réduire la réglementation nouvelle, pourvu, bien entendu, que le service médical fût mis à même de suffire aux demandes; il ne faudrait lésiner ni sur le nombre des dispensaires de quartier (la consultation, a dit le professeur Fournier, est plus importante que l'internement), ni sur la facilité des admissions à l'hôpital, ni sur la générosité des dons pharmaceutiques. La Roumanie, pour sa part, a réalisé le traitement gratuit et la délivrance gratuite de médicaments aux syphilitiques pendant tout le temps de la cure, trois à quatre ans. Des gratifications pourraient être même allouées aux malades qui se seraient scrupuleusement rendus à la visite hebdomadaire pendant le laps de temps que le médecin aurait fixé, et surtout à ceux qui auraient consenti de bonne grâce à recevoir la marque avertissante que le service médical ferait disparaître dès que tout danger se serait dissipé (1).

§

Faudrait-il aller plus loin? Dire, par exemple, qu'au cas de récidive la contamination entre adultes pourrait faire prononcer judiciairement contre l'auteur du *damnum syphiliticum* la peine des arrêts de rigueur à l'hôpital jusqu'à disparition des accidents secondaires? Ce serait assurément une mesure efficace et qui ne serait pas plus attentatoire à la liberté individuelle que l'internement d'un aliéné dangereux prononcé par un tribunal. Le syphilitique serait, lui aussi, simplement retenu dans un hôpital qui ne serait ni en apparence ni en réalisé une prison, qu'il choisirait et où il pourrait payer un prix spécial de pension, mais ce qui l'empêcherait de contaminer une troisième personne, heureux s'il ne s'agissait que d'une troisième! Ce complément de l'organisation nouvelle pourrait en effet être adopté, si les mœurs étaient favorables. La matière est délicate et on ne saurait s'avancer avec trop de prudence sur le terrain de la réglementation (2).

(1) A condition que la coercition policière n'apparaisse pas! Il n'y a pas de prime, a dit le docteur Le Pileur, capable de faire franchir à une femme la porte de Saint-Lazare?

(2) Certains demandent qu'on applique ces mesures aux « souteneurs et vaga-

Faudrait-il assimiler la syphilis aux maladies contagieuses que le médecin est tenu de déclarer aux termes de la loi du 15 février 1902, comme la variole, la scarlatine ou la diphtérie ? L'autorité municipale interviendrait aussitôt et assurerait de gré ou de force l'isolement du malade à l'hôpital. C'est le système qui existe dans les pays scandinaves. En Norvège, par exemple, la loi du 16 mai 1860 a établi la déclaration obligatoire par le médecin de toutes les maladies contagieuses, y compris les vénériennes, à la Commission de santé communale qui impose le traitement et l'internement d'ailleurs gratuit à l'hôpital, et peut même rechercher les autres contaminés pour leur faire subir le même sort. En Danemark, une loi récente, du 30 mars 1906, ajoute aux prescriptions de caractère hygiénique des préoccupations d'ordre moralisateur ; c'est la tendance de ces sortes de réglementation ; ainsi, les tenanciers de maisons publiques sont passibles des travaux forcés à temps ; l'inversion est également punie. En France, non seulement ces diverses répressions ne seraient pas conformes aux habitudes, mais le public et le corps médical les verraient avec la plus vive répugnance abroger l'article 378 du Code pénal qui établit le secret professionnel, et transformer le médecin en une sorte d'auxiliaire de la police sanitaire, tenu à toutes sortes de déclarations, de missions rogatoires, et de décisions semi-judiciaires sous des peines relativement dures pour lui-même. En outre, est-il bien sûr que tout cet appareil coercitif serait très efficace ? Beaucoup en doutent.

Faudrait-il enfin assimiler la blennorrhagie et l'ulcère simple à la syphilis dans les articles visant la contamination et le traitement gratuit à l'hôpital ? Ce serait aux hommes de l'art à répondre. Il est possible que la première de ces affections ne leur paraisse pas aussi insignifiante qu'aux profanes ; du moins ses conséquences pour la dépopulation sont-elles plus graves que celles de la syphilis. On pourrait donc, si le nouveau régime ne soulevait pas de protestations, l'étendre aux autres maladies vénériennes, qui sont d'ailleurs d'évolution plus rapide et ne nécessiteraient aucun badigeon défensif. Le jour où ces maladies perdraient leur nom et renom et seraient considérées comme des affections quelconques (ce à quoi s'op-

bonds constamment arrêtés et relaxés sans qu'on se préoccupe jamais de leur santé au point de vue vénérien, alors que ce sont eux qui infectent le plus de prostituées ».

pose, je crois bien, une assez niaise pudeur bourgeoise (1) plutôt que des scrupules d'ordre religieux), le public n'éprouverait aucune gêne à se présenter dans les dispensaires de quartier et à se soumettre au traitement voulu.

§

La police des mœurs n'existerait donc plus en tant qu'organe bâtard, mi-sanitaire, mi-policier, chargé de la surveillance des filles publiques. Mais elle subsisterait forcément en tant que section de la Sûreté générale et de la Police municipale. Il faudrait des gardiens de la paix préposés à la surveillance des abus du raccolage ; des inspecteurs de police spécialisés dans la chasse aux souteneurs (peut-être pourrait-on renforcer la loi du 3 avril 1903, en supprimant la condition de l'exercice de ce métier sur la voie publique, ce que l'homme tourne facilement en s'installant chez un mastroquet voisin, et dans l'application de l'arrangement international du 18 mai 1904 pour combattre la traite des blanches ; enfin des détectives qui, comme aujourd'hui, fréquenteraient, à l'affût des nouvelles, le monde des femmes galantes de haut et bas étages, et de gérantes de maisons publiques, demi-publiques, etc. Ces limiers, d'ailleurs, ne tenant plus aussi brutalement sous leurs crocs ce personnel interlope, pourraient lui inspirer plus de confiance et en obtenir plus de renseignements précieux, car c'est toujours dans le monde de la galanterie que s'observera le mieux le prochain monde de la correctionnelle et de la Cour d'assises. Ce sera une résurrection de la police des mœurs, mais combien plus intéressante et plus décente !

SAINT-ALBAN.

(1) Le mot si fâcheux de « maladies honteuses », par exemple, est une simple confusion pour « maladies des parties honteuses », comme disaient nos pères ; on aurait mieux fait de dire « maladies sexuelles ». Beaucoup de statuts de sociétés de secours mutuels, qui refusent le remboursement du traitement de ces maladies, parce que « honteuses », devraient être revisés à ce sujet.

POÉSIES

—

LA COLLINE

Ton souvenir est comme une colline à l'horizon
où j'ai dressé ma tente et bâti ma maison.
Le vent frais du matin y chante dans les frênes
et qu'avril renaissant ou l'Automne s'y traîne,
toujours avec le temps incertain ou égal
la maison est joyeuse et rit aux fleurs du val.
J'y suis venu m'asseoir au bord de la margelle
où songe un dieu sculpté en sa forme éternelle,
un soir que mon désir pleurait comme un enfant.
Et pourtant
je n'ai pas retrouvé le jet d'eau frémissant.
Ni le houx épineux et ni le tendre lierre
n'ont réveillé la source endormie sous la pierre.
La forêt ne m'a pas caressé de ses mains
et le dieu qui rêvait sur le puits souterrain
ne m'a pas invité de son profil auguste
à cueillir l'amarante ou la verte lambrusque.

Qu'attendrai-je ? suis-je moins l'étranger qu'autrefois,
quand octobre dorait la cime des doux bois,
et qu'absente au foyer que ton amour protège
je cherchais la froidure et marchais dans la neige ?
N'es-tu mon lac tranquille et mon côteau Pisan ?
Et qu'aurais-je sauvé du Passé, puisqu'avant
que de ce dernier jour ne se fane la cendre,

par le chemin obscur déjà je devrai prendre
la route qui descend et ne retourne pas.
Du moins cette heure est claire et le bruit de tes pas
du couchant ténébreux à l'aurore m'arrive
avec la voix du lac et le chant de la rive
et toujours occupé de ton regret puissant
le silence est sonore et le Passé vivant.
8 mai 1909.



MA TRISTESSE

Ma tristesse est semblable à cette mer d'automne,
comme elle sans détour et simple sans apprêt,
et j'aspire la fleur qui lie et qui couronne
ma journée qui s'achève et mon espoir doré.

J'ai l'âme de l'eau ténébreuse et des oiseaux
tournoyant par les soirs dans les rais de soleil
que je mêle tressés en un même fuseau,
aux dernières rougeurs de l'automne éternel.

J'ai le regret tranquille et je songe aux carènes
qui heurteront aux roues et briseront aux chocs
quelque midi d'argent sur la grève incertaine
sans que la mer s'apaise ou se fende le roc.
23 avril 1909.



LE DORMEUR

Comme ce soir est beau ! l'aile de la Tristesse
sur l'eau mélancolique et noire se redresse
et s'accroche aux volets de l'antique maison,
où sur le seuil, anxieux du destin qui les presse,
j'ai cru voir se lever dans l'ombre les griffons !
L'urne du Passé lourd luit sous leurs griffes rudes.

Qu'importe les marées, ô mer de solitude,
et que dirait le vent et que craindrait la mort,
si celui qui s'est tu dans la maison qui dort
ce soir voulait surgir et briser le sceau pâle ?
L'heure de cendre a mis sa couronne d'opales,
l'automne a salué l'Hôte mystérieux
dont le front garde encore, symbole victorieux,
la violette qui songe et le pampre qui lie.
Et te voici fleuri de rose et d'ancolie,
divin dans la splendeur éclatante et sacrée,
alentour du beau mai dans sa force qui crée
des bastions de soleil et des murs de lumière !
Le char du temps va-t-il retourner en arrière
et le doux Ténébreux sera-t-il le Pensif,
pour que ce soir brûlant sur cette lande austère
des griffes de corail s'agrippent aux récifs ?
Ni le sonore adieu sur la grève africaine,
ni ce jour couronné de lilas et de lis,
ni la plainte mourante en le cœur des fontaines,
ni le lac, ni les monts, ni le désert plaintif,
rien n'éveillera plus en leur âme songeuse
le désir torturé des antiques griffons
accroupis sur le bord de la mer ténébreuse
où la sirène a fui dans le brouillard profond.

7 mars 1909.



L'ESPOIR VACILLE...

L'Espoir vacillle et luit sur la mer que prolonge
la paix des docks bâtis sur le rocher du songe
où j'amarrais, jouet des vents tumultueux,
la gabarre qui porte à sa proue, anxieux,
l'épervier bicéphale aux griffes acérées.
Les voiles qu'on replie et la coque trouée
de la carène en or sur les vagues battue

après le dur labeur des rameurs dévêtus,
dans le soleil qui meurt et dans l'ombre qui ment,
ont des baisers d'azur et des larmes de sang.
L'effort des mariniers a conduit au rivage
le navire éclatant sur l'océan sauvage
qui se dressait aux chocs et courait sous la lune.
La tempête a brisé les vergues et la hune,
défait le mât, coupé le foc, taillé la quille,
et bouché les sabords disposés en coquilles.
Mais moi, pilote sourd, dont le rêve fervent,
plus haut que la tempête et plus fort que le vent,
s'accrochait à la barre et veillait aux cordages,
j'ai mené par des bonds d'ouragan et d'orage
l'esquif vainqueur des flots, de la nuit et du Temps.

Il saigne dans le Port au fond du dock flottant.
Les lichens ont pleuré sur sa carcasse rousse,
et les varechs de mer mêlés aux vertes mousses
pourrissent doucement loin des bleues profondeurs.
La brise joue aux mâts avec son ris moqueur.
Valait-il aux marins l'angoisse qui se noue,
le ressac de la houle à l'assaut de la proue,
le téméraire effort des veilles sans attente,
ce dormeur affalé dans l'ombre descendante ?
Et savais-je qu'amour brûlerait de ses feux
longtemps le beau vaisseau rougeoyant et radieux
pour ne laisser qu'un mort refroidi où s'apprête
à nicher le vautour et hurler la tempête ?

14 mars 1909.



ÉLÉGIE

J'ai l'âme pleine de vous et je vous suis fidèle
ce matin par les fleurs où ma joie éternelle

surprend le doux automne accordé et rêveur.
Je pars l'esprit léger et le printemps au cœur.
Au vent mol ou brutal qui caresse ou qui gronde
la fenêtre s'écarte et le rideau se gonfle,
et l'effort du rameur se cambre sur la proue.
Quittons la terre et ris au vent qui la dénoue,
pauvre enfant que mes mains si longtemps ont conduit.
tandis que je cherchais anxieux à sa suite
quelque rose qui s'ouvre et ne se ferme pas.
L'as-tu trouvée ? Un autre a-t-il parlé si bas
que tu crus par un soir de porphyre ou de cendre
cueillir la fleur divine, ou dans la nuit entendre
le souffle mystérieux qui te trouble et te prend?
Qu'importe? Le flot chante et sur la mer avant
que ne meure ce jour ou s'efface ton ombre
je partirai. J'emporte en moi l'image tendre
de toute ma jeunesse en or et ta beauté.
Et qu'aurais-je repris au cher rivage aimé,
puisqu'au doux reverdis que le printemps dispose
l'églantine fleurit à côté de la rose?

2 mai 1909.



FIESOLE

Sur la déclivité penchante des collines
Fiesole étend ses clos parfumés au soleil,
et moi je regardais le soir de cornaline
sonner au vieux clocher et rire aux tourterelles.

Leur vol neigeait de blancs aveux dans la pénombre:
nous sentions sur nos cœurs cette douceur frôler
en nous, longtemps... des lacs d'ozone et d'ombre
jusque la niche en pierre au faîte du clocher!

Et l'Arno déroulait son lumineux prodige
comme un dieu éclatant affalé dans le val,
tandis qu'au vent du nord et de l'Adriatique,

en sa coupe d'onyx ocellé d'argent pâle,
le Fleuve descendait vers les Palais tragiques
et vers Florence aux yeux de corail et d'émail.

20 janvier 1909.

HENRI THUILE.

HUGO VON HOFMANNSTHAL
ET LE CERCLE DES « JUNG-WIENER »

Les divers éléments qui ont modifié la *poésie lyrique* allemande moderne sont multiples. Parmi les Allemands, Möricke et Eichendorff ont déterminé le courant des impressions de la nature, Heine a vivifié, ou plutôt a recréé l'ironie et le sentiment de l'amour dans la poésie. Sorti de son atelier, le « lied » a acquis une nouvelle et ferme trempe. Nietzsche, dans la pensée, mais plus encore dans le lyrisme, a été certainement l'élément le plus agissant : il a contribué puissamment à rénover la rythmique et la technique.

La valeur *effective* de Novalis a singulièrement augmenté ; à son mysticisme est venu s'ajouter celui de Maeterlinck. Baudelaire, Mallarmé, Verlaine ont régné en maîtres et tout le symbolisme français. D'ingénieux traducteurs, d'habiles adaptateurs et de fervents disciples en ont propagé le culte et l'influence. Plus tard, Walt Whitman et Verhaeren sont venus avec leur intense vision moderne, avec leurs rythmes neufs et leur magnifique allure fougueuse et prophétique. Des prosateurs tels que Zola ont exercé une forte action sur la poesie aussi bien que sur la prose.

Enfin, les écrivains russes et scandinaves, qui, de tout temps, furent connus en Allemagne au même degré que dans leurs propres pays, ont comme toujours coopéré à l'évolution de la littérature allemande, et particulièrement de la poésie.

§

Les lyriques allemands, tous, attestent ces diverses influences. Sur quelques-uns, telles actions s'exercent tyranniques et exclusives. Sur d'autres, elles s'exercent toutes ou presque, et, parmi ceux-là, les uns restent à l'état de « combinaisons », les autres très rares se dégagent, se modifient — si bien qu'il devient impossible ensuite de caractériser a priori ces « produits ».

Tandis que Dehmel, Liliencron, Schlaf peu à peu suivent le chemin droit, clair et large où passèrent Eichendorff, Verlaine, Verhaeren, Whitman, que leur personnalité s'affirme originale et qu'à leur tour ils créent de nouvelles routes; tandis que John-Henry Mackay et Karl Henckell essaient de donner à leurs poèmes un caractère nettement social et cherchent à imprimer à leur âme quelque chose de simple, de prolétaire, d'ouvrier; là-bas, dans un palais isolé — entouré non pas de landes et de forêts, tel le château de Poggfred (1), mais d'un parc étroit, minutieusement arrangé, — se retire avec quelques disciples le rhénan Stefan George.

Stefan George, qui est comme une synthèse Baudelaire-Mallarmé, fonde les *Blätter für die Kunst* (*Ecrits pour l'Art*), revue ésotérique et hors commerce, où sont exposés et appliqués dans un cadre *ad hoc* les principes de l'art pour l'art.

Stefan George supprime toute ponctuation et les majuscules des substantifs. Il choisit son papier, fait composer des caractères typographiques spéciaux. Il n'écrit que dans sa revue, publie lui-même des éditions de luxe de ses œuvres, n'admet point qu'on le fasse figurer dans les anthologies (2). Stefan George, manifestement, subordonne tout à des choses extérieures. La date la plus notable de sa vie littéraire est assurément l'adaptation parfaite qu'il a donnée des *Fleurs du Mal*.

§

Vers 1893, débute, sous le pseudonyme de Loris, Hugo von Hofmannsthal. Celui-ci, d'abord disciple de Stefan George, se passe bientôt de l'*approbatur* du « maître » pour publier ses poèmes, et il se sépare totalement de lui pour constituer à son tour une manière d'école.

Hugo von Hofmannsthal est né à Vienne le 1er février 1874. Après avoir fait ses études à l'Université de Vienne, il séjourna à l'étranger. Il étudia les littératures étrangères, et en particulier la française, qu'il connaît admirablement. Il fut des premiers et des plus fervents collaborateurs des *Blätter für die Kunst*. Gœthe exerça sur lui une influence très grande et aussi

(1) Poggfred, c'est le lieu d'action d'une épopée de Liliencron. C'en est aussi le titre.

(2) Dans les anthologies de Hans Bethge et de Benzmann notamment, dans la table alphabétique des poètes, le nom de Stefan George est suivi de cette mention : « Gestatte den Abdruck einer Auswahl aus seinen Gedichten nicht » (Stefan George n'a pas autorisé la reproduction d'un choix de ses poèmes).

Jacobsen, Stefan George, les symbolistes français et Gabriele d'Annunzio.

Hugo von Hofmannsthal est l'un des plus délicats des poètes qui composent le cercle viennois. C'est un styliste, chose remarquable chez les écrivains de langue allemande. Il se sert d'une écriture raffinée, propre à suggérer le frisson de l'âme moderne égotiste et complexe. Avec une grande maîtrise, un verbe riche, imagé et ciselé, il nous ravive le passé en y incorporant ses sensations d'artiste du xxe siècle.

La poésie de Hofmannsthal est imprégnée de mystère et de nervosité. Elle est somptueuse, ouvragée, rare. Ce lyrique est parfois obscur et maniéré, mais il faut louer chez lui la beauté parfaite et la profonde signification de l'expression.

Voici deux poèmes qui sont classiques et qui je crois révèlent bien sa manière (1) :

BALLADE DE LA VIE EXTÉRIEURE

Et les enfants grandissent avec leurs yeux profonds
qui ne savent rien ; ils grandissent et meurent,
et tous les hommes vont leur route.
Ils deviennent doux, les fruits amers
et, la nuit, tombent comme des oiseaux morts
et gisent quelques jours et se corrompent.
Et toujours le vent souffle, et toujours de nouveau
nous entendons et nous disons maintes paroles
et nous sentons le plaisir et la lassitude des membres.
Et des voies courent à travers l'herbe, et des endroits
sont ci et là, pleins de flambeaux, d'arbres, d'étangs,
et menaçants, desséchés et cadavéreux...
Pourquoi ceux-ci sont-ils élevés ? et ne s'égalent-ils
jamais les uns les autres? et sont-ils innombrables ?
Que change rire, pleurer et pâlir ?
A quoi nous sert tout cela et ces jeux,
nous qui pourtant sommes grands et éternellement solitaires
et qui allant, ne cherchons jamais un but quelconque ?
A quoi cela nous sert-il également d'avoir vu beaucoup de ces choses ?
Et cependant il dit beaucoup, celui qui dit : « Soir »,
un mot d'où coulent la mélancolie et la tristesse
comme du lourd miel du rayon creux.

En des vers d'une fluidité rare dans les œuvres des poètes allemands, il a réussi à fixer la fragilité humaine, l'éternel écoulement des choses :

(1) *Ausgewæhlte Gedichte*, 1903. *Insel-Verlag*. Leipzig.

TERCETS SUR LA FRAGILITÉ

Je sens encore sur les joues leur haleine :
comment cela se fait-il, que ces jours si proches
soient loin, pour toujours loin et totalement écoulés ?
C'est une chose que personne n'imagine entièrement,
et beaucoup trop horrible qu'on se plaigne
que tout glisse et que tout flue,
et que mon moi, que rien n'a retenu,
s'est échappé hors d'un petit enfant
comme un chien étrangement muet et inconnu.
Puis : que j'étais il y a cent ans,
et que mes ancêtres, qui sont dans le suaire,
me sont alliés comme mes propres cheveux,
liés intimement à moi comme mes propres cheveux.

« Mais, a écrit quelque part un critique, ayant débuté avant la maturité, il en gardera la physionomie de ces virtuoses puérils qui seront des vieillards (1). » Ce jugement est un peu sévère; le poème suivant en précise, je crois, la justesse :

PLUSIEURS, C'EST VRAI...

Plusieurs, c'est vrai, doivent mourir là-bas
où les pesantes rames des navires font sillage;
d'autres, là-haut, auprès du gouvernail demeurent,
connaissent le vol des oiseaux et les pays des étoiles.
Plusieurs gisent toujours, les membres lourds
près des racines de la vie confuse :
d'autres sont sur des sièges dressés
chez les sibylles, chez les reines,
et là, ils s'asseyent comme chez eux,
la tête soulagée et les mains plus agiles.
Cependant une ombre tombe de cette vie
par delà les autres vies,
et les légères aux lourdes sont liées
comme à l'air et à l'univers.
Les lassitudes des peuples oubliés totalement,
je ne puis les ôter de mes paupières
ni écarter de mon âme effrayée
la chute silencieuse des étoiles lointaines.
Beaucoup de destinées s'agitent près de la mienne,
l'existence les touche toutes confusément
et ma part est plus que la svelte flamme
ou la lyre effilée de cette vie...

Hugo von Hofmannsthal, outre ses poèmes réunis récemment par les soins de *Insel-Verlag*, a publié des drames et

(1) Paul Wiegler : *L'Allemagne littéraire contemporaine.* Sansot, 1904.

des essais. Son *Elektra*, tirée de Sophocle, adaptée en français par MM. Paul Strozzi et Epstein, a été donnée à Paris au théâtre de l'*Œuvre*. Il n'est donc pas nécessaire d'y insister. Richard Strauss en a tiré un drame lyrique qui a été représenté en Allemagne, en Autriche et en Italie. Notre opéra national devait nous le faire connaître, mais, faute d'accord, ce projet a échoué. Si cette œuvre est la plus connue, on peut lui préférer : *la Femme à la fenêtre* (*Die Frau am Fenster*), *le Fou et la mort* (*Der Tor und der Tod*), pièces dont le dialogue est d'une écriture exquise, précieuse et empreinte d'un peu de lassitude. *La Mort du Titien* (*Der Tod des Tizian*), fragment dramatique écrit en 1894, a été représenté au *Künstler-Theater* de Munich, le 14 février 1901, pour commémorer la mort du peintre Böcklin. C'est l'analyse minutieuse et délicate des impressions qui s'abattent sur l'entourage d'un grand peintre qui meurt.

Hugo von Hofmannsthal nous intéresse surtout, nous autres Français, parce qu'il est l'un des plus illustres exemples de l'influence de la culture française sur l'allemande. Et à ce point de vue comme à d'autres, ses essais en prose sont absolument remarquables.

Qu'il parle de Victor Hugo, de Balzac ou d'un écrivain contemporain, qu'il traite des rapports qui existent entre les arts ou d'une question d'esthétique, il montre un goût, une érudition et un esprit didactique pénétrants.

§

Autour de Hugo von Hofmannsthal, sans en être d'ailleurs toujours les disciples, se sont groupés les « Jung-Wiener » (Jeunes-Viennois) : Hugo Salus, Paul Wertheimer, Rainer-Maria Rilke, Stefan Zweig, etc... Presque tous ont, comme leur maître, le souci de l'expression. Ils font passer par une longue série de machines-outils la langue allemande et la travaillent, la modifient, la forment, l'enjolivent. Rien ne demeure à l'état brut. En général, ils n'ont pas le génie, la spontanéité, la sensibilité d'un Verlaine, d'un Verhaeren — d'un Dehmel, d'un Liliencron, d'un Schlaf. Mais ils ont l'intuition ; ils ont assimilé les lyriques français, anglais, italiens et ce sont plutôt des adaptateurs des diverses cultures.

§

Celui qu'il faut citer après Hofmannsthal, non pour son âge, mais pour son talent qui chaque jour s'affine et s'affirme plus beau, plus large, plus humain, est Rainer-Maria Rilke (1). A beaucoup même son œuvre est plus sympathique que celle de l'auteur d'*Elektra*. Il est, en effet plus personnel, plus original et plus riche de pensée que Hugo von Hofmannsthal.

Comme Nietzsche, Rilke est d'origine slave. Dès ses premiers vers, il a révélé un fort tempérament de mystique et d'impressionniste. Sa façon d'écrire était extrêmement recherchée. On pouvait croire qu'il se plaisait aux jeux du verbe, plutôt qu'à ceux de la pensée. Longtemps on critiqua son maniérisme. Mais le maniérisme est là seulement où il y a absence de pensée. La logique et sûre évolution de Rainer-Maria Rilke prouva la non-valeur des jugements portés à la légère sur son œuvre. « Il a été pour nous, qui sommes venus après lui, — a écrit M. Camill Hoffmann (2),— le plus grand séducteur, plus grand encore que Hofmannsthal... il peut être un maître et non plus seulement un séducteur. »

LE POÈTE

Heure, tu t'éloignes de moi,
ton coup d'aile me meurtrit.
Seul : que puis-je faire avec ma bouche ?
avec mon jour, avec ma nuit ?
Je n'ai aucune amante, aucune maison,
aucun endroit ou vivre.
Toutes les choses auxquelles je m'adonne
sont fécondes et m'épuisent.

Rainer-Maria Rilke a commencé par des notations toutes en images, toutes en vibrations :

VIGILES (*extrait*)

Les champs fauves dorment déjà,
seul mon cœur veille ;
le soir dans le port déjà
cargue sa voile rouge

(1) Rainer-Maria Rilke est né à Prague le 4 décembre 1875. Œuvres principales : *Couronné de rêve, Advent, le Livre d'images, le Livre d'Heures, Nouveaux poèmes* (2 parties). Il est également l'auteur d'une adaptation en vers de l'œuvre poétique d'Elisabeth Browning.
(2) *Die Zukunft* (19 juin 1909).

Vigile des rêves suprêmes !
A présent la nuit chemine par la campagne;
La lune, ce lis blanc,
éclot dans sa main.

Rilke regarde religieusement toute la nature. Les arbres, les animaux, la rue, les individus de tous les temps, de toutes les conditions, le sollicitent. Il évoque le prophète, le stylite, la sybille, le doge, l'aventurier, l'alchimiste, le solitaire, le liseur, l'enfant, le chien. C'est un merveilleux portraitiste. Il lit les œuvres, les mémoires des époques anciennes et il laisse sa pensée scruter longuement, lentement, les champs ainsi découverts. Il nous donne alors le produit de son imagination et de sa philosophie. Adam et Eve, Saül, Jonathan, Samuel, Jérémie, Esther, Antinoüs, Léda, Saint-George, etc... nous apparaissent dans une plastique ferme et classique.

Mais là où son art triomphe le plus, c'est dans le tracé des scènes quotidiennes. Son observation profonde crée des tableaux étonnants de vie et de mysticisme à la fois. Il a le don de suggérer mille choses que l'on ressent et que l'on ne parvient pas à exprimer. Par la concision et le charme inanalysable de son vers, il rappelle Novalis.

Il se promène au jardin du Luxembourg. Voici sa vision, dont il est malheureusement impossible de conserver tout le rythme et la netteté :

LES CHEVAUX DE BOIS (*jardin du Luxembourg*)

Avec un toit et ses ombres, tourne
en peu de temps l'effectif
des chevaux multicolores, tous d'un pays
qui longtemps hésite avant de disparaître.
Certains sont attelés à des voitures ;
mais tous ont du courage dans leurs mines;
avec eux s'en va un méchant lion rouge,
et de temps en temps un éléphant blanc.
De même un cerf est là comme en forêt,
sauf qu'il porte une selle et que dessus
il y a une petite fille en bleu.
Un petit enfant blanc est à cheval sur le lion,
et se tient avec de petites mains ardentes
tandis que le lion montre les dents et la langue.
Et de temps en temps un éléphant blanc.
Et sur les chevaux passent aussi
de claires jeunes filles, à ce saut de cheval
presque échappées à la terre; au milieu du mouvement,

elles lèvent leurs yeux, ci et là...
Et de temps en temps un éléphant blanc.
Et cela va léger et se presse,
cela tourne en cercle et sans but.
Du rouge, du vert, du gris filent.
Un petit profil fini à peine.
Et parfois un sourire tourne,
un sourire heureux qui éblouit
à ce jeu aveugle et essoufflé.

Dans un autre poème, *la Danseuse Espagnole*, apparaissent son admirable plastique et sa science du rythme (1) :

DANSEUSE ESPAGNOLE

Pareille à une allumette chimique qui, blanche dans la main
avant de s'enflammer, dans tous les sens s'étire
en flammes palpitantes — : dans le cercle
des spectateurs voisins, précipitée et claire et chaude,
sa danse ronde a commencé à s'étaler, sillonnant l'air.
Et tout à coup sa danse est une flamme plénière.
De son regard elle embrase ses cheveux
et soudain tord avec un art audacieux
toute sa robe dans cet incendie
d'où, pareils à d'effrayants serpents,
les bras nus s'étirent en cliquetant.
Et ensuite comme si son feu lui était trop rare,
elle le prend et le jette loin d'elle,
très impérieuse et d'un geste superbe
et regarde — il est étendu terrible sur le sol
et brille encore et ne se rend point.
Cependant victorieuse, sûre et avec un doux
sourire qui salue, elle lève son visage
et de son petit pied ferme elle foule le feu.

Au Jardin des Plantes, il regarde la panthère, la gazelle ; ailleurs il prend avec délicatesse la rose, l'héliotrope, l'hortensia et nous en montre la couleur et le sens caché.

C'est aussi un remarquable paysagiste. Rainer-Maria Rilke a voyagé un peu partout et de ses voyages il a rapporté des notations contenant la triple essence de l'image, de la mélodie et de la pensée. C'est la Russie avec Saint-Pétersbourg ; l'Italie avec Naples et la campagne romaine ; c'est la France avec Paris, Versailles et Dijon ; c'est enfin et surtout la Belgique avec Furnes, Gand et Bruges.

(1) Son art ici ressemble à celui de Rodin sur qui il a écrit d'ailleurs un excellent essai.

Bruges n'a pas séduit seulement les écrivains belges qui en somme ont révélé les premiers son charme sublime jusqu'alors insoupçonné. Bruges, par le caractère magnifique e riche qu'attestent tous ses édifices, ses maisons à peine modifiées, a inspiré les poètes et les artistes étrangers. Un autre « Jung-Wiener », M. Stefan Zweig (1), a, dans une série de poèmes, traduit l'époque de splendeur passée.

BRUGES

A des palais anciens les maisons sont pareilles,
le soir les enveloppe dans son triste crêpe.
Les rues sont vides, comme après une fête
quand la foule des invités joyeux et bruyants
s'est perdue déjà dans la nuit silencieuse.
Les portes fastueuses avec leurs loquets rouillés
depuis longtemps ne sont plus prêtes pour les réceptions,
le zinc des clochers poussiéreux et décomposé
est submergé — rêveur — par la nue,
comme sa tristesse par la mer.
Dans les niches appendues aux murailles obscures,
là s'appuient des figures en pierre qui s'effrite;
et inanimées, par un don secret de la parole,
doucement elles racontent les vieilles légendes
dans la profonde mélancolie des rues.

Stefan Zweig a le culte de la forme et des sentiments rares et complexes. En des vers beaux et définitifs, il concentre sa pensée vibrante. Son vers redit les chuchotants discours des choses aux âmes recueillies et graves. Tout ce qui est léger, délicat, ténu, volatil, il le surprend dans la nature et nous le rend perceptible par une poésie précieuse et suave. Il donne à ses sentiments des décors de rêve : il aime l'oriental et le somptueux. Il a le don de l'expression et modèle minutieusement et précieusement ses poèmes.

Stefan Zweig est aussi un passionné — exemple : *le Séducteur*, poème admirable par le rythme et le tumulte des images. Dans ce poème, Stefan Zweig est vraiment lui-même. Et c'est à n'en pas douter dans ce sens que continuera son évolution :

. . . .

Mon chemin continue,

(1) Stefan Zweig est né le 28 novembre 1881, à Vienne. Il a séjourné en Belgique, en France, en Italie, en Suisse, en Allemagne, et dans l'Inde. Il habite Vienne.

comme les ouragans courroucés et divins.
Je ne vieillis pas.
La force
du désir ardent réchauffe
mon sang et renouvelle
la volonté que mille victoires n'ont pas débilitée,
car ce profond mystère
doit m'être
pareil au feu qui brille dans la pierre précieuse,
éjaculant sa lueur par tous les pores
et ne cessant jamais d'étinceler.
Le souffle de celles que j'ai conquises
a seulement plié mille fois ma force.
Mon âme brille de la lueur des autres,
resplendit et pourtant ne se consume pas.
. . . .
Cette pensée que tout n'est pas à moi
trouble mon bonheur.
Je ne veux pas penser
que les femmes se sont aussi données à d'autres,
je voudrais les sentir
toutes à mes mains
comme des anneaux étincelants,
les posséder toutes
et les gaspiller toutes.
Je voudrais pour mon âme implorante
coucher le monde comme une femme ardente
et étreindre son corps
avec les flammes de mes deux bras.
Je voudrais subjuguer comme une femme
tout ce qui vit et frémit dans les choses (1).

L'année passée, Stefan Zweig a fait représenter simultanément au *Hoftheater* de Dresde et à celui de Cassel une tragédie, *Thersite*, dont le héros nous est moins antipathique qu'il ne l'est d'ordinaire dans l'histoire et les récits et drames où il intervient. Dans l'œuvre de Zweig, Thersite est un grand solitaire qui s'analyse, réfléchit, scrute et qui comprend mieux l'Univers qu'Achille et les autres guerriers grecs.

Enfin, il est une chose qu'il importe de mentionner dans cet essai. Depuis qu'il écrit, Stefan Zweig révèle dans les pays de langue allemande les étonnantes richesses de notre littérature moderne. Il a introduit ou traduit : Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Lemonnier, Verhaeren (2). Il a publié,

(1) On trouvera la traduction intégrale de ce beau poème dans la *Revue des Lettres et des Arts* (1er août 1909).
(2) Il a fait aussi un bel et compréhensif essai sur Balzac.

dès 1903, un choix de poèmes traduits du puissant lyrique des *Villes Tentaculaires* (1). Plus récemment, il a traduit le dernier drame de Verhaeren : *Hélène de Sparte*, qui a paru tiré à 300 exemplaires sur les presses privées de S. A. R. le grand-duc de Hesse. Enfin, à l'heure où j'écris ces lignes, il vient d'achever un long essai sur Verhaeren, essai comparable à l'hymne d'enthousiasme chanté par Léon Bazalgette à la gloire du grand américain Walt Whitman (2).

§

Deux ciseleurs, deux artistes subtils, deux vrais « Jung-Wiener » se sont amusés à des jeux assez futiles en somme : Hugo Salus et Paul Wertheimer. Ils ont communément avec une grande habileté « ouvragé » un sentiment extrêmement ténu. Un poème de chacun d'eux suffira à les caractériser :

AMES (3)

Tu sais, nous restons seuls : toi et moi,
tels des arbres, plongés dans l'or et le bleu,
avec de franches couronnes que baise le vent marin.
Si près, et cependant si loin, éternellement deux,
et entre nous s'agite une lumière précieuse
et un brouillard d'argent qui joue dans les branchages
et confusément murmure le désir ardent ci et là.

Hugo Salus (4) n'a pas mis dans son œuvre que des choses futiles ou précieuses ; il a parfois esquissé des tableaux de genre pleins de fraîcheur et de vie :

FÊTE DE PRINTEMPS

Une branche fleurie, rose-pâle, blanche et verte,
le monde a des milliers de branches en fleurs pareilles,
et l'une doit aussi s'épanouir pour nous,
s'épanouir pour notre fête.

Libère tes lourds cheveux du peigne et du ruban
et laisse ondoyer leurs flots noirs
sur cette printanière draperie claire de fleurs
et fais choir les agrafes jalouses des épaules !

A présent prends la branche en fleurs — oh qu'adorables
les fleurs brûlent des battements de ton pouls ! —

(1) Editeurs : Schuster und Loeffler (Berlin).
(2) Cet essai, *Emile Verhaeren, sa vie, son œuvre*, encore inédit en allemand, vient de paraître au « Mercure de France » dans la traduction de MM. Paul Morisse et Henri Chervet.
(3) Paul Wertheimer est né le 4 mars 1873 à Prague. Il habite Vienne.
(4) Hugo Salus est né le 3 août 1866 à Leipa (Bohême). Il habite Prague.

et touche-moi le front et les cheveux
et alors dis la prière du printemps :

« Regarde, le printemps est venu sur la nuit,
le monde est plein d'amour et de miséricorde. »
Je regarde ; le printemps s'est éveillé,
je tiens tout le printemps dans mes bras.

C'est à ce groupe qu'appartient en fait Gustav Vollmoeller, allemand, mais dont la conception de la poésie et la technique se rapprochent de l'esthétique *Jung-Wiener*. On peut encore citer Camill Hoffmann, Oskar Wiener, etc... Quant à Arthur Schnitzler (1), il est plutôt dramaturge et romancier et il a écrit peu de poèmes.

Il faut écrire en marge le nom du viennois Richard Schaukal (2). Celui-ci s'adonne moins aux recherches de style précieux qu'à la fantaisie. Sa poésie a une allure assez romantique. Schaukal aime les étoffes somptueuses et colorées, les parfums, les bibelots, Pierrot et Colombine. Il est décorateur. Il fait un fréquent et habile usage de l'ironie. Il a retracé d'amusantes fêtes galantes. Il a évoqué des époques passées. Certains de ses poèmes font penser à *Gaspard de la Nuit*, d'Aloysius Bertrand.

Mais s'il dédaigne la préciosité du verbe, il ne méprise pas l'étoffement du vers.

GOYA

J'ai passé la nuit longue et étouffante
chez une jeune dame :
elle repose à présent et rêve — les lèvres ouvertes — de ma nuque...
Je veux peindre à présent. Voulez-vous décamper ?
Ne restez pas ainsi à me regarder bouche bée !
sinon je vous arrache les agrafes
ou je chatouille vos fins mollets
de mon épée. Je suis, par la grâce de Dieu,
je suis un Grand (3), chemise découverte.
J'aime la lumière qui submerge le monde.
J'aime un cheval
qui se cabrant se défend contre les rênes.
J'aime le Juif que personne ne convertit.
Et je fais dire au roi qu'il doit frapper
s'il veut que je me dérange.

(1) Arthur Schnitzler est né le 15 mai 1862, à Vienne, qu'il habite.
(2) Richard Schaukal, né le 27 mai 1874, à Brünn ; habite Vienne.
(3) Grand d'Espagne.

Richard Schaukal sait abandonner sa virtuosité et il écrit alors des lieder pareils à celui-ci :

TOI

Tu es comme issue des forêts
où pas un homme ne va.
En toi je me vois pur et vrai
ainsi qu'en la source du bois.
Je suis un être ardent et malheureux
avec un cœur despotique d'enfant.
Et la rosée des nuits du désir ardent sur mes cheveux coule.
Vers le bonheur mes mains frémissent.
Et mon âme peut voler
là-haut, par delà les jours :
et je regarde et je m'effare,
souris et pleure,
mais je suis parfois comme un roi...
Et tout est toi,
tu es venue et tout fut toi.
Oh ! je suis si certain d'être tien avec tout...

Schaukal est aussi l'auteur d'une transposition en allemand de poèmes de Verlaine et de Heredia.

§

Le lyrisme de l'Autriche contemporaine, la poésie des « Jung-Wiener » est donc au total assez différent du lyrisme des poètes allemands actuels. Le fait doit être enregistré, parce que cette différence n'a pas toujours existé. Il n'est peut-être pas inutile de noter que la plupart des « Jung-Wiener » sont juifs. Ceci explique leur remarquable assimilation et leur virtuosité, leur art subtil.

En considérant le caractère si opposé de Berlin et de Vienne, on peut écrire ce rapport, sans qu'il soit d'ailleurs absolu : La poésie autrichienne est à la poésie allemande ce que Vienne est à Berlin.

HENRI GUILBEAUX.



VICOMTE MELCHIOR DE VOGUÉ

UN AUTODAFÉ A TOLÈDE

C'était une de ces matinées de juin où la cité des conciles paraît murmurer en langue arabe des chansons d'Orient. Le ciel, sans un nuage, tendait son taffetas d'azur; çà et là la chaux des murs montrait sous les toits bruns sa blancheur riante; les roses et les œillets flamboyaient aux balcons, et en haut de quelques ruelles délicieusement sombres, on voyait miroiter la faïence des coupoles et des minarets.

Mais en même temps que le ciel, l'émail et les fleurs exaltaient au-dessus de Tolède ce reste de grâce sarrasine, la plupart des habitants avaient changé leurs vêtements ordinaires par de tristes habits de deuil. Sur les places et aux carrefours se dressaient encore les petites tribunes tendues de noir où, la veille, des moines de tous ordres avaient prêché avec une éloquence terrifiante; et dans la rue Ancha, dans la Lenceria, dans la Lonja, et autour de la paroisse de Saint-Vincent, des velours et des draps funèbres pendaient de presque toutes les fenêtres, endeuillant les murs.

Cependant depuis les premières heures de la matinée, une multitude bouillonnait sur le Zocodover. La nouvelle qu'une sorcière arabe, douée, par le démon, d'une terrible beauté, serait condamnée à l'autodafé de cette année-là, était arrivée en peu de jours aux hameaux les plus retirés des environs, et il n'avait pas manqué de pèlerins pour raconter dans les auberges l'histoire de la conspiration et celle du jeune hidalgo renégat (1).

Ramire attendait impatiemment à la porte de l'hôtellerie. Domingo de Aguirre lui avait promis de venir le chercher pour assister ensemble à l'autodafé.

Peu après tous deux, faisant un large détour, arrivaient à la place par la rue Ancha, comptant assister de là au défilé de la procession. D'une fenêtre basse, un gentilhomme qui recon-

(1) Il faut savoir que, dans le roman, *la Gloire de don Ramire*, d'où est tiré cet épisode, Ramire a été l'amant — maintenant repenti — de cette jeune sarrasine, nommée Aixa, qui va être brûlée comme sorcière. — R. G.

nut Aguirre lui offrit deux tabourets. Montés là-dessus ils parvinrent à dominer tout le Zocodover, rempli d'une foule compacte et tumultueuse.

Du côté du couchant, et baigné en ce moment par le soleil du matin, se dressait l'immense échafaud tendu de noir qu'allaient bientôt occuper, selon la coutume, la Sainte Inquisition, la municipalité, le chapitre, la noblesse, les dignitaires et toute la cléricature. Les coupables devaient être placés sur un autre échafaud plus étroit, mais de même hauteur, qui occupait le côté sud.

Troublé jusqu'au fond de l'âme par l'attente solennelle, Ramire jetait sur ces choses un regard distrait. A peine s'il voyait briller confusément sur l'échafaud les broderies d'argent des velours noirs, les armes de l'Inquisition et du roi dessinées sur le dais violet qui décorait les sièges cramoisis, et vers le milieu de la place l'or du parement couleur de sang que prescrivait la liturgie de ce terrible holocauste. Cependant en regardant la haute croix peinte en vert et couverte d'un long voile sombre, qui s'élevait sur l'autel, au milieu de douze torches ardentes, il ressentit un brusque frisson, comme si Dieu même était venu lui parler par ce langage muet.

La place n'aurait pu contenir plus de monde, et on y entendait sans cesse les cris des curieux qui se poussaient et se battaient à l'entrée des ruelles. De l'Arc du Sang arrivaient des clameurs et des malédictions, et la foule s'agitait là comme l'eau des torrents à l'entrée des lacs. Chaque balcon, chaque fenêtre, chaque tribune, était une grappe compacte de dames et de gentilshommes; de plus, une nombreuse foule, grimpée on ne sait comment, surchargeait les toits; et tout cela fourmillait, bouillonnait, bourdonnait avec la grandiose palpitation d'une multitude ivre de soleil et confondue dans la même impatience.

Enfin les cloches de Saint-Vincent se mettent à sonner à toute volée, annonçant la sortie des coupables, et des deux côtés de la rue Ancha, les soldats couchent avec peine leurs hallebardes devant la populace dont la poussée incessante menace de rompre la double palissade en bois qui part des prisons et entoure les deux échafauds.

La procession approche. Un étincellement de hallebarde traverse la Calceteria.

A l'idée que la Sarrasine allait passer près de lui dans quelques instants, Ramire plongea la main dans sa poche et saisit fortement son crucifix de bronze.

En tête du défilé venaient les soldats de la foi, fiers des plumes éclatantes de leurs chapeaux et des chaînes dorées que leur prêtait le Très Saint Tribunal. C'étaient des soldats d'occasion, armés de hallebardes, de piques, de mousquets. Ils marchaient d'un pas solennel, à la fois penauds et fiers, sans oser regarder vers les fenêtres. Venaient alors les douze clercs de la paroisse de Saint-Vincent, avec leur étendard ; et ensuite, deux par deux, montés sur des chevaux de robe sombre, les Grands d'Espagne et les nobles de Castille, tous vêtus de noir, mais couverts de joyaux. Quelques-uns avaient fait broder sur leurs manteaux l'emblème de la Sainte Inquisition. Ramire reconnut le comte de Fuensalida à son vêtement collant de gorgoran brodé d'or, qui ressemblait de loin à une armure damasquinée. La plèbe les regardait, absorbée et muette, et on n'entendait d'autre bruit que les fers des sabots sur les dalles. On eût dit un défilé de noires statues équestres et funèbres.

L'armée des premiers pénitents suscita de nouveau la clameur populaire. Plus de vingt malheureux, sans bonnet, sans ceinture, sans capuchon, passaient maintenant écrasés de honte et portant à la main un cierge jaune non allumé. C'était ceux qui avaient abjuré leurs erreurs et qui allaient être réconciliés devant l'autel. Presque tous pleuraient, se prosternant aux pieds des religieux qui les accompagnaient, en leur baisant les mains et le froc avec de profonds gémissements. Les uns portaient au col, en signe des centaines de coups qu'ils devaient recevoir, une corde nouée tout au long, et le peuple comptait à voix haute les nœuds, entonnant un chœur contrit et goguenard, afin d'augmenter leur confusion ; d'autres se signalaient de loin par le drap jaune des san-benito, et la multitude avertie déduisait les fautes et les châtiments de la seule observation des barbouillages de ces casaques d'infamie qui portaient, tantôt un quart, tantôt la moitié, tantôt les deux bras de la croix de Saint-André.

Portés par les familiers du Tribunal, au bout de longues perches peintes en vert, et se balançant au-dessus de la procession, venaient ensuite six figures humaines faites de paille

et d'étamine. Surprenants mannequins aux grands yeux de bitume, à la bouche de vermillon, pantins sinistres dont les jambes trop légères dansaient continuellement dans le vide, avec le convulsif trépignement des pendus.

Remarquant le geste d'étonnement de Ramire, l'armurier s'écria :

— Ce sont les effigies des morts et des fugitifs, lesquelles seront condamnées en leur place, par une justice zélée.

Le long de la rue, le monde des fenêtres et des balcons commençait à s'agiter étrangement; les hommes se penchaient tant qu'ils pouvaient, les femmes multipliaient sur leurs fronts, leurs lèvres et leurs joues, les signes de croix, en levant les yeux au ciel.

Bientôt de toutes les bouches sortit une même exclamation :

— Les relaps!

L'armurier approcha sa bouche de l'oreille de Ramire pour lui dire :

— Ce sont ceux qui vont mourir!

Les clameurs grandirent, se firent étourdissantes ; et bientôt, d'un bout à l'autre du Zocodover, la populace se mit à rugir avec une férocité sauvage, avide de cette lie de malédiction et de honte.

Ramire se dressa sur le tabouret.

Deux familiers du Saint-Office et quatre soldats gardaient chacun des condamnés, pendant qu'un frère dominicain le prêchait continuellement, lui mettant devant les yeux le signe sacré de la croix. Tous portaient, en plus du san-benito, le bonnet tragique et burlesque, la « coroza » jaune, couverte de terribles peintures de flammes et de démons. La terreur et le courage, l'obstination et le repentir, et jusqu'à la joie même alternaient sur ces visages maudits. C'était une procession de sabbat, une bande infernale et la lumière du matin elle-même devenait sinistre en éclairant pleinement les pâleurs patibulaires, les chevelures de femmes souillées par les sueurs fébriles et la poussière des cachots, les atroces regards qui semblaient encore conserver l'expression de terreur et de supplication qu'ils avaient prise dans la torture.

Il était défendu de toucher aux condamnés ; mais la po-

pulace prenait sa revanche, en les couvrant d'outrages et de malédictions.

— Ah! ah! martyrs du diable, vous allez voir comme ça pique!

— On va vous mettre deux poignées de sel et une pincée d'origan!

— Celle-ci, il lui faudrait un pétard par-dessous la queue, pour que sa mère la reconnaisse quand elle brûlera!

D'une fenêtre, une femme cria :

— Repentez-vous, malheureux! Pensez à l'enfer.

Mais un garçon, la moitié du corps hors de la barrière, répondit d'en bas, les poings tendus.

— Non! non! Au feu et qu'ils aillent souper avec le démon!

Alors une nouvelle explosion de haine sainte et homicide éclata dans toutes les gorges :

— Au feu! Au feu!

Et les condamnés commencèrent à défiler parmi la clameur sifflante et farouche, comparable à la crépitation d'un incendie.

Beaucoup reconnurent parmi ces malheureux un cirier d'Orgaz, qui croyait être saint Jean-Baptiste en personne et prêchait par les villages une nouvelle doctrine. Le pauvre homme, s'arrêtant par instants, levait la main dans le geste du divin Précurseur au bord du Jourdain. Une pâle fille qui, selon certains, était la nonne renégate de qui on parlait à Tolède, écoutait les insultes de la multitude, avec une enfantine expression de curiosité et de tendresse. Parfois s'appuyant à l'épaule du religieux et renversant la tête en arrière, elle riait joyeusement, comme une femme ivre. Un Mauresque, connu de tout le monde dans le faubourg pour ses propos obscènes, exécutait de temps en temps un mouvement bestial et rapide, qui figurait la fornication ; les familiers devaient le houspiller violemment. Passa une vieille, sèche et droite, les mains liées derrière le dos et la bouche couverte d'un bâillon noir. Ramire ne tarda pas à reconnaître Gulinar. Enfin, l'homme qui leur avait fourni les tabourets s'écria, en regardant dans la rue :

— Ah! voilà la Mauresque qui a ensorcelé le jeune chrétien.

Toutes les bouches se turent.

Aixa s'avançait lentement, les yeux levés au ciel. Elle entendait peut-être des rebecs divins et des voix ineffables, et son esprit, infiniment loin de la terre, pressentait les délices de l'Alchanna et les sublimes récompenses que sa religion promet aux martyrs. Cependant, son corps flexible faisait encore rêver de séduction et de danse et ses pieds nus se mouvaient en mesure, comme s'ils faisaient encore entendre le tintement des anneaux. La pâleur de son visage faisait peur, et sa lèvre se relevait sur les dents avec ce sourire incompréhensible que l'on voit apparaître sur la bouche des morts.

L'ayant observée un moment, Ramire dut fermer les yeux et s'appuyer au mur, en serrant de nouveau son crucifix, pour mprimer et sceller dans sa propre chair l'image du Rédempteur. Le reste du défilé, il le vit passer comme dans un songe : innombrables religieux de tous les ordres; familiers à cheval avec des baguettes d'ébène incrustées d'argent ; ecclésiastiques sur des mules harnachées de deuil ; le coffre des sentences sur un mulet qui traînait à terre les franges d'or de sa housse violette ; le rouge étendard de la foi ; des blancheurs de collerettes ; des scintillements de joyaux sur des vêtements tout noirs.

Enfin l'armurier, après lui avoir dit le nom de quelques régidors, lui toucha le coude en s'écriant :

— Voici maintenant le cardinal-archevêque. Que Votre Grâce observe son aspect vénérable.

Sur un vigoureux cheval bai, don Gaspar de Quiroga, cardinal-archevêque de Tolède, inquisiteur général et conseiller d'Etat, s'avançait avec une imposante raideur, entouré de pages et de hallebardiers. C'était le pape de l'Espagne et le masque sacré du Roi. Après la sombre procession, ses vêtements rouges exaltaient l'âme comme une sonnerie de trompettes. A l'exception de l'aumusse violette d'inquisiteur, depuis le chapeau jusqu'aux pieds, c'était pour les yeux un flamboiement de pourpre. Son front exprimait la dureté sacro-sainte, ses yeux n'avaient pas un cillement. Il passa, implacable comme la torture, pompeux et sombre comme l'holocauste terrible auquel il allait présider, rouge comme le bûcher. La lumière matinale faisait resplendir vivement la selle d'argent repoussé et l'or et les perles de la housse couleur d'améthyste qui descendait jusqu'aux sabots du pale-

froi. Personne n'osa rompre par un vivat le respectueux silence.

Il fallut plus d'une demi-heure à cette procession pour occuper ses places ; le grand échafaud se couvrit d'une multitude insigne. Les inquisiteurs se mirent au centre ; le clergé, au nord ; le conseil de la ville et les gentilshommes au midi.

Les coupables, accompagnés des familiers et des religieux, remplirent à leur tour la seconde estrade.

Alors tous les regards se dirigèrent vers les bancs d'abomination et d'infamie. La curiosité était immense. C'était là que comparaissaient habituellement les sorcières qui avaient fait un pacte avec le démon et qui cuisinaient dans leurs sabbats toutes sortes de malfaisance contre les gens ; les judaïsants, qui assassinaient de petits enfants chrétiens pour imbiber de leur sang une hostie consacrée et célébrer avec elle d'abominables cérémonies ; les luthériens qui cherchaient à détruire la sainte Eglise du Christ en répandant en Espagne la peste de l'hérésie ; les Maures félons qui continuaient à prêcher les friponneries de leur secte et à exciter à la rébellion et à la vengeance.

Ceux qui allaient mourir occupaient les gradins les plus hauts. Placé à l'entrée de la rue, Ramire les voyait de côté, sans arriver à distinguer la Sarrasine.

Encore deux heures et ces victimes infâmes allaient brûler dans le bûcher, comme les boucs expiatoires de l'Ecriture ; les villes et les campagnes seraient purifiées et le Dieu du moderne Israël, en respirant du ciel cette abondante odeur de sacrifice, apaiserait sa colère et laisserait tomber toute sa bénédiction sur la cité justicière, plus catholique que Rome, plus zélée que l'antique Jérusalem.

L'office commençait. Un évêque s'approcha de l'autel. Les diacres lui enlevèrent l'admirable mitre incrustée de gemmes symboliques, offerte par le chapitre. Bientôt un épais nuage d'encens montait dans l'espace lumineux, comme aux premiers sacrifices de l'Ancienne Loi. Après le sermon et la messe, le rapporteur donna lecture au peuple de la formule du jurement et Ramire unit sa voix au « Oui, je le jure ! » brusque et assourdissant, proféré à la fois par toute la multitude, et qui, au dire des paysans, s'entendait à plus d'une lieue à la ronde.

Un chantre de la cathédrale lut ensuite la charte des délits et superstitions contre la foi, et, sans plus attendre, ceux qui avaient abjuré leurs erreurs furent conduits à la cage en bois, qui se dressait au milieu de la place, pour qu'ils entendissent un à un, en présence du peuple, la lecture de leurs procès et condamnations, avant d'être réconciliés.

Cette partie de l'autodafé produisait habituellement un ennui général. La multitude, dans sa hâte de voir comparaître les relaps, donnait, à chaque instant, des signes d'impatience. Aguirre bâilla plus d'une fois, et Ramire, fermant à demi les paupières, appuya la tête contre la tenture noire qui pendait à une fenêtre.

Des apologistes de la fornication, plusieurs bigames, des judaïsants repentis, de faux prêtres, un mendiant qui se faisait passer dans les villages pour commissaire du Saint-Office, et quelques paysans qui avaient proféré des blasphèmes et des jurons étaient condamnés à la fustigation, à la prison, aux galères.

Un vent de distraction courait par toute la place, et beaucoup de prélats et de dignitaires abandonnaient leurs sièges pour aller prendre un rafraîchissement ou une rapide collation derrière les gradins. Aux fenêtres et aux balcons, les dames, laissant tomber leurs voiles, montraient leur blancheur si célèbre et prenaient des fruits confits de la main de leurs galants. Ramire percevait, à travers ses cils, un mouvement de soies ensoleillées dans les tribunes. Un galant murmure descendait jusqu'à lui et il lui semblait, par instants, respirer des parfums féminins. On entendait des rires clairs et gais. Par-dessus sa tête, le gentilhomme qui leur avait offert les tabourets parlait à mi-voix avec une dame. Il entendit sans le vouloir.

— Dites plutôt de la crainte et non du dédain, Madame ; car je ne voudrais pas tomber comme un nouvel Icare.

La dame répliqua,

— Dans ce cas, demandez des ailes à l'amour et non au caprice, car celles-là ne fondent jamais, bien qu'elles-mêmes portent le feu.

— Ah ! ce teint ! cette bouche !

— Pour Dieu, don Gonzalve, vous me faites mal avec les bagues.

En entendant ce nom, Ramire se dressa vivement et ouvrit tout grands les yeux pour dissiper dans la lumière le douloureux souvenir. Le soleil, incliné vers le couchant, se réverbérait sur les murs d'en face et faisait resplendir aux fenêtres et aux balcons les joyaux, les jais, la peau blanche des gants, les éventails dorés.

Ce fut enfin le tour de ceux qui allaient mourir. Une puissante émotion apaisa toutes les rumeurs.

Ces malheureux, qui dans deux ou trois heures n'allaient plus être qu'un horrible amas de corps carbonisés, entraient dans la cage et écoutaient leurs sentences, les uns impassibles, les autres fous de terreur et laissant trembler dans leur main le cierge vert allumé.

Gulinar fut traînée comme une morte ; l'épouvante lui fit abjurer ses croyances. Au contraire, Aixa, s'écartant du religieux, monta les degrés avec la résolution mystérieuse des somnambules. Ramire fut surpris de l'entendre condamner comme relapse ; elle avait été réconciliée, cinq ans auparavant, dans un petit autodafé, à Murcie. De l'estrade, des toits, des balcons, de toute la place, des milliers de gens l'incitaient au repentir ; mais d'autres, qui désiraient la voir brûler dans le brasier, sans avoir été étranglée d'abord, protestaient à grands cris. Il ne fut pas possible de lui arracher une parole ; et quand le religieux qui l'accompagnait lui montra la croix verte entourée d'un voile sombre, elle détourna son visage, en allongeant le bras droit, dans un geste d'abomination.

Alors, un épouvantable rugissement, semblable à l'explosion d'une mine, éclata à la fois sur tout le Zocodover. On entendait des vociférations brutales et immondes. Quelques villageois se frottaient les yeux avec leurs amulettes galiciennes de jais, ou avec la croix de leurs rosaires, et priaient à haute voix. Près de Ramire, une paysanne fort belle, avec des cheveux très noirs aplatis sur le front, et les oreilles couvertes de grands cônes d'argent, criait sans arrêt : « Va-t'en ensorceler les démons ! » Des religieux de tous les ordres, debout sur les gradins, levaient les bras pour faire taire la foule.

Il était déjà plus de quatre heures de l'après-midi, quand le secrétaire du Saint-Office livra les relaps au Corrégidor et à ses lieutenants.

Les condamnés furent hissés sur de vieilles bêtes de somme

et la tragique procession se dirigea par la rue de las Armas, en route vers le bûcher. L'autodafé continuait, mais les familiers, selon la nouvelle coutume, montèrent sur leurs chevaux pour assister au supplice. La majeure partie de la populace se précipita à leur suite comme un torrent. Aguirre s'était retiré, il y avait plus d'une heure, et Ramire, descendant de son tabouret, se perdit dans la foule, marchant sans idée, sans but, tel une tragique épave entraînée par les flots.

Après avoir suivi quelque temps les rives du Tage, le troupeau humain s'arrêta dans un terrain plat et découvert, qui était le commencement de la campagne. Ramire, sous une impulsion mystérieuse, fendit la foule et arriva à la ligne des hallebardiers. Il vit alors, à quelques pas devant lui, sur un large terre-plein de sable et de granit, six poteaux pour le garrot, avec leurs carcans, plusieurs tas de bois et une énorme croix peinte en blanc. Il n'y avait pas jusqu'au symbole de la sublime charité qui ne prît là un aspect repoussant et cruel.

Une confuse agglomération de frères, de bourreaux, d'alguazils, couvrit à l'instant le vaste emplacement du bûcher, entourant les condamnés.

Ramire vit étrangler les repentis avec fort peu d'émotion. Quelques-uns, en mourant, laissaient tomber la « coroza » jaune ; d'autres la conservaient sur leur horrible tête pendante.

Le soleil, presque caché sous un long nuage cendré, baignait d'une lueur dorée la plaine, les collines, les pauvres maisons blanches du faubourg voisin d'Antequeruela.

Le soir était lumineux et doux. Une odeur de terre humide arrivait des champs. A cette heure, plus d'une main mauresque ouvrait les seguias pour féconder les terres.

La figure d'Aixa apparut soudain au bord du bûcher. Ses vêtements jaunes d'infamie couverts de barbouillages rouges absorbaient la lumière du couchant et prenaient sur elle une splendeur barbare et fatidique. On eût dit la prêtresse de quelque épouvantable culte d'immolation et d'extase, prête à lancer son corps sacré dans les flammes. Un frère dominicain la prêchait sans relâche, et usant tantôt de la prière, tantôt de la menace, agitait devant ses yeux l'image du Christ en croix. Enfin, tous entendirent l'âpre voix du religieux qui cria, affolé :

— Pour la dernière fois, dites que vous abjurez vos croyances diaboliques !

Aixa remua la tête négativement. Les alguazils, les lieutenants, les religieux lui montrèrent, tous en même temps, la pile de bois préparée pour le supplice. Elle remua de nouveau la tête comme la première fois. Alors, le dominicain, la saisissant par les épaules, la poussa vers le bourreau.

Comme si ce mouvement eût coupé la laisse de la fureur populaire, vingt ou trente énergumènes, hommes et femmes, rompant la file des soldats, se précipitèrent sur le bûcher pour mettre en pièces l'infidèle. Mais ceux qui désiraient la voir mourir dans les flammes poussèrent tous ensemble le même cri de protestation :

— Ne la tuez pas ! ne la tuez pas !

Les bourreaux s'armèrent de bûches, et Ramire observa que le fer d'une hallebarde venait de se relever tout rouge de sang. Cependant, un paysan parvint à s'approcher de la Mauresque et à lui asséner un coup de trique sur l'épaule ; une vieille femme l'atteignit dans le dos avec une lame de ciseaux attachée à un bâton ; un dard, venu on ne sait d'où, vint se clouer à son flanc.

A ce moment, quatre aides, profitant de la confusion croissante, placèrent Aixa sur la pile de bois, et, l'ayant dévêtue jusqu'à la ceinture, la lièrent au poteau. Elle abandonnait son corps et rejetait ses bras en arrière pour faciliter le supplice : le soleil couchant fit resplendir comme un clair ivoire son admirable nudité.

Quand les premières flammes, quasi invisibles léchèrent la plante de ses pieds, Aixa, levant les yeux au ciel, fixa ses regards sur le mince croissant de la lune, qui brillait doucement au-dessus de la ville parmi des nuées d'or.

Le bois, attisé par d'énormes soufflets, commençait à crépiter. La fumée s'enflammait par moments, formant des langues de feu bleuâtres et fugitives qui se perdaient dans l'espace. Aixa ne remuait pas. Ses longs cheveux flambèrent. Le jupon qu'on avait laissé sur ses jambes prit feu brusquement. Une horrible convulsion courut par tout son corps. Alors, une large colonne de fumée et de flammèches l'enveloppa tout d'un coup, montant rapide et terrible dans la pénombre du soir. Le feu rugissait. Soudain, une première

rafale nocturne laissa voir la tête d'Aixa qui pendait du poteau telle qu'un terrifiant fruit de cauchemar.

Devant cette vision, Ramire ressentit dans toute sa chair un ébranlement profond, et une angoisse imprévue lui contracta la gorge au souvenir des beautés et des délices du précieux corps que le feu venait de détruire. Mais une puissance mystérieuse étouffa dans son âme, à mesure qu'il naissait, ce premier mouvement de tendresse, lui faisant considérer que cette fumée tragique était son abominable péché, sa luxure, son déshonneur qui s'en allait en poussières mortes, pour s'évanouir, pour disparaître entièrement et pour toujours, dans les vents, à travers l'immensité.

Il s'efforça de ressentir un soulagement immense; il s'efforça de penser avec joie que les yeux terribles de la Sarrasine avaient éclaté dans les flammes; que sa chair maudite était maintenant un débris enflammé qui tombait par morceaux sur les braises; que son mystérieux pouvoir et ses enchantements diaboliques étaient plongés avec son âme dans la noirceur des enfers; et, sentant courir des larmes sur son visage, il se prosterna à genoux, aux pieds de la foule, en s'écriant avec force :

— O sainte, sainte Inquisition, ta justice me rachète, ton bûcher me sauve !

Déjà les cadavres des autres suppliciés brûlaient en tas sur une énorme pile de charbons rougis, et les gens du peuple tournaient autour, le visage illuminé par les lueurs mouvantes, se montrant les uns aux autres, parmi les flammes, les membres humains tordus par le feu et qui se levaient par moments comme s'ils eussent conservé quelques restes de vie et de souffrance. Parfois, on entendait un sifflement particulier, suivi d'un long grésillement, comme si une boule de suif était tombée sur la braise, et Ramire entendait se croiser au-dessus de sa tête de sauvages exclamations, d'affreux éclats de rire qui déconcertaient son entendement.

Asphyxié par la tragique puanteur que dégageait cet holocauste humain, il dut finalement se lever et, s'enveloppant le visage dans sa cape, il s'enfuit rapidement dans la direction de la ville, parlant tout seul, multipliant les prières et les oraisons jaculatoires. La nuit enténébrait les sentiers.

Vers le couchant, au bord du ciel fumeux et sombre, une

étroite bande de crépuscule s'éteignait lentement, pareille à la dernière lueur d'un four.

Surexcité par la grandiose espérance qui venait de s'allumer dans son cœur, Ramire ne put dormir un instant dans toute la nuit. En même temps, sa pensée traînait, malgré lui, les images les plus importunes du passé, comme une rivière torrentueuse qui se trouble de la terre arrachée à ses rives.

Il ressentait d'immenses désirs de solitude et l'horreur de toute voix extérieure, de tout visage étranger.

A cinq heures du soir, il quittait son auberge et se dirigeait vers les âpres coteaux du midi. En traversant le pont de San Martin, une femme, la figure cachée, lui barra le chemin ; puis elle entr'ouvrit et referma brusquement son voile, lui montrant son visage. Ce fut un éclair. Cependant, Ramire reconnut à l'instant les yeux de Casilda et, au lieu de s'arrêter, il croisa sa cape et se dirigea en toute hâte vers l'autre bord.

Après avoir erré plus d'une demi-heure dans la direction du sud-est, sans s'éloigner du fleuve, il vit apparaître une croix parmi les rochers. C'était la croix d'un ermitage, élevée sur l'abîme. Il s'approcha ; et, malgré sa profonde désolation, la surprise du tableau l'absorba un instant, lui faisant pressentir une émotion profitable pour son âme.

Devant lui, sur la rive opposée, Tolède s'étendait du levant au couchant, échelonnant sur la haute colline ses toitures bleuâtres, ses murs pâles, ses innombrables clochers. Un escarpement lisse et vertigineux tombait de la cité vers le fond de la gorge, couvert, eût-on dit, d'une vieille cendre légère comme si le feu de Dieu avait passé par là, brûlant toute racine, toute semence. Ramire pensa aux montées du supplice éternel que les réprouvés doivent grimper en s'aidant des pieds et des mains, pour retomber dans les ondes enflammées, puis remonter et retomber encore, sans trêve ni pardon, indéfiniment.

Il s'assit sur une pierre.

Le fleuve glissait à une profondeur terrible parmi les rochers farouches, couleur de rouille. Il lui sembla que c'était un fleuve de crimes et d'expiations, comme ceux que forge l'imagination en pensant aux enfers. On eût dit que de dou-

loureux spectres passaient en procession, là-bas, au fond, frôlant les eaux de leurs voiles plus longs que leurs corps.

Cependant les maisons de la ville prenaient, avec l'heure, une blancheur désolée d'ossements dans le désert, et toute la cité, vue à distance, à travers les vibrations de la pénombre, paraissait une cité d'autre monde, une cité en dehors de la vie et du temps, mystique et assoiffée d'amour divin comme les Psaumes du roi prophète.

A la partie la plus élevée, se dressait l'Alcazar, baigné par un mélancolique reflet crépusculaire. Ramire se rappela, par une mystérieuse inspiration, que ces murs avaient abrité un des rois les plus glorieux de l'histoire, un monarque des monarques, qui finit par abandonner sceptre et couronne, et se réfugia dans un obscur monastère ; et soudain le fantôme de l'empereur Charles-Quint apparut devant ses yeux, le visage à demi caché sous le capuchon d'une robe de moine.

Ah! cette bure sur le maître du monde!

Le soleil se couchait derrière les coteaux, et la cité prenait une coloration violâtre et fanée, comme si on l'eût contemplée à travers la transparence d'une améthyste. Quelques vitres, qui avaient flamboyé un instant, s'éteignirent. Ramire se laissa pénétrer par une sorte de recueillement sacré, pressentant un signe, une voix d'en haut. A ce moment, les cloches de la ville se mirent à sonner l'angélus. Les sons s'accordaient à distance en un chant prolongé, émouvant, qui faisait songer aux litanies de la mort; on eût dit que le rocher qui supportait tous ces clochers vibrait à son tour, comme le buffet d'un orgue. Ramire se souvint des cloches d'Avila, des soirées de son enfance dans la tour du manoir paternel, et de sa mère toujours larmoyante, toujours en noir, toujours taciturne.

Il récita les *Ave Maria*. Il était racheté, il était purifié, mais il sentait son cœur avide et triste, comme un torrent sans eau. Il voulut entrer dans la chapelle pour verser au pied de l'autel son angoisse profonde.

Il se leva. Le sol et les rochers oscillaient autour de lui; son corps, allégé, se détachait sans doute de la terre.

Soudain il lui sembla qu'un feu, une flèche enflammée, venue d'en haut, lui entrait dans le cœur et il se sentit plongé

durant quelques secondes dans un état délicieux, dont son âme était seule à jouir.

Puis, tout cessa. Il crut alors avoir été transverbéré comme la mère Thérèse de Jésus, et que Dieu venait de s'abaisser jusqu'à lui, dans sa puissance et toute sa miséricorde, pour lui faire goûter une gorgée des jouissances qui l'attendaient, quand son âme, victorieuse du monde, s'abandonnerait enfin, avec une passion souveraine, à la solitude et à la pénitence.

Un instant après, il regagnait la ville, en quête d'un couvent où on lui changeât ses habits de gentilhomme pour la robe de l'ermite.

ENRIQUE LARRETA.

Traduit de l'espagnol par REMY DE GOURMONT.

POÈMES

—

A LA MÉMOIRE DE RENÉE VIVIEN

Si le Seigneur penchait son front sur mon trépas,
Je lui dirais : O Christ, je ne te connais pas.

R. V., *A l'heure des mains jointes.*

... Et pourtant ils ont pris ton âme spleenitique
Aux décevants espoirs du dogme catholique,
Voulant ouvrir tes yeux avides de repos
A leur éternité... mais tes yeux se sont clos,
Et la petite nuit de tes belles paupières
Te donnera l'oubli des prêtres, des prières :
Tes esprits affaiblis, ils purent te changer,
Mais l'œuvre de ta vie est là pour te venger.
Ils ont caché ton corps païen sous une pierre
Chrétienne, ton squelette émiette sa poussière
Très respectablement dans un tombeau banal,
Anonyme et couvert du bloc familial.
Et craignant pour leur nom ce scandale : la Gloire,
Ils offrent leur dernière insulte à ta mémoire.
... Toi qui passas le long de la vie en chantant
Des hymnes au sommeil que tu désirais tant,
Même de mon exil, je sais, tes lèvres blêmes
— Gardant encor le pli de tes derniers poèmes —
Ont répété des mots de prêtre, avec effort,
Amante de l'automne et de la jeune mort,
Toi qui voulus mourir avant même de vivre —
Voici, parmi tes nuits, la nuit qui te délivre.



« *NOUS IRONS VERS LES POÈTES* »

Oui, tu t'en iras vers tes frères les poètes,
Et dans leurs rangs serrés, tous, ils t'accueilleront
Avec leurs voix sans timbre, et leurs lèvres muettes.

Martyr de la Beauté, toi dont le jeune front
N'a point eu ces lauriers qu'on jette sur la tombe,
— La louange tardive est égale à l'affront, —

Tous, Marlowe et Villon, et l'âme de colombe
De cet adolescent Keats, seront tes amis,
Poète qui mourus ainsi qu'un beau soir tombe.

Et ceux qui, dans ta vie, étaient tes ennemis,
Effeuilleront aussi sur toi des violettes, —
Comme hier, sur ton cœur apaisé, j'en ai mis.

Atthis, que dans tes vers doucement tu regrettes,
— Fidèle au souvenir dont rien ne peut leurrer —
Veut te suivre, portant au cou ses amulettes...

Et d'autres, sur ta mort, en rêvant vont pleurer.



LAMENTATION DES SIRÈNES

Qu'on me laisse pleurer avec mes souvenirs.
R. V.

Nous qui n'avons point d'âme, et que l'eau rend légères,
Comme vos pleurs pourtant, nos larmes sont amères.

Dans nos corps transparents nous n'avons point de cœurs ;
Mais quels sont ces sanglots montés des profondeurs ?

Nous ne ressemblons pas aux habitants des terres,
Cependant nous vivons, et mourons, solitaires.

N'étant point des mortels, nous ne désirons pas
Retenir les mortels dans nos fluides bras.

Notre corps sous la vague amoureuse déferle,
Et prend au jour levant des nuances de perle.

Nous n'avons point souffert même des longs soirs gris ;
Mais nous avons compris ceux qui sont incompris :

Ceux qui, hantés par nous, ont erré sur nos sables,
Ne vous sont point pareils quoiqu'étant vos semblables.

Ils furent, comme nous, fuyants, mystérieux ;
Et morts, toute la mer les pleure par nos yeux.



SONNET

Les poètes aimés des dieux, nous disait-on,
Meurent jeunes : louange à ton adolescence.
La gloire qui chemine, ou court la médisance,
Au gré de son caprice affirmera ton nom.

N'ayant point recherché ces faiseurs de renom,
Jusqu'à la fin hostile à toute complaisance,
Craintive envers celui qui te blâme ou t'encense,
Sensible comme Keats, fière, tel Chatterton,

Que ta précoce mort me semble désirable!
Survivre à son bel âge, et mourir vénérable
Comme Hugo, ce bourgeois — ou bien, comme Chénier,

Plein d'orgueil aux bourreaux livrer sa jeune tête?...
Sans pleurer ta jeunesse, et sans la renier,
Ta mort l'immortalise — ainsi que toi, poète.

NATALIE CLIFFORD BARNEY.

CORRESPONDANCE INÉDITE DE FÉLICIEN DAVID ET DU PÈRE ENFANTIN (1845)

Les lettres inédites de David et du Père Enfantin, que nous publions, à l'occasion du centenaire de l'auteur du *Désert* (né à Cadenet le 13 avril 1810), sont tirées du Fonds Enfantin, ou Saint-Simonien, de la Bibliothèque de l'Arsenal.

David, qui était entré dans la « Famille » d'Enfantin en 1832, avait fait la « retraite de Ménilmontant », puis un voyage en Orient (1833-34), resta toute sa vie en rapports intimes avec ses coreligionnaires. Après le succès éclatant du *Désert* (décembre 1846), il fit un voyage triomphal dans le Midi, à Lyon, à Marseille et à Aix, puis il partit pour l'Allemagne où il rejoignit un des amis d'Enfantin, Dufour-Féronce, à Leipzig. Puis, son compatriote Sylvain Saint-Etienne, « l'embêtant ami » de David, ainsi que le qualifie le Lyonnais Arlès-Dufour, partit le rejoindre, après avoir longuement supplié le « Père », dans des lettres où il détaille et fait valoir, non sans faconde méridionale, ses titres à la reconnaissance du timide Félicien, qui était fort peu homme d'affaires, il faut le reconnaître.

David quitta Paris dans les premiers jours de mai 1845. Une curieuse note de frais, dressée par Jourdan, indique quelles furent les dépenses préparatoires du voyage :

	fr.
Carte d'Allemagne	15 »
Malle poste Mayence	106.70
Or pour le voyage	120 »
Argent	100 »
Pour sa malle	10.30
Monnaie à la malle poste	7 »
	360 »

Un autre compte du même Jourdan et communiqué au Père Enfantin indique que David avait encaissé, du 27 février au 9 mai, tant de droits d'auteur pour ses compositions que de droits d'exécution au Théâtre-Italien (19 mars, 29 mars, 19 avril, 20 mai, 9 mai et 31 mai), une somme totale de 10. 829 fr. 40), sur lesquels Jourdan avait dépensé ou placé, chez Arlès-Dufour, à Lyon, 10. 100 fr. 50. (Ms. 7710, et lettre de Jourdan au Père, du 31 mai 1845.)

Voici, d'après les journaux du temps, la liste des concerts donnés par David dans son premier voyage en Allemagne : Bade, 30 août; Francfort, 27 et 29 septembre; Mannheim, 13 octobre; Munich, 29 octobre; Pesth, 30 novembre; Vienne, 7, 11 et 26 décembre. David revint en France par Trieste, Gênes, Marseille (où il donna deux concerts). Il était de retour à Paris vers le 20 février (*France musicale* du 22) (1).

L'auteur du *Désert* et de *Lalla Roukh* écrivait fort peu; aussi ces lettres d'Allemagne offrent-elles un caractère exceptionnel dans sa vie, tant par leur intérêt documentaire que par la personnalité à laquelle elles s'adressaient.

J.-G. PRODHOMME.

F. David au Père Enfantin (2).

Mon bon Père,

je reçois à l'instant votre lettre du 25 mai. les nouvelles que vous m'annoncez m'ont fait de la peine et du plaisir en même temps. Du plaisir pour ce qui concerne le concert et les affaires, du chagrin parce que je vois que je serai encore longtemps privé de vous voir. mais enfin que la volonté de Dieu et la vôtre soit faite. j'ai tardé bien long temps de vous écrire parce que j'attendais d'avoir des nouvelles positives à vous donner. Dieu merci, elles sont bonnes, comme vous allez le voir. D'abord, j'ai vu Mendelshon (*sic*) à *Francfort*, qui m'a reçu comme un ami, un frère, nous avons beaucoup parlé de vous; il désire bien vous voir à Leipzik, même accueil de la part du bon Dufour qui m'a présenté aux notabilités littéraires et musicales. j'aurais bien désirer commencer mes concerts par Liepsik, mais il manquait la présence de Ferdinand David, le bout-en-train musical de cette ville; j'ai dû, pour ne pas perdre de temps, me diriger vers Berlin, et j'ai bien fait. D'abord je suis allé chez Meyerbeer, qui m'a reçu à bras ouverts, vous ne pouvez vous figurer comme il a été aimable et dévoué pour moi, il a fait de suite savoir au Roi que jétais

(1) Voir, sur David en Allemagne, les comptes-rendus publiés à l'époque par *l'Allgemeine musikalische Zeitung*. Il y revint à la fin de l'année 1846; on sait qu'il se rencontra alors à Vienne avec Berlioz. On trouvera, dans ma biographie de *Berlioz* (Paris 1905) quelques détails piquants relatifs à cette rencontre des deux maîtres français.

(2) Bibl. de l'Arsenal, Fonds Enfantin, ms. 7710. On trouvera dans la revue musicale de la S. I. M. (février-mars 1907) la correspondance de David, depuis son départ de Ménilmontant jusqu'en 1845.

arrivé. Le Roi a commandé de suite un concert à *Postdam* (*sic*) pour entendre ma musique.

Meyerbeer a dirigé tout et m'a servi de *truchman* aux répétitions. C'est lundi dernier qu'a eu lieu le concert. toute la cour y était. Succès immense. le Roi donnait le signal des applaudissements, aussi l'exécution était belle. Quels chœurs! Il faut que vous veniez entendre cela. La symphonie en *mi* ♭ n'a pas fait autant d'effet que l'autre. Cependant elle a été applaudie. après le concert le Roi m'a fait demander; il m'a félicité de la manière la plus flatteuse; après lui, la Reine et la princesse de prusse. le lendemain il m'a envoyé 60 ducats. La princesse de Prusse a voulu me voir chez elle. Meyerbeer m'a présenté : elle a été extrêmement gracieuse pour moi. le 1er concert à Berlin a été fixé à lundi prochain. nous venons de répéter a la salle de l'opéra. la princesse de Prusse a voulu assister à la répétition et elle m'a fait encore beaucoup de félicitations. Le concert sera composé des deux symphonies, et de trois mélodies. le jour des morts, les hirondelles, et le Tchibouk : tout cela traduit en allemand. On m'a dit que les journaux de Berlin ont rendu un compte très louangeux du concert de la cour ; et c'est une bonne chose. car ils font autorité en Allemagne. Comme vous voyez, cela marche bien; et je suis content, autant que je puis l'être loin de vous, et malgré les souvenirs si tristes de Paris. je n'ai pas pu encore surmonter ces chagrins, selon votre désir. ils me suivent partout. S'ils savaient ce que me coûte cette séparation, ceux qui me croient sans cœur!... Enfin Dieu nous jugera(1).

Aimez moi bien, mon père. il n'y a que votre amour qui me fasse supporter ces peines. je n'ai pas besoin de vous dire si je vous aime, vous le savez maintenant, surtout après ce qui s'est passé.

(1) Allusion à des faits que nous ne connaissons qu'imparfaitement par une lettre d'Arlès Dufour qui parle des « ennuis » de David, par quelques lignes de David « à Emma », et par ce billet au Père Enfantin, un peu antérieur sans doute au voyage d'Allemagne (Ms. 7710) :

« Père,

« Je meurs de chagrin, vous avez flétri un homme et une femme qui ne le méritaient pas, des amis qui m'aimaient comme un frère, qui m'avaient donné l'hospitalité pendant si longtemps, je le jure, ils ne méritaient pas cette flétrissure. félix pouvait avoir agi légerement envers vous, mais il n'a jamais eu les intentions que vous lui donnez. Emma, malgré son caractère violent et emporté, a toujours été noble cœur. Ah! j'ai reçu un coup dont je ne guérirai jamais. flétris à cause de moi. Cette pensée me tue, me désespère. vous ne les connaissiez pas; si vous saviez

Adieu, père, je vous embrasse de tout cœur.

Je serre la main aux bons amis et amies, Jourdan, Suquet, Morin [?], Duveyrier, etc. Dites-leur que je ne les oublie pas.

FELICIEN DAVID.

Berlin 30 mai 1845.

Le Père Enfantin à David (1).

[Paris] 24 juin 1845 (veille de St-Prosper).

Cher ami, la lettre de Dufour, du 18, me donne enfin de bonnes nouvelles de toi, mais bien peu de détails. Ta bonne lettre de Postdam m'avait fait tant de plaisir que j'en attendais une après Berlin. J'avais aussi vraiment besoin d'un mot, d'une caresse de toi en réponse à la lettre que je t'avais écrite.

Dufour ne me dit même pas si tu as donné concert à Berlin même, ni quel succès tu as eu, ni combien tu comptes donner de concerts à Leipsig.

Tu sais qu'indépendamment des deux symphonies je t'ai fortement recommandé de faire entendre à Leipsig des Quintetti, ton nonetto, ton piano et violoncelle. Il faut que tu laisses tout ce grand foyer musical de l'Allemagne échauffé dans tous les points par les mille flammes que tu portais en toi.

Je te recommande bien aussi de pousser Moïse. L'affaire de Suez marche ici de mieux en mieux (2). Il est impossible que je n'aille pas prochainement en Allemagne pour elle, tout se prépare pour cela merveilleusement et il faut que Moïse nous y accompagne. Fais-toi mettre avec Dufour en rapport avec un Allemand qui puisse mettre des paroles allemandes sur ce que tu composeras, soit en traduisant les miennes, soit en t'inspirant d'elles.

Dufour me demande avis sur la visite que tu feras aux villes du Nord; cela m'est impossible, c'est à vous de combiner cela. Quant à moi je ne peux dire qu'une chose, c'est que

ce qu'ils ont souffert et ce qu'ils souffrent et toujours à cause de moi. Je n'ai que la force de pleurer. Oh! si j'avais su ce que [vous] vouliez faire, que n'aurais-je pas fait pour l'empêcher! Mais le coup est porté et ma vie est empoisonnée pour toujours.

« Père, je suis triste jusqu'à la mort...

« F. DAVID. »

Une seule femme, celle de Eudes, porte le prénom d'Emma, parmi les Saint-Simoniennes.

(1) Ms. 7616, Travaux personnels. *Correspondance*, Paris, 1844-1845, fos 72-73.

(2) Le Père Enfantin s'était préoccupé un des premiers de la question du percement de l'isthme de Suez, dès son voyage en Egypte, en 1835.

cela me sourit peu; c'est bon pour un exécutant, cela ne me paraît pas digne de toi après Berlin, Leipsig et Vienne. Je ne conçois d'autres villes qu'autant que tu y serais appelé, pressé, soit par quelque grand artiste ou quelque grand prince aimant les arts. J'aime bien mieux pour toi le retentissement d'une connaissance plus intime de toi et de ta musique à Leipzig ou à Francfort, si Mendelssohn t'y convie, doit avoir sur. l'Allemagne. J'ai vu que Bade t'avait annoncé comme on *annonce* Liszt ou Rachel, quoique je n'aie rien voulu promettre pour toi et même quoique j'aie dit que je trouvais inconvenant de t'*annoncer* surtout pour la bagatelle que Benazet (1) offrait. Causer de cela avec Dufour et ne jeter pas tes perles aux pourceaux.

Je recommande à Dufour pour bien juger la chose d'examiner toujours ton affaire de ce point de vue très *Capital* que tu fais en ce moment l'affaire de Suez en Allemagne, autant que lui-même; que par conséquent tes voyages, ta présence, ta musique, toustes actes doivent être combinés dans ce but de ta religieuse vie, que tout le monde te prenne pour un grand compositeur, c'est bien, mais que Dufour ne tente pas, parce que tu n'es pas le *Roi David* que tu chantes *devant l'arche* ce serait mal, cela vous ferait faire des choses inutiles et peut-être même mauvaises. — Oui, cher ami, songe bien à *David* portant *Moïse* en lui lequel *Moïse* pousse *Israël* à la *terre promise*. Montres cette lettre à Dufour et marchez ferme dans cette ligne qui mène le monde à Suez.

Je reçois une lettre de Sylvain qui m'annonce sa prochaine arrivée ici et il me dit avoir reçu une lettre de toi. Berlioz paraît avoir fait fiasco à Marseille. J'ai mis tellement de feu sous le ventre de l'ami Sylvain qu'il comprend mieux maintenant, je le crois, son affaire et sera plus en état de le réaliser utilement (2).

Adieu ami.

F. David au Père Enfantin.

[Leipzig] 26 juin 1845.

Cher père,

Votre dernière lettre m'a fait le plus grand bien : elle m'a

(1) Le directeur du théâtre de Baden-Baden.

(2) Il s'agit du livret de *Moïse*, qui, inspiré par le Père Enfantin, fut versifié par Sylvain Saint-Etienne.

consolé de mes chagrins ; elle m'a fortifié contre la calomnie qui m'accuse d'ingratitude. si je n'ai pas encore surmonté toutes ces peines, du moins elles sont diminuées, et j'espère que votre affection de père achèvera de me donner le repos. C'est qu'il m'est si pénible de vivre en état d'hostilité avec qui que ce soit, surtout avec des amis que j'ai aimés. Vos paroles d'espérance de les ramener un jour à nous m'ont beaucoup soulagé. Dieu fasse que ce jour ne soit pas éloigné.

j'ai donné hier soir au théâtre mon second concert. le succès a été complet. la salle était comble. je considère ce succès comme une véritable victoire. car les habitants de Leipsik, avec leur enthousiasme exclusif pour Mendelshon (*sic*) ne sont pas faciles a remuer. peut être donnerai je encore un concert, apres lequel je partirai pour Dresde, où je suis annoncé.

j'ai oublié de vous dire, dans ma dernière lettre de Berlin, que j'attendais le reste des paroles du *Moïse* (1) pour le terminer. Après le vers

fais-moi plutôt mourir

il était convenu que vons mettriez quelques vers dans les quels Moïse, a la manifestation de la puissance de Dieu, *trompettes et tonnerre,* se sent raffermi : alors il prend son air (que j'ai commencé) :

au sein des nations tu voulus nous bénir
pour reprendre sur terre
le nom de l'éternel, la divine Lumière
Des temps passés, de l'avenir.

il faut que cet air continue encore quelque temps sur le même rythme, après quoi vient la prière

Eternel, Eternel,
tu nous as promis en partage, etc...

la marche est faite et vous n'aurez rien à changer dans la mesure des vers.

je me suis arrangé pour introduire dans les chœurs les voix de femmes, ce qui, je crois, sera d'un grand effet. Déci-

(1) La partition de *Moïse*, écrite sur un livret de Sylvain Saint-Etienne, pendant le voyage de David en Allemagne et en Autriche, était destinée à Vienne. Le duc de Montpensier en demanda, le 16 décembre 1847, une exécution au Conservatoire de Paris.

dément le chœur final du salut ne me plait pas pour terminer la scène, surtout avec l'emploi des voix féminines, je garderai le commencement *salut*, *terre*, *salut*, jusqu'au mineur, *ton peuple à faim*. je ne crois pas que le peuple d'Israël doive crier misère à la vue de la terre promise. c'est plutôt un chant d'enthousiasme, de reconnoissance à Dieu, et d'espérance en l'avenir, quelque chose de grandiose, de puissant. je crois que vous serez de mon avis. j'attendrai tout cela pour terminer et me mettre à l'écriture de la partition, Dieu aidant, j'espère qu'elle ne sera pas mauvaise.

Voilà tout ce que j'avais à vous dire sur le *Moïse*. je désirerais aussi bien aussi avoir le libretto de l'opéra de Scribe (1), afin de le ruminer pendant les voyages, je vais avoir sur le chantier plusieurs ouvrages à la fois. Je vais écrire à Scribe a ce sujet. en attendant, Duveyrier pourrait lui rappeler la chose.

Adiéu, pere, votre fils, pour qui vous avez de si bonnes paroles de consolations et d'amour, vous embrasse de tout son cœur.

FELICIEN DAVID.

j'oubliais de vous dire combien Dufour est charmant pour moi, je voudrais bien que [nous] fussions un jour réunis ensemble. J'ai trouvé aussi dans mon *homonime ferdinand David* (2) beaucoup d'amitié et de dévouement beaucoup d'amitiés aux amis, jourdan, Suquet, Hadot (3) et autres....

Le Père Enfantin à David (4).

Paris, 3 juillet 1845.

Cher ami,

Ta bonne lettre du 26 m'annonce que tu m'a donnés, sans t'en douter, un fameux bouquet allemand pour ta fête de la

(1) *La Nonne sanglante*. Cf. plus loin la lettre de Baden Baden (début de septembre).

(2) Ferdinand David, un des plus grands violonistes allemands, konzertmeister (1er violon solo) du Gewandhaus de Leipzig (1810-1873).

(3) Saint-Simoniens.

(4) Ms. 7616, fos. 76-77. Le post-scriptum de la lettre précédente, dans le même manuscrit, adressée à Arlès-Dufour, de Paris, 3 juillet 1845, est ainsi conçu :

« Bonne lettre de David, du 26, succès complet. Enchanté de Dufour, très content de son homonyne David, attendu à Dresde plein de foi et d'ardeur, calmé sur ses petits chagrins par une bonne lettre que je lui ai écrite. » (fo 76.)

St-Prosper du 25 (1). Mais ton succès de Leipsik, malgré le prix énorme que j'y attache, ne vaut pas pour toi tes bonnes paroles de calme, de confiance et d'espoir que tu me donnes, il ne vaut pas non plus l'entrain que je te vois mettre à ton œuvre du Sinaï, à laquelle j'attache tant de prix, saint prélude de notre messe de Suez. Que ceci ne te fasse pas oublier les choses que je t'ai demandées par ta dernière à Dufour (6e soirée d'été et 2e violoncelle de la 5e) vu les mélodies que nous devons livrer fin de ce mois de juillet. Voici déjà 1500 fr. arrêtés par l'oubli relatif aux quinquetti et de plus une occasion pour Escudier de chicaner. Gardons-nous de lui donner un semblant de motif à la fin du mois.

Peut-être ma lettre te trouvera-t-elle au moment de partir avec Dufour pour venir passer un mois avec nous. Tu verrais toi-même Scribe et nous nous entendrions bien mieux aussi sur les paroles de Moïse.

Je suis bien d'avis comme toi que le salut ne termine pas bien. Aussi avais-tu songé à une queue *instrumentale* joyeuse. Mais je conçois maintenant, puisque tu mets des voix de *femme* (et je voudrais que cela pût comporter aussi des voix d'enfants) que tu finisses avec le Tutti, instruments et voix.

Je crois que cela n'empêcherait pas le salut terre de rester dans son entier. Mais s'il me semble qu'après le dernier Gloire à Dieu il faudrait passer par un intermédiaire joyeux à un chœur commençant par les voix d'enfants, gaies et même criant en sautant d'allégresse (le contraire de l'enfant de chœur chrétien) et commençant la danse générale, que prendraient ensuite les 1er et 2e ténors d'hommes, puis les femmes, puis le Tutti — Peut-être même faudrait-il que Moïse, comme le musicien, poète et danseur David, mît successivement tout en branle. — Pour cela, cher ami, je sens qu'il faut que nous soyons côte à côte, toi à ton piano, moi la plume à la main.

D'ici là, polis, finis, accomplis toutes les portions de l'œuvre que tu as commencées, sois sûr qu'en les entendant nous nous inspirerons tous deux de la magnifique queue de ta sublime comète orientale (2).

Plus j'avance ici dans les affaires, plus je vois combien nous devrons tous deux faire danser à l'Allemagne la danse à

(1) Le prénom d'Enfantin.
(2) C'est-à-dire du *Désert*.

Dieu. Je suis heureux d'apprendre par toi que tu te réjouiras d'avoir ainsi Dufour pour ce compagnon dans cette religieuse tâche.

Suppose 4 vers de récitatif précédent le chant : *au sein des nations*. Supposes (*sic*) aussi que ce chant sera doublé ou triplé par un ou deux couplets semblables, rithmés tout à fait de la même maniére et précédant le chœur : *Maître des peuples et des Rois*. Que ceci ne t'arrête pas, rien ne sera plus facile comme de mettre des paroles sur ta musique. J'écris y prosoirement, ta, ta, ta, ou le non des notes. Tu rithmes trop bien pour que sur ton sentiment musical le verbe ne vienne pas se placer de lui-même.

D'ailleurs tu sais que je t'avais recommandé de te mettre par Dufour en rapport avec un poète allemand pour qu'il traduisit ce qui serait fait et complétât ce qui ne serait pas fait selon tes propres inspirations. Songes que tu ferais cette trouvaille d'un Allemand une comprenant la poésie de ta musique. tu ferais une conquête apostolique de la plus haute importance, il me semble que tu dois faire cette trouvaille, tant il y a d'inffinitées en Allemagne entre la poésie et la musique. Or l'Allemagne adopte la musique, *donc*, le poète allemand doit être déjà près de toi. Regardes....

Dis à Dufour que *nous* allons toujours bien et sagement piano, pour [aller] lontano ; je ne sais si cela s'écrit ainsi en en italien, mais cela veut dire que nous voulons un *crescendo* soigné et bien amené.

Je t'embrasse bien, cher enfant, que j'aime presque trop, car je souffre d'être loin de toi quoique je sente fort clairement que Dieu le voulait ainsi (1).

F. David au Père Enfantin (2).

Cher Père,

me voici de retour à Leipsik après un sejour de 3 semaines à Dresde. Ma musique y a été accueilli aussi bien qu'à Leipsik. les habitants de la ville m'ont assurés (*sic*) n'avoir pas vu depuis longtemps un pareil enthousiasme. les Dresdois passent pour être très froids. Je suis certain, moi, qu'ils ont été ré-

(1) Copie non signée.
(2) Ms. 7710.

chauffés par nombre de polonais et polonaises, fanatiques de la musique. aussi les invitations ne m'ont pas manqué chez les princesses, comtesses, etc.... de cette nation. on me faisait tant de fêtes, qu'il a fallu payer d'amabilité, *j'ai parlé*, j'ai chanté. par hasard ma voix s'est trouvée bonne, et je suis parti avec la réputation de grand compositeur, et de chanteur délicieux. Tout cela est peut-être un peu volé; mais je puis dire que ce n'est pas à force d'intrigue. j'ai donné deux concerts à Dresde; on m'en demandait un 3me; j'ai mieux aimé me faire regretter que de tenter la lassitude des Dresdois. Le roi et la famille royale ont assisté au second concert et ont applaudi la musique. Bref, je suis content de mon séjour à Dresde. j'ai passé plusieurs jours chez f. Hiller (1), à Pilanitz, près de Dresde. il a été charmant pour moi, et m'a beaucoup parlé de vous et des anciens de la rue Monsigny. nous avons fait ensemble plusieurs excursions dans la Suisse Saxonne, pays sauvage et pittoresque au possible. j'ai reçu votre lettre dans laquelle vous me parliez d'un projet de voyage, à faire à Paris avec Dufour ; je ne pense pas que ce projet puisse se réaliser maintenant. vous savez que Gustave Arlès est parti pour Lyon; je ne sais encore quels sont les intentions de Dufour, attendu qu'il est maintenant à la campagne à 15 lieues de Leipsik avec sa famille, jusqu'à Lundi prochain. Quant à moi, je pense qu'il serait bon de me rendre maintenant sur les bords du Rhin, pour visiter Karlsrhue (*sic*), francfort, Baden, Baden (*sic*) et de là m'acheminer vers Vienne en passant par Munich. je viens d'écrire à M. Benazet pour l'avertir que je suis à Leipsik, et pour lui demander quelles seraient ses intentions et conditions. je l'avertis que je ne veux pas avoir à m'occuper des détails de concert, et que je ne consentirai à un arrangement, qu'à la condition qu'il se chargerait des préparatifs. je ne vois pas pourquoi nous négligerions cette recette pour la laisser aux Escudier (2), car je crois que notre traité finit avec le mois d'août. a propos des Escudier, dites-moi ce que vous pensez de leur projet sur la Russie. ils m'ont écrit qu'ils voulaient garder le *Désert inédit*

(1) Ferdinand Hiller, pianiste, compositeur et musicographe, né à Francfort le 24 octobre 1811, mort à Cologne le 11 mai 1885. Il vécut à Paris de 1828 à 1835.
(2) Editeurs de Félicien David.

jusqu'au printemps prochain. Je crois qu'il ne faudrait y consentir qu'avec de bons arrangements.

On m'a averti qu'il serait bon detre au mois de septembre à Vienne; que cette ville est très fréquentée pendant ce mois là. il serait encore bon de ne pas négliger cet avis. j'attends vos conseils sur tout cela.

Dufour a expédié à Paris la 3ème soirée et 3 romances à livrer à la fin du mois. une 4e va partir aussi. il ne faut plus que deux pour faire le compte. jourdan devra aller chez moi prendre, dans le tiroir de mon bureau, deux mélodies : *Marine*, commençant par ces mots : *je suis de quart*, et *l'absence*, paroles de T. Gautier, *commençant* par : *Reviens*, *reviens*, *ma bien-aimée.*

je voudrais bien faire la musique de Moïse sans les paroles, mais j'ai déjà essayé sans succès. je vois qu'il me faudra absolument avoir le texte. Si vous aviez un moment, au milieu de vos travaux, pour songer à cela, vous contenteriez bien votre fils, et collaborateur.

Voilà une lettre bien longue pour moi, mais pas pour vous, père, qui m'invitez tant à vous écrire. je trouve le temps bien long loin de vous, et des chers amis de paris. Nous n'en aurons que plus de plaisir à nous revoir. il faut bien se resigner et terminer a bien une chose commencer (*sic*).

Adieu, cher père, je vous embrasse en fils qui vous aime tendrement, et qui croit aussi en tout votre cœur.

Mes affections au brave jourdan dont j'ai reçu un petit mot si gentil, aux Suquet, Hadot, Barrault, et tous les autres.

FELICIEN DAVID.

Leipsik, 25 juillet. 1845.

Le Père Enfantin à David (1).

[Paris], 8 août 1845.

Cher ami, Rodrigues me disait hier tenir d'Halévy qu'il était convenu à l'Institut que la première place vacante aux beaux-arts est pour toi. J'aime à commencer ma lettre par cette bonne nouvelle, car, il faut que je te le répète encore une fois, je ne puis partir pour te joindre.

L'ami Sylvain, chez qui je cherche en vain les cordes indus-

(1) Ms. 7616, fos 80 vo et 81. Travaux particuliers. *Correspondance* (1841-1845).

trielles de *l'homme d'affaires*, et dans le cœur tant d'affection, de dévouement pour toi, que j'ai vu avec plaisir ton invitation pour le rejoindre. Quoiqu'il ne parle pas *Deutsch* et qu'il soit d'Aix, il a beaucoup d'allemand dans sa personne, blonde et bonne; il te sera donc utile en Allemagne, et d'ailleurs j'aurai en lui un correspondant plus exact que toi qui m'a pourtant écrit une bien bonne lettre le 25 juillet. Je voudrais donc qu'il pût aller avec toi, après Bade, à Vienne et à Prague et que là il fût prêt, si je lui écrivais d'aller en Russie avec Escudier, de partir, de te quitter, parce qu'alors ce sera bien le diable si je ne puis pas aller moi-même te rejoindre.

Quant à Bade, je *t'engage* à ne pas *t'engager* avec Benazet, il faut que tu y passes comme promeneur et touriste; si la ville te plait, si la société qui y est te parait convenable, tu n'auras certainement qu'un geste à faire pour avoir les 1.000 fr. que t'offre Benazet, si au contraire, tu t'engages, tu auras un renfort de trompettes et d'annonces de ce farceur de Benazet et cela sentira le charlatan, odeur que tu dois *par dessus tout* éviter en Allemagne.

Je ne sais encore si je m'arrangerai avec Escudier pour la Russie; les affaires avec ces gaillards-là sont plus difficiles qu'avec les lois de la finance (1). Avec ces derniers, cher ami, en 1845, ton Père a signé un traité pour une affaire de 200 millions; où sa signature se trouve entre celles de Rothschild et de Laffitte; c'est une symphonie du désert, tu dois comprendre comment, malgré mon vif désir de te rejoindre, j'ai dû absolument rester au poste que Dieu m'a merveilleusement donné cette année. J'ai entendu tes mélodies fort bien jouées, chez M[me] Kiene (2), par les deux filles de Duport (3), qui les sentent fort bien, et hier, dans une pièce des Variétés, j'ai entendu des couplets sur tes hirondelles, chantées par Nathalie, à la très grande satisfaction de ce bon public français qui créa le vaudeville.

(1) De « Paris, le 3 août 1845 », le Père Enfantin écrit à Arlès-Dufour :

« Les Escudier m'embêtent encore assez proprement; ils parlent d'un voyage en Russie où je ne me soucie pas d'envoyer David. Je rumine le moyen de nous tirer de ces gaillards-là sans encombre, malheureusement Sylvain ne peut être d'aucun secours pour cela ». (M. 7616, f° 82).

(2) Probablement de la famille de Marie Bigot (née Kiene, 1786-1820), pianiste qui vécut à Vienne et fut très estimée de Beethoven.

(3) Probablement les filles du violoncelliste Duport (1749-1819).

Je vois qu'on a dû ouvrir le 26 juillet, le chemin de fer de Prague à Vienne ; cela diminue ta peine. Il me tarde d'apprendre comment tu te seras trouvé de ta course de Bonn, et ce que tu auras fait dans cette fête musicale.

J'ai été si terriblement occupé que je n'ai pu avoir la tête à notre Moïse ; mais j'ai montré à Jourdan ce qu'il y avait à faire et tu ne tarderas certainement pas à avoir ton complément. Je tiens toujours au *Salut*, sauf à terminer par autre chose, et cette autre chose, je voudrais que ce fût un crescendo *instrumental* PUIS *apocalyptique*, mais *apocalypse* de joie. Ton entrée au désert renversée, c'est-à-dire le contraire de l'immensité et de l'éternité ; le point, le moment, le fait, le présent, l'instantané, la *Chahut Religieuse*, la Danse de David, devant l'*arche*, sur l'*autel*, en face du Dieu de grâce et de force, du Dieu de chair belle et bonne et fringante — tandis que les maçons bâtissent le Temple, que les ingénieurs creusent le canal, que les forgerons battent le fer, et que les enfants rient aux éclats, que les femmes chantent et que toute la nature soleil et terre et ciel tout entiers sont en joie.

Songe que 1845, cher enfant, est la première année de joie et que je veux me réjouir avec toi et pour toi.

(*8 août, jour de naissance d'Arthur.*) (1).

Je t'embrasse.

11 Août. — Cher ami, voici quelques modifications faites par Jourdan : celles du commencement seront, je crois, inutiles puisque tu as fait ton évocation, celles du milieu pourront, j'espère, aller, quant à celles de la fin, ce n'est qu'un commencement : après le chœur des jeunes filles, Moïse provoquera celui des femmes, puis celui des hommes qui feront rentrer les femmes et les Enfants pour un *Tutti* final chicocandar.

Je n'ai pas encore vu Escudier ; causez avec Sylvain de l'affaire de Russie, à laquelle, pour ma part, je n'attacherais d'importance que dans le cas où Sylvain y aurait vu une *affaire*. Or je crois que jusqu'ici il ne l'a considérée que comme une corvée. Réponds-moi vite sur ce point, c'est le 23 de ce mois que le délai expire.

Bonjour de la part des amis — Adèle (2) te fait ses amitiés

(1) Arthur Enfantin, fils naturel du « Père ».
(2) Adèle Nugues, cousine d'Enfantin

et t'en veut un peu de l'avoir toujours oubliée dans tes lettres. Je lui dis que c'est plus fort que toi, mais que tu viendras tout de suite diner à ton retour.

à toi ami.

F. David à Enfantin (1).

Cher père.

Me voici arrivé à Baden depuis deux jours, après avoir assisté aux fêtes de Bonn. je ne vous ferai pas la description de ces fêtes, vous devez en avoir vu le compte rendu plus ou moins exact dans les journaux (2). Quant à moi je les trouvai très peu dignes. Mais si je n'ai pas été content de Bonn, j'ai été ravi des bords du Rhin; quel beau pays! et Baden encore; je me trouverais très heureux de rester quelque temps ici s'il ne faisait pas un temps affreux. J'attends toujours quelques rayons de soleil.

Mr Benazet veut donner 2 concerts. le 1[er] aura lieu le 30 de ce mois. je crois d'après les préparatifs que l'exécution sera belle. j'aurai 1000 fr. par concert ; c'est peu, mais je n'ai à m'occuper de rien : je n'ai pas voulu diriger l'orchestre dans cette occasion. je pense que vous approuverez (3).

j'ai écrit à Sylvain après sa première lettre. je lui ai donné rendez vous à francfort. je vais lui écrire de nouveau dans cette ville pour le faire venir à Baden.

Le Moïse marche bien. j'ai terminé le grand chœur final sans paroles. j'en suis très content. j'espère qu'il sera facile d'y mettre la poésie. j'ai aussi allongé le chœur des hebreux en révolte; et la marche dans le désert. tout cela est bien venu; il ne reste plus que le grand air à terminer. mais pour cela il me faudrait absolument les paroles. Sylvain m'aide[ra] dans cette besogne.

j'ai reçu une lettre des Escudier me demandant encore deux mélodies pour compléter un album pour la somme de 1000 fr.

(1) Ms. 7710.

(2) On trouvera des relations des fêtes de Beethoven à Bonn (10-13 août 1845), dans *les Debats*, par J. Janin et par Berlioz (22 août et 3 sept. Cf. *Soirées de l'Orchestre*, p. 171) dans *la Presse* par Elwart. (Cf. *Hist. de la Société des Concerts du Conservatoire*, p. 131.

(3) Selon Eug. de Mirecourt, « dans le grand salon de l'établissement thermal, M. Bénazet, directeur des bains et fermier des jeux, dépensa des sommes considérables pour l'exécution dé l'œuvre de David ». (*F. David*, 1854, p. 78, note.)

Si vous jugez à propos d'accepter leur proposition, dites à jourdan d'aller chercher dans mon tiroir à mélodies le *Souvenir d'amour. Amour, amour, ah! tu n'es qu'un beau rêve :* et *joie et tristesse,* autre mélodie, commençant par : *comme aujourd'hui je suis joyeuse.*

Voila pour les affaires. Maintenant je veux parler un peu d'affection à mon bon père. je suis bien fâché de vous avoir fait de la peine, en tardant si longtemps à vous écrire. C'est de la paresse tout simplement. Mais pas de la paresse du cœur. il est toujours bien actif à vous aimer. Vous le savez bien. c'est pour cela que votre fils voudrait bien recevoir un petit mot de vous. Cela lui ferait du bien et lui ferait attendre patiemment le jour du retour.

Adieu, cher père. Si [vous] voulez, malgré vos travaux, me dire un petit bonjour, écrivez-moi à Baden Baden poste restante.

Votre fils qui vous aime tendrement.

FELICIEN DAVID.

Baden 20 août 1845.

Mille amitiés aux amis Jourdan, Suquet...

Le Père Enfantin à David, Baden-Baden (1).

Paris, 27 Août, jour du Procès (2).

Cher ami, nous avons réglé le dernier paiement que devaient faire les Escudier et pourtant je n'ai rien résolu encore, ni pour le voyage qu'ils proposent en Russie, ni pour le projet d'opéra qu'ils voudraient te faire faire, ni pour la prorogation du traité, quant à la publication, ni même pour les deux dernières romances que pourtant je leur livrerai moyennant 1000 f. comptant. Tu vois que je ne mène pas très vite tes affaires. C'est que je suis toujours furieusement occupé —J'ai reçu ta bonne lettre de Baden, et quelques jours avant une de Sylvain, qui t'avait trouvé envolé de francfort et qui t'aura sans doute rejoint maintenant. Je vois avec plaisir que ton Moïse avance, car je désire toujours que tu sois prêt à le faire entendre cet automne à Vienne, pour revenir à Paris pro-

(1) Ms. 7616, f°s 87 v° et 88.
(2) Anniversaire du procès des Saint-Simoniens (27 août 1832).

fiter de l'hiver. Alors il sera tout naturel que Sylvain t'ayant aidé pour tes concerts de Vienne il t'aide encore pour l'exploitation en France, de cette œuvre et qu'il l'édite plus tard. — Mettez-vous donc le plus tôt possible à écrire les parties et à faire les paroles par quelque bon Allemand, car voilà septembre qui approche et il faudrait en oct^{bre}, je crois, être à Vienne. Jusque la Baden est un agréable séjour. Je pense qu'on t'y donne ta voiture quand tu en as besoin et la table toujours. Benazet m'avait paru tout disposé à le faire, mais tu n'as parlé que des 1000 f., qui, sans la table et la voiture, seraient mangés et envolés à la fin du mois — J'aurais bien désiré savoir si tu avais été content de Meyer Beer à Bonn, autant qu'à Berlin, si Liszt avait été bien avec toi, si en général les musiciens que tu as vu dans cette grande foule t'avaient paru porter en eux un peu de feu sacré. racontes à Sylvain et il m'écrira ces détails. Je lui recommande de me donner baucoup de détails intimes sur toi, qui me sont chers, mais que tu n'ecris jamais, de peur de faire de trop grosses lettres.

Ces diables de Chemins de fer m'ont absorbé beaucoup plus que je ne le pensais et me tiennent surtout bien plus longtemps. Voici celui du Nord en règle, mais il faut y mettre celui de Lyon, et ensuite celui d'Avignon; je suis déjà bien certain que ma symphonie me rapportera cette année autant et plus que la tienne. Mais tu sais que ce n'est pas tout et que nos symphonies mènent plus loin et bien mieux qu'à l'argent.

Je n'ai pas reçu de nouvelles de Dufour depuis bien longtems. Arlès, qui a dû revenir aujourd'hui à Lyon de Zurich, compte aller bientôt en Angleterre et j'espère que Dufour viendra le rejoindre ici, au moment de son passage. Je pense que tu lui as écrit quelques fois depuis ton départ de Leipsik, et je prie Sylvain de t'y faire songer. En général, je le prie de prendre note des personnes auxquelles tu dois donner de tes nouvelles pour ces correspondances.

Suquet a été un peu indisposé. Maria s'est mis en tête un projet de cours de musique avec et chez Mme Banderali; elle voudrait mettre cela sous le patronage de toi (composition) de Thalberg (piano), de Banderali (chant). Je croyais d'abord qu'elle avait là une idée un peu digérée mais j'ai vu que c'était une idée en l'air, impossible à avaler.

Louis a été aussi un peu souffrant il va beaucoup mieux et

recommence ses travaux. Il a refait les paroles de deux de tes romances que les Escudier trouvaient trop croustilleuses pour les demoiselles. Ton quart de marine est décidément superbe. On a annoncé un concert pour les malheureux de Monville (1), pour samedi, au Conservatoire : *le Désert*, au nom des auteurs et des propriétaires de la partition, mais je n'ai pas encore vu l'affiche. Tu sens que j'avais consenti à cela. Je voudrais que ce fût la dernière exécution par privilège et que cela rentrât ensuite dans le domaine public par la publication immédiate de la partition.

Adieu, cher ami, je t'embrasse bien, ainsi que tous tes amis que je vois, y compris Adèle bien entendu. Amitiés à Sylvain que je bourre souvent, ce qui n'empêche pas que je sois très content de le savoir près de toi, et ce qui ne doit pas non plus t'empêcher de compter sur mon affection, au contraire. Toi je t'embrasse, lui je le bourre, à chacun selon sa capacité, vous n'avez pas besoin du même régime; aussi lui il m'écrit souvent, tandis que toi je ferai encadrer tes lettres comme choses rares et (2)

28 août 1845.

Cher ami, quoique je t'ai (*sic*) écrit hier, je recommence pour épargner le tems que nous ferait perdre la correspondance de Sylvain, si elle continuait comme elle a commencé. Il m'envoie une espèce de traité de prorogation pour la publication, et le motif qu'il donne à l'appui est si puéril qu'il me confond de surprise. Comment ! au moment où tu lui apprends que les cadeaux princiers s'adressent à *ta personne*, au moment où il apprend déjà que les concerts *rapportent fort peu en Allemagne*, au moment où lui-même s'oppose à ce que tu ailles *exploiter le Désert* en Russie, enfin au moment où il voit de ses propres oreilles, que ton Moïse est *presque achevé*, il pense à proroger la publication, *dans la crainte que la partition du Désert n'arrive à Munich et à Vienne !* C'est prodigieux.

J'ai une peur terrible qu'il ne se laisse aller à écrire ou à te faire écrire aux Escudier en réponse à la lettre de ceux-ci. Fais-moi le plaisir de ne pas succomber et de l'empêcher de

(1) Le village de Montville (Seine-Inférieure).
(2) Lettre (copie) inachevée.

succomber à la tentation. Vous n'avez rien à dire aux Escudier, puisqu'ils sont à Paris, et moi aussi.

Si l'ami Sylvain était l'homme à exploiter ta musique, il ne resterait pas en Allemagne un jour, car l'Allemagne n'est pas un lieu d'exploitation et voilà pourquoi les Escudier qui sont des industriels l'ont abandonnée sans conteste. En Allemagne, tu ne fais pas de l'exploitation, tu fais de la réputation et avant tout de la propagation. Tu es l'apôtre et Sylvain connaît encore moins ce métier-là que l'autre, puisqu'il y a plus de dispositions naturelles, puisqu'il t'aime et que tu l'aimes.

Supplie-le, de vouloir bien être ton secrétaire pour écrire à tes amis, aux personnes qui t'obligent et te témoignent affection, ce que tu dois leur écrire; pour me tenir au courant de ta santé, de ton itinéraire. de tes travaux et aussi, cher Enfant de tes petits ou gros chagrins, de tes petits ou gros plaisirs, de ta vie qui m'est si chère; — pour t'éviter les ennuis ou les fatigues des relations avec les Théâtres, les Musiciens, les Copistes, les exécutants, les offreurs de livrets ou de musique, les importuns de tous genres; pour veiller avec son affection de frère à tout ce qui pourrait te nuire, te gêner, te froisser, rendre ton voyage pénible — et puis qu'il coupe, change, arrange un vers qui ne s'encadrerait pas dans ton chant; qu'il t'en forge chaque fois que l'inspiration t'y poussera, qu'il t'aide à en copier, à ces arrangements de parties qui te fatiguent; qu'il saisisse au vol tes pensées musicales, lorsque toi-même tu les jettes et tu les laisserais peut-être perdre sans les retenir, s'il n'était pas là comme un registre intelligent et ami de ta pensée. Mais pour Dieu: qu'il s'arrête là et ne se mêle pas *d'affaires*; il n'y entend rien, absolument rien et les gâterait plus qu'il ne les aiderait.

Il a eu le malheur de croire que c'était en qualité *d'éditeur* qu'il pouvait t'être utile et se faire sa place près de toi; cette illusion est on ne peut pas plus fâcheuse, il n'y a pas un seul éditeur à Paris qui ne mangerait dix *hommes d'affaires de sa trempe*. Comment diable ne se contente-t-il pas d'être aimé de toi? il y a tant de gens qui voudraient avoir son lot. — Avec sa prétention s'il ne s'en défait pas, il nuira à tes affaires et par conséquent aux siennes. — Si au contraire, sans prétendre à être ton exploiteur, il se borne à veiller à ce que tu ne

sois pas exploité; s'il borne son ambition à faire en sorte que tu sois bien *édité*, bien *exécuté*, loyalement *apprécié*, s'il est ton *bien* dévoué avec les *Editeurs*, les *Musiciens*, les *Journalistes*, si de plus il te garantit des reproches mérités que tu t'attires souvent par ta négligence à faire des visites, des lettres, des politesses, des générosités, auxquelles tu n'attaches pas assez d'importance, et qui te feraient du bien si on te les signalait, si on les faisait pour toi, alors l'ami Sylvain t'aura rendu les véritables, les seuls services qu'il peut te rendre. Il aura bien mérité aux yeux des vrais artistes, de tes vrais amis de moi surtout, et je dirai même de Dieu, car il aura contribué selon sa force au bien-être et à la gloire de mon cher enfant, que j'aime et que j'embrasse bien tendrement.

28 août St Augustin.

Tu sais que c'est par mon père Augustin que *les sons* et *la couleur* sont entrés dans mon âme, et que ma mère, qui s'appelait Augustine, m'a nourri de toute la *chaleur* qu'elle avait dans la sienne. Tu sais aussi que le grand St Augustin a pétri ma tête et qu'il a fait de moitié avec un autre grand saint le *Te Deum* et enfin que le 28 août j'ai été condamné en 1832 et que le même jour je suis rentré à Paris en 1842.

Si Sylvain comprenait pourquoi je te dis tout cela, il voudrait que ce jour fût aussi un grand jour pour lui, et il commencerait à accepter et à comprendre sa *place* dans la hiérarchie religieuse dont tu es une des puissantes gloires, dont tu es l'harmonie.

F. David au P. Enfantin (1).

Cher Père,

J'ai communiqué votre lettre à Sylvain (2). Il en a été très attristé et moi aussi; pourquoi voulez-vous qu'il renonce aux projets d'éditeur, maintenant qu'il a abandonné ses affaires,

(1) Ms. 7710.

(2) Sylvain Saint-Etienne répondit, dès le 1er septembre, par une longue lettre. Enfantin répliqua, non moins longuement, le 8 septembre sur un ton tout paternel; il conseillait à Sylvain Saint-Etienne de rester simplement l'ami de David : « Evitez-lui les ennuis, disait-il, calmez ses chagrins, travaillez avec lui, soignez-le, songez donc que pour une grande part vous me répondez de sa vie ; et vous voulez être son EDITEUR ! Encore une fois c'est piteux. »

L'« embêtant ami » de David n'en persista pas moins, et après avoir été le premier biographe de David, puis son compagnon de voyage et impresario, il devint son collaborateur et son éditeur à Paris. J'ai publié ses lettres relatives à David, dans le bulletin français de la S. I. M. (février-mars 1907).

en comptant sur la parole que je lui avais donnée de lui livrer le *Moïse?* Quant à la position que vous voudriez lui donner auprès de moi, je ne pense pas qu'elle soit réalisable. Sylvain a une famille dont il ne peut pas se séparer, et qu'il lui faut soutenir. je ne suis pas assez riche pour lui assurer une somme qui pût le faire vivre lui et sa famille. Je crois qu'il conviendrait de le laisser s'associant à quelque autre marchand de musique. il me serait très pénible de lui retirer ma promesse, après les sacrifices qu'il a faits pour moi. je ne vous parle pas de notre vieille amitié. je voudrais lui donner une preuve de mon affection dans cette circonstance et j'espère que vous ne me blâmerez pas de mon insistance.

Le Moïse se dessine bien, pour atténuer un peu la monotonie du sujet si grave, nous avons ajouté une romance plaintive chantée par une femme, à la suite des cris de révolte des hébreux. cela fera très bien. il ne me reste à terminer que l'air de Moïse et tout sera complet. je commencerai alors d'écrire la partition.

Vous avez eu les détails de la seance de Baden; tout a bien marché. il n'y a eu qu'un concert, payé 2000 fr. J'attends l'arrivée du grand duc pour donner un concert à Carlsruhe. Nous allons retourner à Francfort, préparer ainsi quelques concerts.

j'ai été bien heureux du succès de votre symphonie. qui pourrait s'en réjouir plus que votre fils qui vous aime et que vous aimez tant.

a Dieu, cher père, je vous embrasse tendrement en attendant toujours avec impatience le jour de la réunion.

FELICIEN DAVID.

Mille amitiés aux amis, et amies que j'avais sous entendues et non oubliées dans ma lettre précédente.

j'ai reçu une lettre des Escudier, qui me proposent un opéra de M. Lucas. je ne puis accepter cela. il vaut mieux commencer par l'opéra de Scribe. d'ailleurs j'ai appris que ce poème avait été refusé par Halévy (1).

[Baden, début de septembre 1845].

(1) Il s'agit encore de *la Nonne sanglante*.Le livret de Scribe et Germain Delavigne fut successivement abandonné par Halévy, par Berlioz, et par David. Il échut finalement à Gounod (1re représentation à l'Opéra, le 18 octobre 1854).

LE CENTENAIRE DE JEAN-JACQUES

(*Suite* [1])

Dûment prévenus, selon la circulaire départementale, par les soins de notre régent, nous revînmes le lendemain avec l'air grave et l'importance de citoyens allant aux urnes. Les pronostics de Goiset étaient excellents. Par de savants pointages il avait supputé les chances des jeanjacquards et elles lui étaient apparues des plus médiocres. C'est que sa persévérante propagande avait porté ses fruits.



— Je suis sûr de vingt voix, clamait-il, soit plus de la moitié de la classe ! Sur la dizaine de douteux, nous en aurons bien cinq ou six. Nous serons vingt-cinq sur trente-cinq. Pour les dix qui resteront, je les abandonne à Belzébuth !

Cinq étaient classés d'avance comme irrémissiblement mauvais. C'étaient Zinzin, Machuré, Brisetuile, Gougnaud et, naturellement, l'immonde Poilud, le fils du marchand de fer de Coutance. Parmi les douteux figuraient Malpicet, Plonjon, Chicand,

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 302.

les deux frères Pétavin, Badollet et le grand Trombert. Le Roumain Pipesco comptait pour bon, non qu'il eût une opinion ou qu'il ait eu le temps d'en référer à sa lointaine famille, mais il marcherait sûrement avec les aristocrates. Gniable était douteux, plus que douteux même, son père étant employé à l'Hôtel-de-Ville, c'est-à-dire vendu corps et âme aux radicaux. Goiset pointait comme bons trois fils de pasteurs, les quatre aristocrates, entraînés comme un seul homme par le jeune Latronche-Pupigny, Cachard, Perrod, Mercier, une demi-douzaine d'autres, dont les pères fréquentaient le temple, votaient pour les conservateurs ou simplement étaient riches, enfin les juifs qui, par définition, se rangeaient nécessairement du côté où était l'argent.

Quant à moi, Goiset me faisait l'honneur de me compter parmi les bons, et je n'ai besoin de dire qu'il ne se trompait pas.

— Vingt-cinq sur trente-cinq ! répétait-il victorieusement.

Et il nous semblait à tous en effet, à ceux du moins qu'il avait pris comme témoins de ses opérations, que son compte était rigoureux.

— Caporal, disions-nous, Caporal n'aurait pas mieux calculé !

Ce lendemain-là donc, nous nous attendions à de grandes choses. Il faisait, je m'en souviens, délicieusement bleu et tiède. Les ormes de la cour du Collège envoyaient leurs vieilles branches dans l'azur, toutes vibrantes d'un renouveau de jeunesse. De la promenade voisine de Saint-Antoine parvenaient d'affolants gazouillis d'oiseaux. Nul doute qu'en d'autres circonstances plusieurs d'entre nous n'eussent trouvé moyen de « gatter » la classe et le grec de Socrate pour aller « prendre leur fond » au lac ou « poser une molle » sur la jetée des Pâquis. Mais ce matin-là, les attraits de la nature le cédaient aux passions électorales, dont il nous arrivait pour la première fois de connaître l'excitation. Il n'y eut même pas de retardataire. Au premier coup de cloche de Boru, les trente-cinq étaient là.

Très grave, très digne, très court et plus barbu que jamais, Socrate, à pas majestueux, gagna sa chaire. Le silence qui l'accueillit fut impressionnant. C'est à peine si Poilud risqua une sorte de gargouillement indistinct, qui n'était peut-être que sa façon à lui de participer à l'émotion générale.

De son œil gris, Socrate enveloppa sa seconde. Puis, avant de s'asseoir, il commença comme d'habitude :

— Notre aide soit au nom de Dieu.....

Ce n'était pas, à proprement parler, une prière, tout juste une formule. Elle se composait exactement de seize mots, toujours les mêmes, qu'au début de chacune de ses journées de classe il répétait, depuis tantôt trente ans, avec un automatisme inlassable. Après les sept vocables que je viens de citer, suivaient ces neuf autres, dont huit en français et le dernier en hébreu : « ...qui a fait le ciel et le terre, amen! » Ce n'était pas lourd, comme on voit, et cela ne rappelait que de loin la longue prière circonstanciée des anciens régents. Mais cette survivance était aussi tenace qu'immuable, et pour rien au monde Socrate n'eût renoncé à nous en apporter le quotidien témoignage. C'est tout au plus si son sens sévère de la discipline lui commandait parfois de s'interrompre brusquement pour un foudroyant rappel à l'ordre, lorsque quelque geste déplacé rompait la bonne tenue ou que quelque bruit insolite surprenait son oreille attentive. Il n'hésitait pas alors à abattre sans plus attendre sur le coupable le salutaire avertissement d'un « point », sinon la honte tout entière d'une « mauvaise ». Sur quoi Socrate achevait tranquillement sa prière.

Comme d'habitude donc, et comme si rien d'extraordinaire n'allait se passer, Socrate ouvrit la classe par son rituel :

— Notre aide soit au nom de Dieu...

Puis tout à coup, d'une voix de stentor :

— Je marque un point à Poilud!

Et d'une même haleine :

— ... qui a fait le ciel et la terre, amen!

On s'assit, très impressionné.

— Fermez les livres! ordonna Socrate, s'apprêtant à faire réciter les leçons.

La première classe du matin durait deux heures et elle était entièrement consacrée au grec. Apparemment, Socrate réservait pour la seconde heure son enquête sur la participation de ses élèves aux fêtes de Rousseau. C'est ce qui arriva en effet. Mais ce qui arriva aussi, c'est que jamais, de mémoire de collégien, la distraction ne fut telle à une leçon de Socrate. On était à tout autre chose qu'au grec. Les plus appliqués avaient des absences surprenantes et de déconcertants lapsus. Poupe-

liquet, le plus fort, rata son aoriste. Un vent de bataille passait sur la classe. Les « petits saints » eux-mêmes s'agitaient comme des feuilles.

De l'œil, jeanjacquards et antijeanjacquards se défiaient. Quelques boulettes volèrent. Tout à ses calculs, Goiset pointait, pointait toujours. Mais à mesure que l'événement approchait, pris de doutes étranges, il se demandait, des perles d'angoisse aux tempes, si tels de ceux qu'il avait imprudemment comptés pour bons étaient vraiment bons, si tels autres rangés dans la catégorie des douteux ne devaient pas être abandonnés, sans plus d'espoir, à la géhenne des mauvais.

Le malheureux eut même des doutes sur moi. Comme j'étais placé derrière lui, je le vis tout à coup se retourner, les traits altérés, pour murmurer avec une appréhension suppliante :

— Pécolas?...

— Mais oui, répondis-je humilié, mais oui, c'est entendu, je vote non.

Au banc de Poilud, qui groupait trois jeanjacquards des plus mauvais, on devenait, il est vrai, tout à fait arrogant. C'était à croire qu'un Goiset en sens inverse faisait la contrepartie. De redoutables marmonnements couraient, qui se précisaient parfois en paroles ou même en perceptibles invectives. Et, chose plus étonnante encore, Socrate, visiblement en proie lui aussi, à mesure qu'avançait l'heure, à des préoccupations assurément étrangères à la sagesse antique, laissait passer les plus belles occasions d'enrichir son registre des points et des mauvaises dont il était d'ordinaire si prodigue.

Socrate était-il jeanjacquard ou antijeanjacquard? Impossible de le savoir.

Quant à Cachard, la tête dans son pupitre, il poursuivait fébrilement sa lecture secrète des *Confessions*.

Le carillon de Saint-Pierre avait sonné la ronde du *Devin du village* et les huit coups de huit heures l'avaient gravement suivie. A la récitation d'un chapitre de la grammaire Haas avait succédé l'explication pénible d'un morceau d'Hérodote. L'énervement était à son comble.

Soudain, Socrate s'arrêta et dit :

— Nous allons maintenant passer à un autre sujet.

Un long bruissement courut, comme le brisement d'une

vague sur la rive du lac. Chacun comprit que le moment solennel était arrivé.

Socrate toussa, tira son mouchoir, cracha, s'essuya la langue, puis après deux bonnes minutes d'un silence imposant, dit :

— Dans quelques jours, le 28 juin, commenceront les fêtes que la République de Genève offre aux mânes de Jean-Jacques Rousseau. Elles dureront cinq jours et seront ouvertes par un tir à la Coulouvrenière. La dernière de ces journées, le mardi 2 juillet, sera consacrée, sous la qualification de Fête de la Jeunesse, à la commémoration du grand homme par les élèves des écoles. Mais nos autorités constituées, soucieuses d'assurer à tous, sur notre terre de liberté, l'indépendance d'opinion qui est le plus beau joyau de nos institutions, n'entendent pas vous faire une obligation d'assister à cette solennité. Vous êtes libres de donner ou de refuser votre adhésion au jubilé qui se prépare, et comme votre jeune âge ne vous autoriserait pas à vous former une opinion personnelle sur un pareil sujet, je vous ai priés de vous en référer à celle de vos parents. J'aime à croire que vous l'avez tous fait.

Nous écoutions, médusés. Le petit buste de Socrate, posé par les aisselles sur le plateau de sa chaire, nous paraissait grandi de toute l'importance de ces considérables paroles.

— Je vais, continua-t-il, procéder à l'inscription de ceux d'entre vous qui participeront aux fêtes. A l'appel de son nom, chacun répondra d'une voix claire et indiquera intelligiblement s'il doit être ou non porté sur la liste.

Pénétrés de respect, nous le regardâmes régler sur deux colonnes une feuille de grand papier ministre. Ce travail nous parut durer toute une éternité. Puis nous le vîmes tailler d'une main minutieuse sa grosse plume d'oie. Nous ne respirions plus. Enfin, son œil se porta sur le premier du premier rang à sa droite, qui était Poupeliquet ; sa barbe remua et nous entendîmes résonner cette première interrogation fatidique :

— Poupeliquet ?

Poupeliquet se leva, comme s'il allait réciter une leçon ; puis il prononça posément :

— Je n'irai pas, monsieur.

La réponse de Poupeliquet n'était pas douteuse, mais elle

n'en constituait pas moins un début d'heureux augure. La figure de Goiset s'illumina.

Le second était Perrod.

— Perrod ? questionna le régent.

Perrod se leva, comme avait fait Poupeliquet, et répondit comme lui :

— Je n'irai pas, monsieur.

Le troisième était Chalumel.

— Chalumel ?

Chalumel se dressa :

— Moi non plus, monsieur.

Tous trois avaient été pointés bons par Goiset, qui les raya victorieusement sur sa liste. Un sourd grondement roula sur le banc de Poilud.

Mais avec Mouchon, le quatrième, on arrivait au premier des douteux. Quel parti ce douteux allait-il embrasser ? Mouchon serait-il des nôtres ou formerait-il la première unité de l'ennemi ? La minute ne laissait pas d'être palpitante.

A l'appel de son nom, Mouchon se leva, puis, après une hésitation, comme s'il cherchait ses mots, et en glissant des regards inquiets autour de lui, il balbutia :

— Moi, monsieur... je dois vous dire, monsieur... mon père a dit comme ça, monsieur... qu'il était d'avis que j'y aille.

— Je vous inscris donc ? demanda Socrate.

— S'il vous plaît, monsieur, répondit Mouchon en recouvrant un peu d'assurance.

— Je m'en doutais ! mâchonna Goiset mécontent ; ce Mouchon ne m'a jamais paru bien net.

Des gloussements réprobateurs, éclos dans le coin des aristocrates, accompagnèrent le petit grincement de la plume de Socrate qui inscrivait en tête de la liste le nom de Mouchon.

On passa au premier rang de la section de gauche. Il y avait là trois douteux et un bon : Badollet, Plonjon, Chicand, les douteux, et Mercier, dont Goiset se disait sûr.

— Badollet, recommença la voix de Socrate, vous faites-vous inscrire aussi ?

— Non, monsieur.

— Et vous, Plonjon ?

— Moi, oui.

Le crissement de la plume d'oie se fit de nouveau entendre.

— Chicand ?

— Oui.

— C'est trop fort ! siffla Goiset ; encore deux qui nous échappent !

— Mercier ?

La tignasse fadasse de Mercier et son nez de chèvre émergèrent dans la lumière oblique qui traversait la salle. Goiset s'apprêtait à le rayer d'un crayon ferme, lorsqu'à ma grande surprise j'entendis Mercier qui répondait sans trouble :

— Oui.

Le crayon de Goiset trembla sur sa pointe.

— Je l'avais compté pour bon, murmurait-il tout pâle. C'est un traître. Nous ne sommes encore que quatre contre quatre. Qu'est-ce qu'il y a ?

On revint à la section de droite, second rang. C'était au tour de Ducommun, qui flanquait Goiset à gauche. Celui-ci lui envoya dans le creux de la hanche un violent coup de coude prémonitoire et Ducommun, brandi comme un pantin, ouvrit la bouche et vota non.

— Goiset ? interrogea le régent.

Le dos de Goiset se dressa devant moi ; son bras se détacha en un geste large, puis se rabattit sur la poitrine dont il fit jaillir un : « Jamais ! » indigné, où il avait mis toute l'énergie son âme.

Un murmure flatteur, comme une discrète ovation, s'éleva du côté des aristocrates, tandis que Poilud marmonnait sommairement :

— Sacré mômier !

Le voisin de droite de Goiset, complètement dominé et d'ailleurs fils de pasteur, vota non également. Le quatrième du rang, Baleseigle, non moins fils de pasteur, ne manqua pas de compléter cet impressionnant quatuor. Le banc de Goiset se montrait à la hauteur de la situation.

Gniable qui suivait, — ce diable de Gniable, comme disait Goiset, — confirma les mauvais pressentiments que l'on avait conçus sur son compte. C'est même avec ostentation qu'il crut devoir manifester son jeanjacquisme :

— Oui, monsieur, j'irai... vous pouvez m'inscrire... je suis fier et glorieux....

— C'est bon, interrompit sévèrement Socrate ; on ne vous en demande pas tant !

Les deux fils Pétavin suivaient Gniable. Ils étaient de taille semblable, d'aspect semblable, d'intelligence et de caractère identiques et ne différaient entre eux, momentanément, que par la voix, l'aîné étant en train de muer, tandis que le cadet avait encore sa voix de fille.

— Pétavin, Besançon? interrogea Socrate.

— Non, répondit le fausset de l'aîné.

— Pétavin, Philibert ?

— Oui, fifra le cadet.

Socrate les regarda ahuri, et toute la classe, il faut le reconnaître, fit de même. Les deux fils Pétavin paraissaient du reste s'entendre à merveille.

— Comment, s'écria le régent, votre frère ne va pas et vous vous faites inscrire ?

— Oui, m'sieur ! refifra le second.

— Mais avez-vous consulté vos parents ?

Les Pétavin répondirent en duo :

— Parfaitement.

— Très bien, dit alors Socrate, je n'insiste pas. Il ne m'appartient pas de m'immiscer dans le secret des familles.

Et, sans se permettre d'autre considération, il porta dignement sur sa feuille le nom de Pétavin, Philibert, pendant que Goiset, qui avait suivi cette scène avec attention, déclarait très intrigué :

— Il y a là-dessous un mystère. Je le pénétrerai.

Le quatrième du second banc de gauche et le seizième de la classe était Bourdier, le seul des aristocrates qui occupât un rang convenable. Ce qui le lui valait, c'était sa supériorité en chronologie. Ce garçon avait la mémoire des dates.

Il vota non, comme c'était prévu. Avec Bourdier, cela nous mettait à dix contre six. Goiset était de nouveau plein d'espoir.

Malheureusement, la troisième rangée fut très mauvaise. A part moi et le troisième fils de pasteur, elle se manifesta entièrement jeanjacquarde. Elle comprenait, il est vrai, deux de nos plus intraitables « pirates », le terrible Brisetuile, qui avait déjà du poil sous le nez, et le dégoûtant Machuré, si sale qu'on n'aurait guère osé le toucher qu'avec des pincettes.

Mais plusieurs autres, escomptés comme bons, firent inexplicablement défection.

Qu'est-ce qu'il y avait ? comme se le demandait Goiset.

— Tu vas donc à Rousseau, toi? ne pus-je m'empêcher de dire avec affliction à mon voisin de droite, qui venait de donner sans vergogne son adhésion.

— Tiens, pourquoi pas ?

— Tu ne sais donc pas que cet homme a abandonné ses enfants ?

— Est-ce que ça l'empêche d'être Rousseau, dis, espèce de beuffe?

J'étais peut-être une espèce de beuffe, mais j'avoue que je ne parvenais pas à comprendre ce raisonnement.

Et à mesure que grossissait le tas menaçant des adhésions, ma confiance en l'immanente justice des choses fléchissait, tandis que, devant moi, je voyais la nuque affolée de Goiset changer de couleur comme un caméléon, passer du rouge au blanc, du blanc au jaune et du jaune au verdâtre.

Au bout de cette néfaste rangée, notre avance était perdue; nous nous trouvions de nouveau à égalité, douze contre douze. Cachard, les aristocrates, le Roumain Pipesco suffiraient-ils à décider du succès final ? Déjà nous avions renoncé à la victoire écrasante prédite par Goiset. Nous ne demandions plus qu'une toute petite majorité, fût-elle d'une voix. Mais cette majorité, il nous la fallait : l'honneur de la seconde en dépendait.

— Trombert?

Le grand Trombert se hissa sur ses jambes maigres :

— Je vais à la fête ! glapit-il.

Lui aussi, il cédait à l'attrait des mâts de cocagne de Plainpalais!

Une agitation incroyable soulevait la classe. Socrate lui-même s'énervait.

— Malpicet ?

— Moi z'aussi !

— Une mauvaise à Malpicet pour faire des liaisons déplacées!

— Mais, m'sieur...

— Pas d'observation!

Il inscrivit Malpicet en même temps que sa mauvaise. Puis il passa au Bernois Schweinmetz.

— Schweinmetz ?

— Ia wohl ! tonitrua le Bernois, emporté par sa jubilation.

L'effervescence éclata en un irrésistible brouhaha. Les pirates trépignaient.

— Silence ! rugit Socrate, dont la barbe se gonfla comme une crinière.

Tout à coup, il avisa Cachard, placé à côté du Bernois, et que masquait l'énorme carrure de Brisetuile.

— Cachard, qu'est-ce que vous cachez dans votre pupitre ?

— Moi, m'sieur ? rien... assura Cachard tout blême.



— Vous mentez... ! Allons, parlez ! Est-ce un lézard ? un lapin ?...

— C'est pas un lapin, ni un lézard...

— Alors quoi ?... Un livre défendu ?...

Le gros bout d'homme sortit de sa chaire, dégringola les marches comme une boule, roula vers Cachard, les yeux tournoyants, et vint saisir dans le pupitre suspect le tome des *Confessions*, qu'il brandit d'un poing courroucé.

— Trois mauvaises à Cachard pour détention illicite d'un ouvrage étranger à ses études !

— Mais, m'sieur, c'est *les Confessions !*

— Confisqué !

— De Jean-Jacques Rousseau !

— Confisqué !

— Mais, m'sieur, c'est pas à moi, c'est de la bibliothèque de mon oncle !

— Confisqué !

Réintégrant sa chaire, il mit sous clé le volume et aligna à l'encre rouge les trois mauvaises de Cachard, chiffre notable, inouï dans nos annales, les plus grands méfaits n'étant jamais passibles de plus de deux mauvaises à la fois. Aussi cet incident nous parut-il l'indice, sans cependant qu'il fût possible de l'affirmer, que les sympathies secrètes de notre régent n'allaient pas aux jeanjacquards.

Mais sans s'expliquer davantage, Socrate reprenait son interrogatoire.

— Cachard ?

— Quoi encore ? maugréa le pruné.

— Vous ne m'avez pas dit si je devais ou non vous inscrire.

— Vous ne voudriez pas, m'sieur, que j'aille... au jubilé d'un... d'un individu dont on défend les livres !

— Pas d'observation ! Répondez seulement : oui ou non.

— Non ! jeta amèrement Cachard.

On abordait le banc des aristocrates.

— Fèvre ?

— Non.

— Boisseau ?

— Non.

— Latronche-Pupigny ?

— Non.

C'était écrit, et nous nous trouvions à seize contre quinze.

— Pipesco ?

— Non, fit le Roumain en écho.

Le petit œil de Socrate le considéra un instant et parut s'absorber dans une réflexion.

— Dites-moi, Pipesco, vos parents habitent la Roumanie ?

— Oui, monsieur.

— Vous n'avez donc pas eu le temps matériel de les consulter, à moins que ce ne soit par dépêche ?

— Je n'ai pas envoyé de dépêche.

— Je serais curieux alors de savoir ce qui motive votre détermination.

— J'ai une opinion personnelle.

— Ah! fit Socrate.

— Oui, monsieur, c'est celle de Latronche-Pupigny.

Dix-sept! nous étions dix-sept!... Mais il ne restait plus que trois votants, dont il nous fallait au moins un. Et quels votants! Ceux du banc de Poilud, de ce terrible banc, qui allongeait entre la catelle du poêle et la grille de la fenêtre sa poutre fissurée de coups de couteaux, et qui nous paraissait la forteresse même du jeanjacquisme. Gougnaud, Zinzin et Poilud l'occupaient... Zinzin, Gougnaud et Poilud!... Nous nous sentions perdus.

— Gougnaud?

— Oui, oui, oui et oui! tambourina en roulement de charge la basse-taille de l'interpellé.

Seize! ils étaient seize!...

— Zinzin?

— Oui!... j'dis oui!...

Dix-sept!... Goiset s'effondra.

— Poilud?

— C'est fini! gémissait Goiset anéanti. Dix-sept contre dix-sept! Avec la voix de cet infâme Poilud, ils en auront dix-huit! La majorité! Qui l'eût dit, qui l'eût cru, Seigneur? La seconde classique du Collège de Genève est jeanjacquarde!...

— Poilud, c'est vous que j'interroge.

Poilud, le dernier de la classe, se souleva à demi sur ses coudes râpés et répondit dans un nasillement narquois :

— Certainement.

— Quoi, certainement?

— Certainement, répéta le pirate en accentuant la goguenarderie de ses quatre syllabes.

Socrate reprit :

— Cet adverbe ne veut rien dire. Il ne signifie ni oui, ni non. Il peut s'entendre de l'un comme de l'autre. Expliquez-vous.

— Certainement, je vais à la fête à Jean-Jacques.

— Ah! vous allez...

— A la fête à Jean-Jacques. Certainement.

— Bien, consentit alors Socrate. Mais tâchez de vous expri-

mer correctement. On ne dit pas aller à la fête à quelqu'un. Le datif est ici d'un emploi fautif, je dirai plus, vulgaire. On va à la fête de quelqu'un, *de*, le génitif. En outre, la fête est d'un style bas ; lorsqu'il s'agit de la célébration d'un person-



nage ou d'un événement public, on dit les fêtes, au pluriel. Ensuite, Jean-Jacques est un peu familier. Vous ne l'avez pas suffisamment fréquenté, je pense, pour vous permettre de le désigner par son petit nom. Appelez-le Rousseau ou, si vous y tenez, Jean-Jacques Rousseau, et laissez Jean-Jacques à ses lecteurs ordinaires ou à ses thuriféraires.

— En voilà des histoires ! grogna Poilud, enchanté, au fond, de son petit effet.

— Dix-huit d'entre vous sur trente-cinq, récapitula Socrate, se proposent donc de participer aux fêtes de Rousseau.

— Mon Dieu, quelle honte !... piaillait lamentablement Goiset.

Socrate donna lecture des dix-huit noms, pour s'assurer que tout était bien en règle. Puis, comme le carillon de neuf heures commençait à dégouliner de la cathédrale, il leva ponctuellement la séance.

Ce fut aussitôt un tapage épouvantable. Les trente-cinq, déclenchés comme des ressorts, firent partir de tous les côtés bras, jambes, tignasses, bérets, vociférations et injures, dans une inextricable et assourdissante mêlée. Aux cris sauvages des pirates répondaient les imprécations des aristocrates; les

gestes se croisaient frénétiques, les dos se bousculaient, les têtes ballottaient sur le flot mouvant des épaules; tout un bouillonnement de corps roulait sur les bancs, déferlait contre les murs, battait la chaire, assaillait l'estrade et la planche noire, où une main jeanjacquarde s'efforçait de tracer en majuscules crayeuses : AU LAC LES ANTIJ.....

Des coups s'échangèrent. Un nez saigna. Un encrier vola et vint s'écraser avec fracas sur la carte de la Grèce antique. Gougnaud, Mouchon, Perrod et Chalumel ne formaient plus



à terre qu'une grosse bête hurlante dont les seize pattes tétaniques fouettaient l'air convulsivement. D'étourdissantes huées, de rauques abois, des beuglements, des siclées faisaient vibrer les vitres et trembler les charpentes. D'étranges apostrophes crépitaient distinctement dans l'infernal vacarme :

— Agnoti !

— Sale avorgnau !

— Veux-tu y venir ?

— Je t'attends

— T'hasarde pas, je t'ébrique !

— A trois heures, sur la Demi-Lune !

— Gare de dessous, baule pas qu'y touche !

Ivre de colère, Goiset avait happé Mercier à la gorge et le cinglait de coups et de reproches, tandis que Poilud, juché au plus haut de la chaire de Socrate, dominait le carnage et braillait à plein gosier :

— Six mauvaises à Goiset... qui a fait le ciel et la terre, amen !

III

Puis la salle se vida d'un trait et nous nous trouvâmes au grand soleil de la cour et dans l'ardent brouhaha de la récréation. L'animation était extrême. Un millier de collégiens, dégorgés par les bouches de vingt ou trente classes, répandaient bruyamment leurs flots entre les berges de pierre des vieux bâtiments, roulant de tous côtés, moutonnant, tourbillonnant, glissant les uns contre les autres, s'abordant, se communiquant les nouvelles, tandis que, par groupes de trois ou quatre, les têtes escarpées des régents émergeaient comme des îlots.

On sut bientôt que la première classique, la classe la plus huppée du collège, celle qui marchait en tête du cortège aux Promotions et occuperait ce même rang aux fêtes de Jean-Jacques, avait manifesté par une écrasante majorité de *non* son dédain de l'honneur qui lui était réservé. Sur trente-deux élèves que comptait la première, neuf seulement s'étaient fait inscrire.

— C'est admirable ! s'écria Goiset en apprenant ce résultat. Voilà une classe !

La troisième, dont le régent était Bouche-à-Beurre, moins brillamment antijeanjacquarde, avait cependant fourni vingt-sept *non* sur quarante-quatre élèves.

La quatrième A, de Leclo, se présentait avec vingt-trois *non* contre seize *oui*, et la quatrième B, en non moins bonne posture, offrait, sur quarante voix, vingt-quatre réponses négatives.

Les trois cinquièmes, dans des proportions diverses et dont l'une allait même du simple au double, s'étaient également distinguées par des votes nettement hostiles ; il en était de même des sections de sixième, et il n'y avait pas jusqu'aux populaires septièmes qui n'eussent tenu, elles aussi, à faire preuve d'un antijeanjacquisme du meilleur aloi.

Bref, du haut en bas du collège classique, il n'y avait que notre malheureuse seconde qui avait eu le triste privilège d'apporter une majorité — faible, il est vrai, mais majorité tout de même — à l'entreprise jeanjacquarde. Il fallait aller jusque chez les franchiens pour trouver quelques classes, et encore deux ou trois à peine, qui partageassent notre ignominie.

Nous nous regardions consternés. Goiset surtout faisait mal à voir.

— Est-ce possible ? bégayait-il tout pâle, selon l'objurgation, vaine désormais, pour nous du moins, de l'anonyme « père de famille protestant et laïque ». Est-ce possible ?...

Hélas ! ce n'était que trop possible, puisque c'était.

— Non ! non ! non ! se révoltait cependant Goiset. Il doit y avoir une erreur. Socrate s'est trompé.

Mais plus il recommençait, recalculait, repointait, plus il retrouvait, inamovibles et persistants, les dix-huit jeanjacquards et reconnaissait que Socrate ne s'était pas plus trompé que si Caporal lui-même avait fait l'addition.

— C'est Mercier ! bavait-il hors de lui, c'est la faute à Mercier !...

Las enfin de s'en prendre à la trahison de Mercier, il songea tout à coup aux Pétavin.

— La voilà, s'écria-t-il, l'erreur, ou plutôt la mystification ! L'un des deux Pétavin va et l'autre ne va pas ! C'est incompréhensible ! Si Besançon Pétavin ne va pas, c'est que ses parents le lui ont défendu. Philibert a dû, par conséquent, recevoir la même défense.

Il y avait lieu, en effet, d'éclaircir ce mystère. Goiset se mit aussitôt à la recherche d'un des Pétavin et ne tarda pas à mettre la main sur Philibert, que sa faim, toujours remarquable, avait porté du côté du marchand de brioches.

— Dis donc, toi, qu'est-ce que tu me chantes que tu vas à Rousseau, quand tes parents te l'ont défendu ?

— Mes vieux, y m'ont pas défendu, répondit la bouche pleine Philibert Pétavin ; y m'ont permis, au contraire.

— Quel mensonge ! Si tes parents l'ont défendu à ton frère, ce n'est pas pour te le permettre à toi.

— Si, justement.

— Alors, c'est qu'ils sont matoques !

— Y sont pas matoques du tout.

— Alors quoi ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Eh bien,ça veut dire ça. Mes vieux, mâcha Philibert,mes vieux, tu comprends, y tiennent la pâtisserie du Molard...

— Oui,après ?

— Après, eh bien, cette pâtisserie, c'est achalandé de toute sorte. Y a des pratiques qui sont pour Rousseau et y en a qui sont pas pour Rousseau. Alors, mon vieux a dit comme ça : C'est embarrassant ! Faut-y qu'y z'y aillent ou faut-y qu'y z'y aillent pas ? Alors,ma vieille a dit : Tu n'sais pas ? Faut qu'un des deux y aille et que l'autre y aille pas. Comme ça, quand on me questionnera, je pourrai répondre, si c'est une cliente de Saint-Gervais : Oui, Madame, mon fils y va ! Et si c'est une dame des Tranchées : Oh! non, Madame, mon fils n'y va pas ! Alors on a tiré à la courte bûche,pour savoir qui qu'irait, et c'est moi qu'ai tiré Rousseau.

Ainsi parla Philibert. Rouge de colère, Goiset n'avait naturellement rien à répondre à cette explication. Tout ce qu'il trouva fut :

— Ah bien,c'est du propre ! Tu pourras leur dire de ma part, à tes vieux, qu'ils sont de jolis jésuites ! Je ne savais pas qu'il y en avait encore à Genève !

Heureusement que Philibert était un capon ; sans quoi, cela aurait fini sur la Demi-Lune.

La cloche sonnait. On rentra en classe pour la leçon de Caporal.

Je gagerais que Goiset eût été incapable de répéter plus tard un seul mot de ce qui se passa à Caporal. Il était ailleurs, il était à cent lieues de Caporal et de son algèbre. Ou plutôt, l'esprit absorbé, la cervelle en feu, Goiset poursuivait de bien autres problèmes. Il négligea même complètement de répondre à l'appel de son nom, dont son oreille, sourde à tout ce qui n'était pas sa préoccupation, refusa de lui transmettre les sonorités familières, si bien que Caporal, qui était la myopie et la distraction mêmes, le nota simplement pour absent.

— Deux a moins b par septante-quatre sur x...

L'x recherché par Goiset était sans doute beaucoup plus difficile à solutionner, car le malheureux paraissait en proie à de vifs efforts cérébraux. Au bout d'un quart d'heure de Capo-

ral, il transpirait à grosses gouttes; au bout d'une demi-heure, il était exténué; mais au bout de trois quarts d'heure, je crois bien qu'il avait trouvé.

Effectivement, à la récréation de dix heures, nous retrouvâmes un Goiset renouvelé, frais, plein d'ardeur comme devant. Il groupa en conciliabule quelques-uns de ses fidèles.

— De quoi s'agit-il, en somme? énonça-t-il, tandis que Latronche-Pupigny, Fèvre, Boisseau, Bourdier et, bien entendu, le Roumain Pipesco, qui ne quittait pas d'une semelle ses amis de la haute, courbaient vers lui leurs oreilles attentives. Il s'agit simplement de détacher une voix du bloc des jeanjacquards pour faire passer la majorité de notre côté. Une voix, une seule voix et nous sommes sauvés !

Un braiment d'enthousiasme salua ces paroles.

Une seule voix, en effet, et la situation était renversée ; une voix et notre minorité de dix-sept se transformait en une majorité de dix-huit. Il n'en fallait pas davantage pour permettre à notre seconde de relever son front humilié. Etait-il donc si difficile de retourner cette unique voix? Ne le pouvait-on par une démarche heureuse, par la persuasion, la flatterie, par quelque pression savante...

— Par la corruption ? proposa Pipesco.

— J'irais même jusqu'à la corruption, dit Goiset. Ne s'agit-il pas de la bonne cause ?

Un frisson d'orgueil courut nos rangs. Nous nous sentions des âmes profondes de conspirateurs. Cela nous rappelait quelque belle conjuration de l'histoire romaine. Cela sentait l'intrigue, le mystère et la politique. Nous étions des personnages.

— Mais qui ? demanda Latronche-Pupigny, dont la raie impeccable se fronça de perplexité.

Qui ? C'était là le point. *Quis ? cujus ? cui ? quem ?* ou *quo ?* selon le verbe sous-entendu.

On procéda par élimination.

Pétavin junior, il n'y fallait pas penser : la cause était entendue. Mercier n'était bon qu'à croupir ignominieusement dans sa traîtrise. Mouchon avait allégué son père : rien à tenter. Ce diable de Gniable, inutile. Le grand Trombert, Malpicet, Gougnaud, autant de fils de radicaux rouges, partant irréductibles. Machuré, Brisetuile, la fleur de la piraterie! Zinzin, la fine

fleur! Cette brute de Schweinmetz, autant parler à un ours!... Plonjon et Chicand...

Plonjon et Chicand, peut-être.

Mais Plonjon et Chicand, sondés sans plus tarder, se révélèrent aussi intransigeants l'un que l'autre. Non sans bonnes raisons, il faut l'avouer. Le père de Plonjon, qui était tapissier, avait soumissionné avec succès la fourniture de la décoration du Bâtiment Electoral pour les fêtes. Quant à Chicand, il possédait une vieille fille de tante, dont il devait hériter, propriétaire, rue Jean-Jacques-Rousseau, d'une maison sise sur l'emplacement de celle où Jean-Jacques passait pour avoir reçu le jour et qui s'adornait, conformément à cette tradition, d'une inscription commémorative surmontée du buste du grand homme. On ne pouvait plus mal tomber!

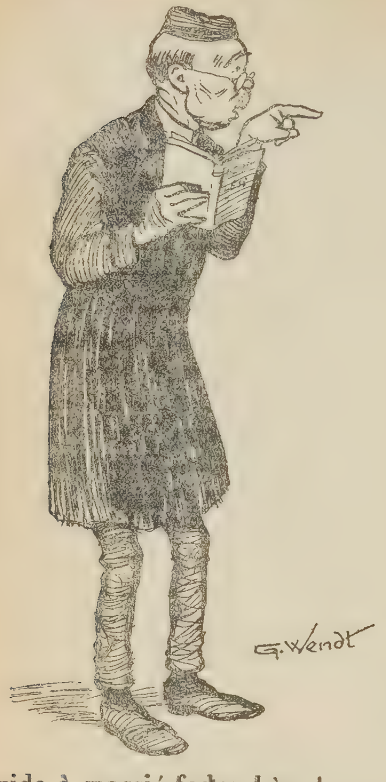
Cinq ou six autres furent tout aussi inutilement tâtés. Tous se récusaient avec un ensemble déconcertant. Les parents avaient permis, quelques-uns même formellement enjoint, tel était l'inexorable refrain. Jamais on n'eût supposé que tant de parents jeanjacquards se fussent, par quelle malice du sort, trouvés réunis sur notre malheureuse seconde! C'était à désespérer de tout, et Goiset, en effet, commençait lui-même à si bien désespérer qu'on le vit s'abaisser jusqu'à risquer une tentative sur le terrible Brisetuile, lequel le réexpédia, comme il fallait s'y attendre, d'une formidable bourrade en lui décochant sur les talons :

— Va voir à Piogre si j'y suis!

La dernière classe du matin se passa morne et lamentable. Le poids déprimant de la défaite courbait nos épaules. Piquant avait beau accumuler les cuirs et les pataquès les plus invraisemblables, nous ne songions plus à nous moquer de son accent, ni même, selon notre facétie habituelle, à nous lever les uns après les autres pour demander *das Erlaubniss hinauszugehen*, ce qui était, comme Piquant nous l'avait enseigné, la façon de dire poliment en allemand que l'on ébroufait lé pésoin t'aller ferzer guelgué geose au vond té la gour.

Poilud triomphait bruyamment. Quel que fût le zèle de Piquant à le cribler de points et de mauvaises, Poilud ne pouvait modérer sa joie. Elle se manifestait par des contorsions, des vols de projectiles, des voyages sous les bancs et toute une gamme de grognements jubilatoires qui, pour gutturaux qu'ils

étaient, ne sortaient cependant pas du cours de langue allemande Revaclier et Krauss.



— Boilud, mon karzon, fous téfénez doud à vait insiportonné !

— Poil au nez !

— Boilud, mon karzon, fous mé gonchikérez drois vois lé ferpe : *Ich bin ein trotziger Kerl!*

— Compte dessus, tête d'alboche!

— Boilud, mon karzon si fous gondinuez, ché fous egsbulse!

— Chouette !... J'ai justement envie d'aller prendre l'air !

— Boilud, mon karzon, vaides-moi lé blaisir té sordir !

— Tout de suite, m'sieu!

— Boilud, mon karzon, ché signivierai fodre gontuide à mossié fodre bère !

— Ah! là! là!... Y te recevra !

— Boilud, mon karzon...

Mais Poilud avait déjà gagné la porte, qu'il refermait sur lui avec un retentissant : « A bas Piquant ! » au milieu de l'agitation de la classe et de la fureur tudesque de Piquant épongeant de son grand mouchoir olive l'abondante sueur qui tombait de son crâne en courge.

Nous le retrouvâmes à la sortie. Il attendait ses compagnons ordinaires, les Brisetuile, Machuré, Zinzin et Gougnaud, pour opérer avec eux, tout le long des Rues Basses, leur habituel et sensationnel retour en bande du Collège, ahurissant les boutiquiers, démolissant des étalages, en faisant peur aux filles,

en éborniclant les passants et en ameutant les chiens. Son altercation avec Piquant avait encore stimulé son humeur batailleuse.

— Ah! ah! crânait-il, qu'y s'y montre, chez mon père, qu'y y amène sa sale trombine!... D'abord, moi, mon père, y m'laisse faire c'que j'veux, y s'occupe pas de moi, j'suis libre!... Quand y m'arrive quéque chose, y dit seulement : C'est ton affaire! Pourvu que tu n'rentres pas cabolé, c'est l'principal. Tout l'reste, c'est des plataises!... Alors, comme ça, j'suis mon maître!...

Goiset écoutait ces rodomontades avec un intérêt marqué. Une nouvelle idée venait visiblement d'éclore dans son fertile cerveau. Il demanda tout à coup à Poilud :

— Alors, ton père, qu'est-ce qu'il a dit pour Rousseau ?

— Quoi, pour Rousseau ?

— Oui. T'a-t-il permis d'y aller ou te l'a-t-il défendu ?

— C'te question ! Y m'a ni permis, ni défendu.

— Enfin, qu'a-t-il dit ?

— C'qu'il a dit ?... Mon père m'a dit : « Je m'en f.. s. »

Après un silence occupé à digérer cette topique réponse :

— Alors, dit Goiset, si tu vas à Rousseau, c'est que c'est toi qui le veux?

— Mais oui, puisque j'suis mon maître!...

— Et tu as décidé tout seul?

— Parfaitement, m'sieu, j'ai décidé ça tout seul.

Il se cambrait sur ses mollets, tout fier de son indépendance virile, ainsi que de l'indéniable admiration qu'il suscitait autour de lui. Goiset réfléchissait. Il posa encore une question :

— Et peut-on savoir pourquoi tu as décidé d'aller à Rousseau?

Poilud prit un air supérieur, puis, avec un vaste mépris pour ce qui lui paraissait un comble de naïveté, il répondit :

— Comment, on m'offre quelque chose à manger sur la Plaine et je n'accepterais pas!...

Instruit par la désastreuse expérience de Brisetuile, Goiset ne jugea pas à propos de pousser plus loin son inquisition. Mais un sourire plein d'espoir courut sur ses lèvres étroites et son œil scintilla de la perspective d'une revanche possible.

Ah! son père s'en f..tait! Son père le laissait libre de faire ce qu'il voulait!... Eh bien, mais c'était parfait!... Puis-

que Poilud était son maître, puisqu'il ne dépendait que de son bon plaisir, il pouvait aussi bien se déjuger, et puisque son principal mobile était d'aller s'empiffrer de gâteaux sur la plaine de Plainpalais, eh bien, on lui en donnerait, des gâteaux, on lui en fourrerait jusque-là!...

Et tandis que Poilud et sa bande s'engageaient à grand bruit dans la dérupite de la Vallée, je vis l'ardent Goiset rejoindre Latronche-Pupigny et, le bras passé sous le sien, s'éloigner mystérieusement avec lui dans la direction de Saint-Antoine.

Je n'assistai naturellement pas à la conversation qui eut lieu entre les deux jeunes gens; mais, d'après ce qui en transpira plus tard, il ne m'est pas impossible de la reconstituer.



— Eh bien, demanda sans doute Goiset à son élégant camarade, tu l'as entendu?

— Il est répugnant! dut répondre avec une moue dégoûtée le jeune aristocrate.

— D'accord, reprit évidemment Goiset, mais tel qu'il est, il n'y a que lui qui peut nous sauver.

— Comment ça?

— Tous les autres sont tenus par leurs familles : rien à faire. Poilud seul est libre, entièrement libre. Il peut aller à Jean-Jacques comme il peut n'y pas aller. C'est lui qui tran-

che. S'il y a moyen de retourner quelqu'un, c'est donc lui, nul autre que lui. Il s'agit de le gagner.

— Très bien, mais je ne vois pas comment...

— C'est bien simple, à condition que tu veuilles t'y prêter.

— Mais, sans doute, mon cher. Que faut-il faire?

Ici Goiset opérait une savante pause. Puis il reprenait :

— Tu donnes dimanche après-midi une réception d'amis à laquelle tu m'as fait l'honneur de m'inviter, ce dont je te remercie. Si j'en juge par la précédente, ce sera très brillant et l'on se régalera supérieurement.

— Ce sera mieux encore que la dernière fois, répondait en se rengorgeant le jeune Latronche. Il y aura des amies de ma sœur, tout ce qu'il y a de plus distingué et de chic comme filles, tu verras, et un Français royaliste, dont le père connaît le comte de Paris, mon cher, un type qui descend carrément des croisés, le comte de la Pomponnette.

— Eh bien, mon cher, envoyait fermement Goiset, il faut inviter Poilud.

Latronche-Pupigny s'arrêtait, suffoqué :

— Poilud? Mais tu es fou !

— Je ne suis pas fou. Comprends-moi bien. Si nous voulons retourner Poilud, il faut le gagner ; pour le gagner, il faut l'inviter.

Le front de Latronche-Pupigny se voilait, à mesure qu'il voyait où Goiset voulait en venir.

— Sans doute, sans doute, bégayait-il, je comprends... je te comprends parfaitement... c'est très malin... c'est très fort... seulement...

— Seulement quoi ?

— Seulement c'est impossible.

— Pour quelle raison?

Il devint tout pâle.

— Poilud... et le comte de la Pomponnette !... Non, vois-tu, ce sont de ces choses qui ne se font pas !

— Est-ce uniquement à cause du comte?

— Oh ! le comte ne serait pas là, qu'il en serait exactement de même. Jamais je n'inviterai Poilud.

— Cependant...

— Non, non, demande-moi tout ce que tu voudras, mais pas ça?

— Mais enfin, mon cher, riposta Goiset, que commençait à irriter la résistance du jeune aristocrate et la perspective de voir ruiner par la base sa belle combinaison, mais enfin, mon cher, — et ici la morale évangélique au service de laquelle devait se consacrer Goiset reprenait tous ses droits, — Poilud est une créature humaine, comme toi!

— Ce n'est pas une créature humaine comme moi.

— Il a une âme!

— Je n'en sais rien.

— Mais si... Voyons, tu n'es pas chrétien!... Poilud a une âme comme la tienne!

— En tout cas, pas comme la mienne.

— Peut-être pas tout à fait comme la tienne, concédait Goiset; pourtant elle n'en est pas si différente que tu sois fondé à dire qu'il n'en a pas. Je le veux bien, c'est un péager : Jésus aimait les péagers. Et puis, là n'est pas la question. Nous avons besoin de Poilud et nous devons tout faire pour l'amener à nous. Cette invitation me paraît providentielle. Poilud n'y résistera pas. Nous conquerrons Poilud, je le sens. Songe comme ce serait beau, si nous arrachions cet être à son infamie, si nous sauvions cette âme... oui, cette âme!... D'ailleurs Jésus n'a-t-il pas dit : « Il y aura plus de joie au ciel pour un seul pécheur qui se repent que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance »?...

Latronche soufflait, suait, souffrait le martyre; mais il était visible que l'éloquence de Goiset l'impressionnait.

— Oui... oui... faisait-il tout perplexe, tandis que son âme, à lui, se débattait dans l'étreinte d'un dilemme angoissant.

Ils avaient laissé derrière eux les frondaisons de Saint-Antoine, franchi les ponts des Casemates, traversé les Tranchées. De droite et de gauche s'alignaient les riches demeures modernes de la banque et de l'aristocratie. Au delà, c'étaient, disposées entre leurs jardins ou dispersées dans leurs parcs, les belles villas suburbaines de Champel, de Florissant, de Malagnou. Ils étaient arrivés devant une haute grille ouvragée et chiffrée. Là, prenant enfin congé de Goiset, dont la constance avait tenu à l'accompagner jusque chez lui, Latronche-Pupigny, très ébranlé, lui dit :

— J'en parlerai à papa.

Il faut croire que M. Latronche-Pupigny père trouva l'idée de Goiset à son goût, car, dès le lendemain, Poilud recevait, à son domicile et à son nom personnel, un bristol reluisant, sur lequel étaient gravés ces mots en anglaise impeccable :

« *Monsieur Gaston et Mademoiselle Geneviève Latronche-Pupigny prient M*onsieur Bastien Poilud *de leur faire le plaisir de venir goûter avec eux et leurs amis dimanche prochain, à 4 heures, dans leur campagne de Mes Délices, à Florissant.* »

Quant à la tête que fit Poilud en décachetant cette missive, je ne me l'imagine pas très bien. Mais elle dut être des plus curieuses.

LOUIS DUMUR.

(A suivre.)



REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Elections. — Grèves. — Le crime de Nice. — Violettes.

Elections. — M. Desmaisons et M. Delarue viennent de se brouiller à propos des élections et du féminisme. Me voici donc obligé de reprendre la parole qu'ils avaient accaparée, à mon grand agrément, depuis quelques années. Ils ne veulent plus se voir et tout présage qu'ils persisteront dans leur entêtement. L'un est allé épier le printemps en Angleterre ; l'autre le respire en Italie, et moi, cependant, je reste là à écrire. Mais il faut, comme l'a très bien dit Sancho Pança, ou du moins je le suppose, que la chèvre broute où elle est attachée. Je vois bien maintenant que je brouterai jusqu'à ma dernière heure. Les dieux me donnent de quoi !

Voilà l'histoire. M. Delarue, dans ses pérégrinations, fit la conquête, momentanée, je pense, d'une petite candidate assez gentille et qui, pourtant, n'avait pas de quoi payer à boire à ses partisans, tous gens au gosier large et qui étaient au nombre provisoire de neuf. Cela fait que M. Delarue se manifesta tel qu'un ardent féministe, ce qui lui valut de son ami d'assez violentes railleries. Je m'interposai en vain : M. Delarue avait été blessé dans ses sentiments, et cela ne pardonne pas, paraît-il. Cette rupture est bien regrettable.

J'ai vu la dame, cause de ce dommage; elle a du mérite, principalement dans les hanches ; cela tient peut-être à la perfection de son corset. Son chapeau, il est vrai, m'a paru de mauvais goût, mais je ne considère pas beaucoup les chapeaux, ayant accoutumé, sur la recommandation de La Bruyère, à supputer les femmes, comme le poisson, entre tête et queue. Et je m'en suis toujours bien trouvé. Puisse mon ami Delarue ne pas avoir été dupe des apparences ! Il a emmené sa conquête en Angleterre : « Toute réflexion faite, a-t-elle dit, je ne me présenterai que dans quatre ans. Et puis, et puis ajouta-t-elle, en éclatant de rire, tu m'as élue, je suis nommée. »

M. Desmaisons, se résignant au voyage, est allé voir l'Etna. J'ai les meilleures raisons de penser qu'il ne finira pas comme Empédocle.

Grèves. — Il faut convenir que les ouvriers emploient, pour améliorer leur sort, une méthode bien barbare. Elle rappelle fort celle des Chinois qui, pour embêter un ennemi, ce qui lui fait perdre la face par surcroît, vont s'ouvrir le ventre au seuil de sa maison. « Tu ne veux pas me rendre ce que tu me dois, attends un peu, je te ferai

une bonne farce. » Et l'infortuné ennemi trouve le matin en ouvrant sa porte un imbécile couché dans son sang, parmi ses tripes épandues.

Les ouvriers ne tiennent pas de propos différents : « Tu ne veux pas m'augmenter d'un sou par heure, c'est-à-dire de dix sous par jour, eh bien, je vais cesser de travailler et me priver de salaires, jusqu'à ce que tu cèdes. Je perdrai sept francs par jour pendant un mois, six mois, un an s'il le faut. Nous verrons bien qui aura le dernier mot. » Et ayant sacrifié huit ou neuf cents francs de salaire, ils ne soupçonnent pas que, le jour où, par hasard, ils ont le « dernier mot », il leur faudra sept ou huit ans pour combler leur perte. Vraiment, c'est fou. Mais les patrons sont bien barbares qui acculent leurs collaborateurs à une telle extrémité. Céder du premier coup, si c'est possible et si c'est juste ; ou, si c'est impossible, fermer l'usine. Une mauvaise paix immédiate vaut mieux qu'une longue guerre heureuse. Si l'ouvrier en grève perd sept francs par jour, que perd le patron qui emploie cent ouvriers ? Des deux côtés la folie est égale. Il faudrait trouver autre chose, des arbitres sociaux...

Mais que penser de ces autres ouvriers, les inscrits maritimes, par exemple, qui font grève pour rien, par plaisir, dirait-on, par pique de vanité, par gloriole, pour montrer la puissance de leur solidarité? Cette sorte de grève est toujours destinée à l'avortement. Les hommes d'un même corps d'état ne sont disposés qu'un moment à souffrir pour calmer les blessures d'amour-propre de leurs frères. Cela passe vite. Vient le jour où, en se regardant sérieusement, on hausse les épaules. C'est fini, mais il y a du mal à réparer et le mal ne se répare jamais. On peut l'oublier, mais lui n'oublie pas ceux qu'il a une fois mordus.

Le Crime de Nice. — Le magistrat qui instruit cette affaire soit loué pour sa patience ! M. Courteline devrait lui envoyer un exemplaire de *Boubouroche* pour le confirmer dans sa belle sérénité. Le docteur Brengues n'est pas allé à Milhaud : c'est un secret de famille ; il n'a pas dîné ni couché chez lui : secret de famille ; on l'a vu en chemin de fer de Tarascon à Nîmes : secret de famille. « Je vous expliquerai cela plus tard, dit-il. Maintenant, je suis obligé au silence. Si je parlais, cela pourrait amener les plus grands malheur. Fiez-vous à moi. » Et le juge cherche toujours, cherche sans doute l'herbe qui fait parler les muets. Si vous consultiez la somnambule, magistrat prudent ? Il doit y en avoir à Nice, où fréquentent les riches mondaines, habituelles clientes de la pythonisse. Le juge d'instruction qui envoya Renard aux assises n'y regarda pas de si près. « Vous avez de mauvaises mœurs, donc vous avez assassiné votre vieux maître pour le voler. Votre manière de chercher la volupté le prouve clairement. Quand on méconnaît la règle en un point,

on la méconnaît en tous les points. Les mœurs dépravées mènent à tous les crimes. Ainsi tenez, nous avons ici une jeune femme qui aime tous les carottes crues et le vinaigre : avec cela elle déjeune comme une reine. Eh bien, on découvrirait qu'elle a tué son père, sa mère, son oncle, sa tante, et plusieurs cousins et cousines que je n'en serais nullement surpris. D'ailleurs, nous suivons une piste. Tout se tient. »

Bien que le magistrat de Nice nous semble trop enclin à la patience, en somme c'est un bon juge. On rit un peu de lui ; qu'il laisse rire. Boubouroche, peut-être, et après ? Sans doute, ce ne doit pas être l'idéal des magistrats. Du moins, ce n'en est pas la honte.

Violettes. — Ce ne sont pas celles qu'on achète à Paris et qui coûtent deux sous. Elles sont charmantes, mais manquent d'imprévu. Et puis, elles ont fait de trop gros tas aux halles. Les violettes qu'il me faut, je veux les cueillir une à une dans un petit jardin mal tenu ou dans les haies, dans les herbes desséchées de l'an passé. Il y en a qui sont violettes, d'autres qui sont roses, d'autres qui sont blanches. Découvrir un nid de violettes blanches au pied d'un vieux mur ! Je n'aime pas les violettes que l'on achète, j'aime celles que l'on cherche et que l'on trouve et qui semblent naître à mesure qu'on les désire, comme des sourires.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Paterne Berrichon : *Poèmes décadents*, Messein, 3.50. — Maurice Levaillant : *Le Temple intérieur*, Bernard Grasset, 3.50 — Mena d'Albola : *Le Signe double*, Edition de l'Œuvre d'art international. — Etienne Marcenac : *Quenouilles et musettes*, Stock, 3.50. — Gabriel-Joseph Gros : *Les Yeux pleins de larmes*, Edition de « l'Art libre », Lyon. — P. Beaupuy : *La Source*, Bernard Grasset, 3.50.

Poèmes décadents. Horatius Flaccus ne laissait dormir ses vers que neuf mois, avant de les condamner au feu ou de les adopter comme beaux enfants nés viables ; depuis près de vingt ans, M. Paterne Berrichon, occupé à restituer en pleine lumière la figure encore mystérieuse de Jean-Arthur Rimbaud, avait oublié les poèmes qu'il composa, en ces temps lointains, avec la volonté patiente de leur donner une unité qui ne fût pas due seulement au caprice du brocheur. Par bravoure et par coquetterie, à ce recueil douloureux et d'une ironie parfois sauvage, il a donné un titre que tout habile homme eût écarté et qui ferait de lui un étrange revenant d'époques abolies. Avec des mots compliqués, en des phrases d'une syntaxe irréprochable, mais parfois difficile, il ne cesse de dire, sous des formes diverses, sa haine de la laideur abjecte et vulgaire, sa révolte permanente contre la malfaisance sournoise ou brutale des plus forts et c'est

à lui-même autant qu'à Henry de Groux qu'il pensait en écrivant cette fin de sonnet :

Oui, peintre extravagant des tumultes épiques,
Bravo, j'aime ton œuvre où, verte au bout des piques,
Grimace la laideur du chef gras de Prud'homme.
Je l'aime avec ma haine. Et que, rouge, héroïque,
Fleuri par le fumier d'une hécatombe d'hommes
Soit ton art salué comme un bienfait tragique.

Qu'Hélène de Troie ressuscitée se dresse, nue, sur la table de pose dans l'atelier d'un peintre à la mode, le barbouilleur élégant ne sera pas troublé par l'apparition divine; il la représentera

Amadouée au point goûté des imbéciles,

et quand le beau modèle se cachera derrière le paravant, pour laisser place à l'amateur « sanglé, renté, ridé, » celui-ci sans doute proférera des jugements esthétiques dignes d' « un veau sevré », mais il renifle à la chair magnifique qu'il ne voit pas :

Il a le grouin sinistre et glabre du cochon ;
Nul de ses gestes n'est sans évoquer l'étable;
Et lorsqu'enfin il sort, son ventre épouvantable
Secoue un rire affreux de bélier folichon.

A ce mufle, M. Paterne Berrichon préfère les malandrins; il a vu un jour

Dans l'ennui d'une crypte à frises de granit,
Hivernale, éplorant la neige du salpêtre
De tous ses murs en deuil, où jamais ne pénètre
Le soleil retenu là-haut par Qui punit,

il a vu

. . . . semblant des bœufs menés tuer,
Laids comme des oiseaux en saison de muer,

le lamentable troupeau des *Arrêtés* qui attendent des juges, vieux mendiants, jeunes marlous bien musclés, voleurs aux faces louches, fileurs de comète qui dorment sous les ponts ; il a pour eux la tendresse secrète qu'éprouvait Villon pour les enfants perdus; autant qu'à Stéphane Mallarmé, c'est à lui et à Verlaine que voulut s'apparenter l'auteur des *Poèmes décadents :* ne soyez pas détournés de les lire parce qu'ils datent de plusieurs années ; vous en goûterez la langue savante, savante un peu trop peut-être, où les vocables d'une saine et native grossièreté voisinent sans discordance avec les plus rares et les plus riches et les plus hermétiques.

Le Temple intérieur. Lorsqu'il publia son premier livre, *le Miroir d'Etain*, M. Maurice Levaillant ne s'était guère qu'exercé à

transposer des réminiscences helléniques en alexandrins où ne s'était pas évanoui tout entier le charme des œuvres originales ; dans *le Temple intérieur*, il ne s'exprime plus sous le couvert de ses initiateurs primitifs ; il livre le secret d'un cœur mélancolique au déclin de la jeunesse : la vie lui a apporté chaque jour sa part d'inquiétudes, de doutes, de brèves joies ; mais elle n'a pas détruit en lui le désir ardent de la beauté inconnue ; les espérances d'autrefois furent trompeuses et vaines : cependant après le soir où elles ont sombré dans le ciel plein d'étoiles, passent des souffles

Messagers d'un nouvel espoir sans trahison.

La douleur même l'a fait plus fort ; la volonté l'a armé de la cuirasse et du glaive ; l'amour tel qu'il le conçoit maintenant n'a plus rien de mièvre et de languide ; c'est l'Eros invincible que ne peuvent fuir ni les hommes ni les dieux et qui les fait délirer jusqu'au crime, c'est lui qui le doit emporter, par delà les murailles flamboyantes du monde sur le fabuleux Aérion ; peut-être ira-t-il s'abîmer dans les gouffres infinis,

Ou peut-être au-delà des cieux et de ce monde,
Plus loin que le domaine où notre univers fonde
L'axe de ses obscurs pivots,
Pour arrêter enfin notre course éperdue
Nous trouverons, Amour, dans une autre étendue,
Des dieux apitoyés et des soleils nouveaux.

Mais avant de s'évader de la terre, M. Maurice Levaillant y aura connu toutes les faiblesses des ordinaires humains ; il se sera complu à ses souvenirs d'enfance et d'adolescence et il aura été mordu en plein bonheur par la crainte des jours futurs :

Au milieu de la paix qui nous ensevelit,
Si tu vois que mon front s'incline ou qu'il pâlit,
Ne crois pas un instant que mon amour décroisse,
Mais ma félicité me devient une angoisse.
Nous sommes désormais trop heureux pour avoir
Quelque nouveau désir ou quelque jeune espoir.
Cachons-nous bien dans notre extase intérieure ;
Car tandis que parmi les dédales de l'heure,
Il avance, masquant sa face et son dessein,
J'ai peur de l'avenir comme d'un assassin.

Le héros envolé par delà les étoiles n'éprouvera-t-il pas le regret du temps où il était sensible à la crainte et ne participait pas à l'immuable et monotone félicité des dieux ?

Le Signe double. Au frontispice veille une étrange image du peintre L. W. Hawkins : dressée au sommet de quelque formidable temple, une sphinge dont la face est lumineuse et flamboyante regarde

le ciel sombre; ses mains se crispent sur la gueule ouverte d'un fauve monstrueux et peut-être la tête hideuse est-elle le masque dont parfois elle voile sa figure de beauté.

Le soleil et l'ombre alternent également dans l'œuvre de M. Mena d'Abbola; mais l'ombre domine; à peine quelques poèmes commémorent de calmes heures, en une maison tranquille des hautes vallées savoyardes, où rougissent au mur les pampres d'un bel automne

> Entre la voix des coqs et le chant d'une enclume.

En vain, la tâche faite, les hommes las se réfugient dans le sommeil; des forces hostiles les assaillent et les arrachent au repos :

> Mais pour troubler les cœurs, pour détruire la joie
> Du lourd sommeil qui clôt les yeux des laboureurs,
> Sur la montagne sèche une étoile est tombée,
> Etincelle arrachée au feu de quelque enfer,
> Flottant parmi la nuit de mondes constellée;
> Et flambeau qui crépite au noir portail béant
> La forêt, sur le mont, brûle en feu de Saint-Jean.

C'est maintenant à travers les paysages mornes, au milieu d'épaisses ténèbres la marche d'un vagabond nostalgique que talonne l'épouvante et qui halète vers une aube miraculeuse :

> Qui nous rendra la paix et le calme de l'heure
> Et sous les palmiers, droit comme un cierge éternel,
> Le pur jet d'eau chantant perdu dans le soleil?

Les vers de M. Mena d'Abbola disent en syllabes sonores la détresse d'un cœur tourmenté par le destin et par soi-même; les Bacchantes n'ont pas déchiré seules le corps sanglant d'Orphée; l'aède sans doute s'était déjà lacéré la poitrine quand les portes de l'ombre se refermèrent sur le fantôme d'Eurydice et les prêtresses en délire lui furent moins cruelles que le regret de l'amante à jamais perdue.

Quenouilles et Musettes. Dans une prochaine édition de son excellente anthologie des poètes du terroir, M. Adrien Van Bever ne manquera point de faire une place, à côté de Vermenouze, à M. Etienne Marcenac. Celui-ci n'est pas exclusif en son patriotisme auvergnat; il s'adresse en bonne amitié au Limousin Plantadis qui est presque des siens, au félibre Mistral, déjà plus lointain, au Sologno̧t Paul Besnard, de qui le domaine s'étend d'Orléans à Romorantin; mais c'est l'Auvergne qui a tout son cœur; il en chante les horizons et les fêtes et sans qu'il soit plus particulièrement porté à la tristesse, il fait alterner les « regrets » avec les bourrées, ainsi que doit le faire tout bon joueur de cabrette et avant leur disparition complète il note pour ceux qui viendront après lui les usages qui s'en vont et les métiers qui meurent : les « luns » à trois becs ne s'allu-

ment plus guère que dans quelques très vieilles maisons, et les merrandiers ne poussent plus, par les torrents, de la montagne à la plaine, les lourds madriers de chêne merrain, que les scieries mécaniques débitent maintenant sur place. Parmi ses contemporains, M. Etienne Marcenac paraît avoir beaucoup étudié Maurice Rollinat, qui ne fut pas seulement un visionnaire de la mort, mais aussi un observateur très lucide des bêtes et des plantes; il a repris après lui le portrait du *Meneur de loups* et *les Chèvres au bouc* sont comme une réplique de *la Vache au taureau ;* mais l'art de Rollinat était plus ample et même dans les pièces rustiques allait plus loin que la description exacte et le détail pittoresque.

Les Yeux pleins de larmes. C'est ici l'adieu d'un jeune homme de vingt ans à son adolescence encore toute proche de lui ; il se promet de chanter plus tard un chant de magnificence, « plus grand et moins subtil » ; déjà le rêve de l'éphèbe avait été parfois impérieux et triomphal :

Le jour baissait avec des extases de fièvres ;
Bientôt je ne vis plus dans l'ombre que tes lèvres
Rouges comme des fleurs aux tardives clartés
Et devinant ton corps j'ai frémi jusqu'aux moelles
Et de mes yeux brûlant les feux des voluptés
Les dieux faisaient jaillir la source des étoiles.

Cependant M. Gabriel-Joseph Gros ne s'est pas mépris sur son propre talent; il y a dans ce recueil moins de force que de grâce délicate; j'y ai noté çà et là des vers pleins de charme :

Le printemps va mourir de peine si tu pleures.
. . . .
Les femmes de ce soir ne seront pas fidèles,
Car l'amour les torture avec trop de langueur
. . . .
Pourquoi je suis si triste? Ah ! tu le sais trop bien,
Douce maison, quand tu réponds que ce n'est rien.

J'y ai noté aussi, peu nombreuses, de singulières négligences, dont celle-ci :

Et je voudrais que tu poussas parmi la vie.

La Source. On croirait d'abord que M. Beaupuy fût un disciple attardé de Victor de Laprade et qu'il lui eût emprunté, en même temps qu'une pensée très pure, la molle monotonie de ses poèmes évangéliques ; M. Beaupuy est encore à l'occasion un dramaturge qui fait converser, dans une île fabuleuse, de jeunes Italiens de la Renaissance et la dernière descendante des Atlantides, et un fabuliste ingénieux, quoique connaissant mal les noms et les mœurs de toutes les bestioles ; le ver de la noisette n'est pas, comme il se l'imagine,

l'asticot, lequel habite de préférence les viandes corrompues; cela d'ailleurs n'enlève rien à la morale de sa fable : *la Fourmi et l'asticot*, dont voici le plus remarquable passage; la fourmi s'efforce vainement à percer la coquille d'une noisette; elle s'en irrite et s'écrie :

« Tu es trop bête,
Convexité ! »
Elle entendit trembler un rire
Comme si c'eût été spirituel :
Car un ver, grave
Et solennel,
Sous l'écorce gronda pour dire :
« Elle est concave ! »

Argument péremptoire pour réfuter un malappris qui avait osé dire : « Qu'un homme amoureux est donc bête ! » alors qu'il eût peut-être mieux valu pour lui

...... avoir la position
Du petit ver de terre amoureux d'une amande.

Par quel prodige l'asticot s'est-il transformé en lombric?

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Lucien Jean : *Parmi les hommes*, Mercure de France, 3.50. — Henri Ménabréa : *Le Muletier et son Mulet*, B. Grasset, 3.50. — Marguerite Comert : *Les Grimaces de l'amour*, Calmann-Lévy, 3. 50. — Gyp : *L'Amoureux de Line*, Flammarion, 3.50.— Ernest Jaubert et J.B. Markevich : *Marina*, Ollendorff, 3.50. — Bouyer-Karr : *La Voile rouge*, Ollendorff, 3.50. — H Sévérac : *Les Voies impénétrables*, Plon, 3.50. — Tony Ferdé : *Mona-Laura*, Paul Paclot, 3. 50. — Antoine Wylm : *Maîtresse mystique*, Juven. 3.50. — Raymond Maygrier : *La Ruche*, Sociétés des publications illustrées, 3.50. — Ernest Daudet : *Les Rivaux*, Plon, 3.50. — Blanche Sari-Fléchier : *Contes pour René et Fernand*, Gustave Fiker, 3.50.

Parmi les hommes, par Lucien Jean. Parmi les hommes de lettres il est très rare de rencontrer des gens simples, aimant la nature et cherchant à demeurer naturels sans effort, car il y a ceux qui s'inventent une simplicité littéraire pire que toutes les complications théâtrales. Lucien Jean, auteur de ce livre, que ses amis publient comme un monument offert à sa mémoire, semble n'avoir cherché dans la vie que l'occasion d'y saisir le reflet de la vérité. Il écrit avec la conscience d'un artiste pénétré de son devoir et il reste très humble, très doux en présence de certaines fatalités, parce qu'il en admet les résultats avant même d'en maudire les causes. Ce n'est ni un sectaire ni un philosophe rempli de dédain ; c'est un observateur très sage, tâchant de classer méthodiquement ses observations pour en léguer la somme totale à l'expérience humaine. Il n'est pas, l'écri-

vain qui écrit pour lui, mais celui qui s'occupe du bien futur et cela lui donne justement, à nos yeux, l'auréole d'un apôtre, malgré la modestie de son existence personnelle. Il y a une histoire dans ce livre intitulé : *Parmi les hommes* qui est une très petite histoire et que je préfère aux grandes parce qu'elle les résume toutes, petites ou grandes : dans un aquarium des poissons vont et viennent ennuyés de leur prison. Ils sont condamnés à tourner en rond autour de la muraille de verre qui représente leur monde. Cherchent-ils un au-delà, ils se heurtent à ce mur transparent... au delà duquel est leur mort. Ils tournent et se rongent les uns les autres, les plus forts poursuivant les plus failles. Quand l'un est sur le point de tomber au fond, ils le poussent pour l'y précipiter plus vite ; c'est un blessé qu'il faut achever et chacun s'y emploie, qui lui prenant une miette de son corps, qui une goutte de son sang. Par hygiène et aussi parce que c'est la loi éternelle, on le mange sans attendre sa dernière convulsion. Il faut bien que chacun cherche sa nourriture. Généralement la nourriture d'un chacun se trouve dans la chair du voisin. Lucien n'a pas choisi ses héros parmi les héros, il les a pris parmi les hommes, ceux qui tournent en rond dans le bocal d'une existence monotone. Les pauvres gens l'intéressent plus que les êtres privilégiés, les favoris de la fortune ; cependant il n'a pas fait exprès de nous découvrir des monstres. On sent qu'il aime les pauvres d'esprit et ceux que la médiocrité condamne aux gestes sans noblesse. Il les aime pour le mépris qu'ils doivent inspirer aux poètes grandiloquents et surtout peut-être pour la difficulté littéraire qu'il y a à rendre bien vivante leur terne personnalité. M. Georges Valois, dans la préface du livre de Lucien Jean, déclare que cet auteur fut un précurseur au point de vue du style : « Il a tiré des formes anciennes de l'expression des formes parfaitement adaptées à notre vie et qui se rattachent très étroitement à celles que nous avons reçues de la tradition ; il les a employées à exprimer les plus profonds de nos sentiments et ce sens nouveau de la vie dont nous cherchions la signification. » Il fut, paraît-il, un ami et un inspirateur de ce pauvre Charles Louis-Philippe, mort également au service de la vérité. Mais de tels hommes meurent-ils tout à fait, alors que leurs œuvres ont pris de pareilles places dans le souvenir de leurs amis et parmi les vrais hommes de lettres ?

Le Muletier et son mulet, par Henri Ménabréa. Imaginez le drame le plus noir se passant entre les claires visions d'un beau pays de montagne, un drame ou mieux un duel acharné, deux êtres rivés l'un à l'autre pour accomplir un métier très périlleux, exigeant l'entente la plus cordiale, la plus fraternelle des amitiés. Hélas ! il y a des cerveaux fermés aux meilleures injonctions, des esprits têtus qui se refusent à la nécessité de certaines avances, bref, un muletier ne

s'entend pas avec son mulet et on ne sait pas, du reste, quel est le plus entêté des deux. Cela finit mal. Le conducteur précipite son récalcitrant compagnon dans un ravin et il en demeure inconsolable. Le crime existe beaucoup plus dans la préméditation que dans l'acte lui-même ; c'est, je crois, la vérité morale que l'on peut tirer de cette histoire aussi intéressante à lire que s'il s'agissait de héros moins terre à terre. Pour ma part, je suis ravie de voir substituer un mulet, serait-il rétif, à une jolie personne d'ailleurs également difficile à conduire jusqu'au précipice... du dénouement.

Les Grimaces de l'amour, par Marguerite Comert. Mais sans les grimaces en question, je me demande pourquoi on aimerait l'amour ! Chez les hommes, si cette fonction animale ne pouvait pas s'entourer d'une foule de circonstances aggravantes, ce ne serait pas la peine d'essayer de se distinguer des animaux. Voici une femme persuadée de son importance physique, sinon intellectuelle, elle a raison de faire durer le plaisir autant que possible et même par la menace de l'impossible, car elle a vraiment tout à perdre en cédant de bonne grâce. Et puis vis-à-vis d'une intellectuelle, tout est toujours permis. Je comprends qu'on hésite à faire souffrir un pauvre Monsieur quelconque, mais un homme de lettres... c'est pain bénit !... Ce roman d'une femme perverse écrit par une femme poète ne manque pas de charmes purs et poétiques. Le détail de la chevelure coupée me semble, par exemple, un peu exagéré, surtout à notre époque où tous les cheveux sont faux.

L'Amoureux de Line, par Gyp. Roman écrit pour les jeunes filles, déclare l'auteur. Je souhaite à toutes les jeunes oies blanches de notre époque de trouver un amoureux aussi platonique et aussi riche. Line mérite mieux qu'un sieur Mouflu, mais combien de Line sauraient avoir encore le respect de vieillesse et la dose d'indulgence voulue pour découvrir en un bon garçon honnête le gardien de son futur foyer ? Le numéro du *dispensaire* dans la fête de bienfaisance est un clou que je recommande aux lecteurs épris d'exercices snobiques; c'est le ridicule de ce que je me permettrai d'appeler la manie sociale prise sur le fait.

Marina, par Ernest Jaubert. Un intendant à la fois fier et voleur. Une fille née d'un caprice et capricieuse à la manière des filles de slaves. Un grand seigneur épris de tous les renoncements et, dominant ces personnages très étrangers à nos mœurs, une extraordinaire fantaisie dans la manière de les faire évoluer. L'intendant orgueilleux commet les pires bassesses; la fille, Marina, parle comme une servante sans aucun usage du monde ; le grand seigneur semble ne pas oser rester le maître chez lui et ne songe qu'à donner ses terres aux œuvres sociales. Cependant le roman est curieux ; russe adapté au français, ou français adapté au russe, il est intéressant, passion-

nant par son ton un peu farouche et son mépris des conventions mondaines. Il faut en louer les péripéties dramatiques et la langue toujours sobre et fort originale par instants, lorsqu'elle nous donne l'accent même du terroir. Marina est le type du roman russe, un peu brutal, un peu mystérieux, plein de revendications, d'ailleurs intempestives, mais attachant quand même parce qu'il nous transporte en des pays sauvages, sinon inconnus, dont les mœurs n'ont aucun rapport avec les nôtres.

Le Voile rouge, par V. Bouyer-Kar. Les pêcheurs de la Côte-d'Azur ne sont pas des êtres éblouis par les merveilles des plages pour grands seigneurs. Ils sont obligés de gagner durement leur vie et ils n'ont guère le temps de songer au pittoresque du décor dans lequel ils évoluent. La mer, douce à voir, ne leur est pas tendre tous les jours ; elle prend leurs enfants en échange de beaux poissons qu'elle se laisse ravir et le mistral détruit souvent leur barque de pêche, tandis qu'il souffle la folie au cerveau de leurs filles que le soleil ne tarde pas à rendre trop amoureuses. Le plus heureux de ces pauvres diables est encore le père Moure, aveugle qui croit aux beautés qu'il ne peut plus voir et qui meurt fidèle à la mer perfide, la voleuse de tous ses biens.

Les Voies impénétrables, par H. Sévérac. Roman d'une religieuse sortie d'une congrégation expulsée. Mlle de Saint-Ruff, rentrant dans sa famille, s'efforce d'y ramener avec elle l'ordre et le bonheur. Elle perd sa propre tranquillité en s'efforçant de gagner la cause des âmes qui lui sont confiées et ne peut se sauver elle-même qu'en s'expatriant pour courir la chance suprême du martyre.

Mona Laura, par Tony Féroé. Une femme de lettres du XIVe siècle. Austère philosophe et presque homme d'État, elle est forcée de vivre chez un vainqueur de sa ville natale. Elle y commente de nombreux textes tout en protégeant sa jeune fille adoptive contre les entreprises amoureuses du beau seigneur Flavio. Malgré la morgue de ce jeune prince, elle réussit à lui faire prendre patience, le conduit au mariage et meurt ensuite comblée d'honneurs et de bénédictions. On voit que déjà dans ce temps-là les belles intellectuelles faisaient de la politique.

Maîtresse Mystique, par Antoine Wylm. Un extraordinaire mélange d'occultisme et d'idées sociales. Un homme s'occupant à la fois de journalisme et d'auto-suggestion. Il est à remarquer que la voyante qui peut bien lui livrer les secrets des diplomaties étrangères et l'aider à renverser un gouvernement est tout à fait capable de l'empêcher d'avoir les yeux brûlés dans un attentat anarchiste.

La Ruche, par Raymond Maygrier. Il s'agit là-dedans de la formation d'une société de camelots du roy, à ce qu'il me semble ! Ce sont sans doute les frelons de la ruche.

Les Rivaux, par Ernest Daudet. Deux frères d'armes qui deviennent d'irréconciliables ennemis à cause d'une jolie émigrée. Marignac tue Noirterre après de terribles péripéties qui se prolongent à travers trois époques : 1795, 1815 et 1830.

Contes pour René et Fernand, par Blanche Sari-Flégier. Il est en effet très difficile d'écrire pour les enfants... d'aujourd'hui. Ils sont trop vieux pour s'intéresser à de jeunes illusions.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Alfred Marquiset : *Le Vicomte d'Arlincourt, prince des Romantiques*, 1 vol. in-18. 3,50, Hachette. — Maurice Souriau : *Les Idées Morales de Madame de Staël*, 1 vol. in-16, Bloud. — Paul Abram : *Cartes Postales. Critique, Notes et Impressions*, 1 vol. in-18, 3,50, Sansot.

M. Alfred Marquiset s'est fait le biographe d'un écrivain oublié qui eut son heure de gloire : **le Vicomte d'Arlincourt**, *prince des romantiques*, ainsi qu'il s'intitulait lui-même. Aucun auteur ne fut, en effet, plus romantique que lui, s'il faut entendre par ce mot le fantastique et l'extravagant. Après avoir tenté, dans son poème épique *la Caroléide*, de surpasser Racine et Voltaire, il pensa éclipser Chateaubriand par la prose poétique du *Solitaire*, ce roman pathétique et terrifiant qui obtint un succès énorme de curiosité. Il fut traduit dans toutes les langues, « excepté en français », ajoutait M. de Feletz. De même qu'en poésie, d'Arlincourt avait platement imité Voltaire, il plagia Chateaubriand dans son roman. Sa manière est une exagération folle de la manière de Chateaubriand. D'Arlincourt, dit M. Marquiset, « tentait de peindre le désordre et les passions du cœur, mais surtout d'effrayer ses lecteurs par des images fortes et terribles. Afin d'arriver à l'originalité, il employait la périphrase au lieu du mot propre : il noircissait une page pour définir une chose qu'on pouvait dire en deux lignes. » Il écrivait :

« Puissent jamais de nos vallons écartés n'approcher les princes de la terre.

« D'Herstall expirant la raison pouvait être aliénée.

« Jamais, au Mont-Sauvage, d'aucun crime le solitaire ne s'est souillé, etc. »

Balzac, dans *Un Grand homme de province à Paris*, railla le goût du vicomte d'Arlincourt pour les inversions, en imaginant des caricatures avec ces légendes :

« Le *Solitaire* en province paraissant, les femmes étonne. — Lu à l'envers, surprend *le Solitaire* les académiciens par des supérieures beautés, etc. »

Cependant l'ouvrage eut une telle vogue que l'auteur l'adopta comme type de ses volumes futurs. Il devait en produire beaucoup,

mais aucun des autres romans de d'Arlincourt n'obtint de succès. Il ne se découragea pas cependant, et jusqu'à la fin de sa vie, qui fut longue, il tenta de reconquérir une gloire qui lui échappait. Il ne pouvait pas oublier qu'en 1821 *le Solitaire* avait été roi, comme le dit M. Marquiset. Les tableaux, la musique, les toilettes, les jeux, les navires, les chevaux, tout avait été au *Solitaire*. On songe à Cyrano et à Chantecler. Ces deux gloires, celle de V. d'Arlincourt et celle de Rostand, me semblent à peu près de la même qualité. Ils ont l'un et l'autre, d'ailleurs, le même goût de l'imitation et le même sens de la réclame. D'Arlincourt, plus d'une année avant l'impression de sa *Caroléide*, faisait annoncer son chef-d'œuvre dans les journaux. Il écrivait lui-même au rédacteur du Journal de Paris :

« Monsieur, différents journaux ont annoncé mon poème de *Charlemagne* avec éloge ; plusieurs ont même été jusqu'à dire que, d'après le jugement de quelques hommes de goût, il vengerait la France littéraire du reproche qu'on lui adresse sans cesse de n'avoir pu encore s'enrichir d'une épopée... »

L'ouvrage paru, ce fut la même déception que pour Chantecler. Mais ce qui est admirable, c'est que toujours, malgré les critiques et les railleries, V. d'Arlincourt ne cessa de croire à son génie : il se croyait le plus grand écrivain de son temps : « Paris ne s'occupe que de deux vicomtes, disait-il en souriant, les deux grands écrivains du XIXe siècle », Chateaubriand et lui.

Une de ses pièces, jouée au Théâtre Français, *le Siège de Paris*, fut accueillie par des sifflets. Mais il s'en réjouissait : « Que voulez-vous ? C'est comme Chateaubriand et Victor Hugo ! »

Pour ne pas affliger l'excellent homme, relate M. Marquiset, nul n'osait le détromper ; ses paroles, ses regards, son silence même semblaient tellement avides d'éloges qu'il avait toujours l'air de dire : « Pour mes pauvres, s'il vous plaît. » Le mot est de Mme Ancelot.

Mais voici un fait touchant : la vicomtesse d'Arlincourt, qui aimait beaucoup son mari, s'est ruinée à acheter les œuvres du vicomte pour lui faire croire au succès de ses ouvrages.

M. Marquiset porte sur l'auteur du *Solitaire* ce jugement qu'on peut retenir :

> Littérateur fécond, d'Arlincourt occupa la première moitié du XIXe siècle par des promenades de troubadours, des chants du Moyen-Age, des bons mots et des vers galants tracés dans les albums des grandes dames. Les critiques ne lui manquèrent pas, souvent même elles furent exemptes de justice, mais s'il en fut blessé, il ne chercha point à blesser ceux qui ne partageaient pas ses opinions. Sa vie paisible et conciliante laissa derrière elle une douce impression au milieu des discussions politiques et du scepticisme philosophique. Il goûta la louange, il aima le monde comme le monde l'aima, pour l'aménité de son caractère, l'égalité de son humeur, la grâ[ce]

de son esprit. Tout en vieillissant il sut garder une éternelle jeunesse de cœur qui ne l'empêcha pas de recourir vers ses derniers jours à la foi qui console et fortifie; aussi le Seigneur lui donnera là-haut le bonheur éternel qu'il réserve, sinon aux écrivains de talent,du moins aux hommes de bonne volonté.

§

M. Maurice Souriau, professeur à l'Université de Caen, nous donne une étude sur les **Idées Morales de Madame de Staël**, qui est une synthèse de la vie et de l'œuvre de cet écrivain. Ce petit livre est plus lourd d'idées que bien des gros livres. M. Souriau note que les opinions et les idées morales de Mme de Staël ont varié en même temps que ses amitiés. D'une intelligence virile, Mme de Staël était cependant très femme, excessivement réceptive ; il faut que sa sensibilité soit émue pour qu'elle comprenne. Elle visitait l'Italie, mais Rome ne parlait ni à son intelligence ni à son cœur, lorsqu'à la fin de son voyage elle rencontra le duc de Palmella ; elle l'aime, et voilà que le charme de l'Italie lui est révélé : « Rome et vous sont inséparables dans ma mémoire, lui écrit-elle, je n'ai compris que par vous les délices de ce séjour ; mon imagination n'avait point encore peuplé le désert ; je vous ai aimé, et tout s'est animé pour moi ; les beaux-arts, la nature, et jusqu'aux souvenirs du passé, qui me faisaient mal et dont j'ai appris à jouir. » Pour toutes les œuvres de Mme de Staël, il faut chercher le collaborateur, on pourrait dire l'inspirateur. Mais M. Souriau a voulu chercher et a trouvé dans l'œuvre de Mme de Staël de grandes idées morales, religieuses même. Mais telle que l'expose M. Sauriou, la morale de Mme de Staël est belle et déjà nietzschéenne : le but de la morale c'est le développement intégral de tout notre être, de toutes nos facultés : il ne faut comprimer aucune de nos énergies sous peine d'avilissement.

« Tout ce qui tend à comprimer mes facultés, écrit-elle,est toujours une doctrine avilissante ; il faut les diriger vers le but sublime de l'existence, le perfectionnement moral ; mais ce n'est point par le suicide partiel de telle ou telle puissance de notre être que nous nous rendons capables de nous élever vers ce but ; nous n'avons pas trop de tous nos moyens pour nous en rapprocher ; et si le ciel avait accordé à l'homme plus de génie, il en aurait plus de vertu. »

Mais comme l'a bien vu M. Souriau, c'est son expérience personnelle de la vie que Mme Staël érige en système définitif. Pour comprendre ce système, il faut donc étudier la vie de son auteur. Mais une morale est toujours individuelle ; elle varie même au cours d'une existence, selon les fluctuations de notre tempérament : nos idées et notre vie morale sont toujours le reflet de notre vie physique. L'évolution des idées morales de Mme de Staël est une illustration de ce principe, et la variété des idées de cet écrivain une preuve de sa sincé-

rité. Retenons seulement cette maxime de l'auteur de *Corinne*. Tout ce qui tend à comprimer nos facultés est une doctrine avilissante. Par faculté il faut entendre les facultés physiques et mentales. C'est l'aveu d'une femme qui ne comprit jamais la vie qu'à travers l'amour d'un homme.

§

Cartes postales, Critique, Notes et Impressions, par Paul Abram. Ce sont, comme l'indique le titre de ce volume, des notes rapides sur la vie et les livres, sur les livres surtout. En somme, ce sont de petits comptes-rendus de bonne volonté, souvent trop indulgents. L'auteur s'est vivement intéressé aux dernières productions qui traitent du mariage, et il pense que notre organisation familiale semble vouée à des transformations « prochaines et profondes ».

M. Paul Abram, de concert avec ces grands écrivains qui se sont spécialisés dans cette question, demande que les lois qui régissent le mariage soient modifiées. Ce serait pourtant si simple de négliger ces lois et de se déclarer libre ; mais les êtres faibles ne se croient jamais libérés que par une loi officielle, de même qu'ils ont été officiellement enchaînés. M. Abram nous donne ici l'analyse d'un roman d'Edouard Rod sur l'union libre : *les Unis*, dont le thème est des plus réjouissants. Un monsieur, croyant convaincu des dogmes reformateurs, unit librement ses filles au lieu de les marier selon la tradition. Alors, toutes sortes de malheurs s'abattent sur ces pauvres filles. Mais aussi quelle singulière idée ! M. Abram nous explique que notre morale « évolue puissamment depuis quelques années », mais s'il faut réclamer l'union libre, il n'en faut pas demander l'exécution immédiate. Evoluons donc encore un peu.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Albert Dufourcq : *Histoire de l'Eglise du IIIe au XIe siècle : le Christianisme et l'Empire;* Bloud, 3.50.— Th. de Cauzons : *Histoire de l'Inquisition en France. Tome I : Les Origines de l'Inquisition;* Bloud, s.p. — Albert Mathiez : *la Révolution et l'Eglise;* A. Colin, 3.50. — Memento.

Histoire de l'Eglise du IIIe au XIe sècle : le Christianisme et l'Empire, par Albert Dufourcq. — En recevant ce volume isolé, qu'on nous a envoyé, supposons-nous, à titre d'extrait, d'échantillon, nous avons failli ne pas nous apercevoir de l'importance de l'ensemble (toute une synthèse sur l'Histoire du Christianisme) dont il est un fragment. C'est présenté d'une façon un peu enchevêtrée, semble-t-il. Titres et sous-titres multipliés où l'attention se disperse. Débrouillons : l'œuvre a pour titre général : « Avenir du Christianisme » ; en attendant qu'on nous dise cet Avenir, on nous

raconte le Passé, « le Passé chrétien, Vie et Pensée », c'est-à-dire qu'on nous donne une « Histoire de l'Eglise ». Le volume actuel, qui est le tome IV et le « Livre III » de cette Histoire, comprend, sous cette rubrique : « Epoque méditerranéenne », l'histoire du Christianisme et de l'Empire, elle-même première partie de l'« Histoire de l'Eglise du IIIe au XIe siècle ». Il y aura encore (ou il y a, sont-ils parus ?) quatre tomes : tome V, 2e partie de l'« Histoire de l'Eglise du IIIe au XIe siècle » ; tomes VI, VII et VIII : « Histoire de l'Eglise du XIe au XVIIIe siècle ». (« Epoque occidentale »). Le regrettable, c'est que nous n'ayons pas reçu les tomes antérieurs à l'actuel tome IV, et qui sont : tome I, « Epoque orientale, Histoire comparée des religions païennes et de la religion juive (jusqu'au temps d'Alexandre) » ; tomes II et III, « Epoque syncrétiste, Histoire de la fondation de l'Eglise (depuis Alexandre jusqu'au IIIe siècle).

Ce volume-ci nous a été envoyé isolément, comme par hasard, en 3e édition. Comment veut-on que nous parlions d'une œuvre ainsi présentée à la critique ? Et c'est dommage, car cette œuvre apparaît considérable, et pas seulement par les dimensions matérielles ; originale, d'une science de bon aloi (les travaux hagiographiques antérieurs de l'auteur nous en sont un garant). Je renvoie le lecteur (je pourrais m'y renvoyer moi-même) à l'introduction générale, placée en tête du premier volume, qui contient les idées de M. Albert Dufourcq sur l'esprit, le plan et la méthode de cette synthèse. Notons seulement ici, d'après l'auteur, les grandes lignes de ce tome IV, qui forme avec le suivant le livre III de l'histoire de la religion judéo-chrétienne : « L'histoire de l'empire romain du IIIe au Xe siècle, dit-il, présente le tableau d'une décadence saccadée, et qui se précipite : la renaissance de l'Orient et l'éveil de l'Occident le forcent à reculer, le contraignent à se disloquer, finalement le transforment. Comment l'Eglise, après une heure d'extraordinaire éclat, semble destinée à partager sa ruine, mais sait à temps séparer ses destinées des siennes, c'est ce que disent les pages qui suivent. »

Notons encore, et pour terminer ce compte-rendu qu'on nous donnera, si l'on veut, les moyens de compléter, quelques nouveautés relevées dans l'ensemble des travaux de M. Dufourcq, d'après l'énoncé même de ceux-ci. Remarquons, par exemple, que l'auteur place la fondation de l'Eglise dans une période qui va d'Alexandre au IIIe siècle. C'est là le point de vue judéo-chrétien, qui domine de plus en plus tout un ordre de travaux récents, parmi lesquels nous avons eu déjà l'occasion de signaler *la Source du Fleuve Chrétien* (1), de M. Edouard Dujardin. Ordinairement, on entendait, par période des origines, les trois premiers siècles. On pouvait y ajouter le IVe siècle, époque où le christianisme devint officiel.

(1) *Mercure de France* du 1er avril 1906.

M. Dufourcq, lui, marque un point d'arrêt dès le début du IIIe siècle. Le syncrétisme judéo-chrétien est alors achevé. L' « époque méditerranéenne » commence, c'est-à-dire l'époque d'une crise qui, s'élevant dans le christianisme des bords de la Méditerranée, décidera des destinées de l'Eglise. L'évolution politique devient, à partir de ce moment-là, non moins importante que l'évolution religieuse. En Occident, dès le IIIe siècle, commence la ruine du monde romain, prélude de sa prochaine transformation en Orient. « La plupart des historiens, à tort, selon moi, dit à ce propos M. Dufourcq (autre nouveauté de son œuvre), séparent les IIIe, IVe siècles des Ve et VIe siècles, comme si le réveil de l'Orient et l'éveil de l'Occident dataient des Ve, VIe. » Point essentiel. En effet, cette importance donnée, dès le commencement du IIIe siècle, à la décadence du monde romain pose d'une autre façon la question des développements du Christianisme. Il s'agit de savoir, dès ce moment-là, moins s'il sera religion d'Etat que s'il sera entraîné dans la ruine de cet Etat. La naissance et la prospérité de la civilisation byzantine ne résolvent pas la question : le vrai christianisme n'est pas à Sainte-Sophie. Où donc est-il? Là où il s'est réfugié, après avoir péniblement séparé sa cause de celle de l'empire romain (luttes des papes et de Byzance, hérésies, et tout le drame du christianisme méditerranéen), avec laquelle il l'avait trop confondue au IVe siècle : — en Occident. Mais l'Occident semble devoir lui être mortel. « Horriblement rabaissée par les Germains près desquels elle a fui, l'Eglise semble destinée à périr. » Cette nouvelle lutte en Occident donnera au Catholicisme ses véritables caractères.

Telle paraît être, à quelques égards, et autant que nous permet d'en juger l'insuffisance des documents qui nous ont été envoyés, la brillante synthèse de M. Albert Dufourcq.

Histoire de l'Inquisition en France : Les Origines de l'Inquisition, par Th. de Cauzons. — On a beaucoup écrit sur l'Inquisition. M. Th. de Cauzons ne croit cependant pas qu'on puisse porter un jugement général sur cette institution, le caractère de celle-ci variant, d'après lui, selon les pays et les époques. (Il semble pourtant que l'Inquisition n'ait guère pris qu'en Espagne des caractères spéciaux.) M. de Cauzons s'est donc attaché à bien connaître, pour le pouvoir bien apprécier, ce qui nous concerne d'abord, c'est-à-dire l'Inquisition en France.

Au regard de cette méthode, certaines œuvres d'ensemble, le grand ouvrage d'Henry-Charles Lea (1), par exemple, semblent avoir l'inconvénient de ne considérer et de ne juger qu'*une* Inquisition, commune à toute la Chrétienté, et quand celui qui porte ce jugement

(1) *Mercure de France* d'avril 1903.

général est, comme Lea, un protestant, c'est-à-dire un esprit prévenu, l'inconvénient est double. Cela, d'ailleurs, n'empêche pas le livre de Lea d'être une œuvre d'une science profonde, qui nous a renseignés sur maint point obscur, notamment sur la jurisprudence inquisitoriale. Nous sommes curieux de voir comment M. de Cauzons traitera, dans ses volumes suivants, le même sujet.

Dans ce premier volume, l'histoire de l'Inquisition en France se dégage peu encore de quantité de généralités préliminaires. Se proposant l'étude des origines de l'Inquisition, ce volume n'aborde le sujet même, c'est-à-dire les causes proprement dites de l'établissement de cette institution au XIIIe siècle, au moment où se dessine le mouvement contre les Albigeois, qu'après des centaines de pages consacrées à des origines beaucoup moins immédiates. L'étude de celles-ci fait remonter l'auteur jusqu'à la Bible, jusqu'à l'antique intransigeance monothéiste. Passant en revue, après cela, le Christianisme primitif et ses pénitences canoniques, puis surtout le christianisme officiel de Constantin, où commence, à propos d'Arius, la punition de l'hérétique par le bras séculier, la législation des châtiments contre les dissidents, puis enfin le christianisme du Haut Moyen-Age et du Moyen-Age, il constate que les idées romaines de gouvernement temporel, confuses mais constantes, idées n'allant jamais « sans quelque coercition », s'y trouvèrent « mêlées aux théories du pouvoir ecclésiastique universel ». Sans doute, ce fait, depuis Constantin, c'est-à-dire depuis le premier jour où le Christianisme exista politiquement, est une des causes de l'Inquisition. Mais cause à bien longue portée et que M. de Cauzons a étudiée bien longuement. Il y a là une recherche des filiations qui est d'un intérêt un peu général et philosophique, bien qu'il soit fort beau, sans aucun doute, de rendre ainsi sensible, jusque dans le détail, la continuité d'une situation : « Entre l'Empereur et le Pape, il y a accord complet... La vieille institution des « témoins synodaux » remontant à l'époque carolingienne leur sera (aux évêques du XIIe siècle) d'un puissant secours, car on fera prêter à des personnes honorables le serment de dénoncer tous les suspects, usage qui se généralisera quand la véritable inquisition sera établie. Imposé sous peine d'excommunication à tous les fidèles, il fera découvrir les sectaires les plus cachés. » Quelle trouvaille dans le vieux droit carolingien, sans compter celles dans l'antique droit constantinien ! On ne s'étonnera pas, d'ailleurs, de cette minutie, quand on saura que, pour M. de Cauzons, l'évolution politique et sociale du monde chrétien, en amenant « l'union intime de l'Etat et de la hiérarchie ecclésiastique, conduit presque *automatiquement* à l'Inquisition ».

Laissons là les objections, bien qu'on ait pu dire, d'autre part, que l'anticléricalisme est « une manière d'être constante et naturelle aux Etats ». Remarquons seulement que si l'on se contente du seul côté

du tableau présenté par M. de Cauzons, si l'Inquisition, c'est-à-dire l'application de sanctions temporelles en matière de foi, est un fait automatiquement amené, impliqué dans le Christianisme depuis Constantin, qui se rangea du côté des Pères de Nicée contre Arius (et inversement), si telle est bien la philosophie qui se dégage des Origines de l'Inquisition, — dès lors, semble-t-il, il devient bien inutile de se demander si une institution aussi immanente fut bonne ou mauvaise. Elle fut nécessaire. Je crois que l'étude très développée des origines a amené M. de Cauzons à un état d'esprit un peu philosophique, un peu trop déterministe.

Peut-être fallait-il venir de moins loin et de moins haut à l'établissement proprement dit de l'Inquisition (on ne nous en parle qu'à la page 386 de ce volume qui en a 500) durant le premier quart du XIIIe siècle. Certes, l'étude approfondie (et basée sur les textes mêmes, qu'on reproduit) de la longue préparation du milieu, cette étude que nous signalons plus haut, a son intérêt, son utilité. Cependant l'Inquisition, avec ses caractères propres, sortit surtout de la guerre des Albigeois. J'espère que, dans le prochain volume, M. de Cauzons nous parlera un peu plus des Albigeois. Celui-ci se ferme, comme il a commencé et a peu près partout continué, sur des considérations et des exemples touchant les rapports de l'Eglise et de l'Etat au point de vue de la répression des hérésies. Nous sommes curieux de voir comment M. de Cauzons aura utilisé, à propos des Albigeois et des débuts de l'Inquisition proprement dite, les travaux de M. Douais et ceux d'Henry-Charles Lea. M. Douais, aujourd'hui évêque de Beauvais, s'est surtout appliqué à réunir des documents. M. Lea estime que ces documents, notamment la *Practica* de Bernard Gui, l'un des principaux juristes de l'Inquisition, « ne jettent pas un jour très heureux sur l'histoire de l'Inquisition dans le Midi de la France ». L' « automatisme » de M. de Cauzons serait-il un peu trop spéculatif?

Mais n'anticipons pas. L'auteur nous promet pour le tome II (a-t-il paru?) l'étude de la jurisprudence inquisitoriale. Sur ce point, le dernier jugement émis est celui (sans doute très général) de Lea, que voici : « L'Inquisition introduisit un système de jurisprudence qui corrompit le droit criminel dans tous les pays soumis à son influence, et, pour des siècles entiers, fit de l'administration de la justice pénale une cruelle dérision. »

Nous aurons à voir, prochainement espérons-nous, comment M. Th. de Cauzons, de son point de vue ultra-déterministe, a pris la chose. A vrai dire, après la psychologie de l'Inquisition au temps du grand catholicisme médiéval (nous aurions plaisir à en discuter, si M. de Cauzons nous en donne, dans son prochain tome, une occa-

sion que nous n'avons point trouvée dans celui-ci), c'est la jurisprudence inquisitoriale qui nous intéresse le plus.

La Révolution et l'Eglise, par Albert Mathiez. — La mention de cet ouvrage de M. Albert Mathiez vient tout naturellement sous la plume dans cette revue de quelques récents ouvrages relatifs à l'Eglise. Non que ce livre soit un ouvrage d'ensemble sur l'histoire religieuse de la Révolution. Des ouvrages d'ensemble, il y en a plus d'un. Mais M. Mathiez, quant à lui, l'avoue sans fausse honte (et nous concevons cela, les monographies, dans les sujets relativement encore très rapprochés, restant, jusqu'à nouvel ordre, et sous certaines cautions, une bonne forme d'investigation), « les dix années qu'il a consacrées au sujet ne lui ont pas encore suffi pour en prendre une complète possession ». Il est encore des points « mal connus ou controversés », que M. Mathiez semble s'être donné la mission de découvrir et d'étudier. Par ses livres, nous saurons au moins quels sont ces points, quelques-uns d'entre eux.

Une de ces questions, — qui est, à vrai dire, assez générale et dont la solution implique la commune méthode suivant laquelle ont été écrites toutes ces études, non dépourvues par là de tout lien, — est celle de l'anti-cléricalisme de la fin du XVIII[e] siècle, anti-cléricalisme qui n'est point du tout le nôtre. M. Edme Champion avait donné, je crois, en ceci, le signal des recherches. Du libre déisme du XVIII[e] siècle, il avait conclu au déisme des Constituants, à l'existence, chez eux de sentiments religieux, qui, loin de leur suggérer la haine et l'abolition du christianisme, leur fit désirer une évolution du christianisme parallèle à l'évolution de l'Etat. M. Albert Mathiez a poussé ses recherches dans le même sens, et il trouve très logique que les bons Constituants aient voulu, par souci même de la chose religieuse, la nationalisation du catholicisme et la constitution civile du clergé. Logique, oui, mais désastreux aussi !

Tel est l'objet de la première étude, sur « les Philosophes et la séparation de l'Eglise et de l'Etat ». Cet objet est si réel que, dans la seconde étude, « la Lecture des décrets au prône », l'auteur montre les Constituants décidant, sur la proposition de Grégoire, d'employer le clergé, tant est grande leur confiance en lui, à faire connaître et à expliquer au peuple les décrets de l'Assemblée. Et beaucoup de curés firent du zèle (par ambition, hélas ! L'étatisme religieux de la Constituante faisait déjà du joli !), tel celui qui signe « Pupunat, curé-citoïen d'Etables en Bugey-sur-Cerdon, département de l'Ain, district de Nantua ». L'étude de cette même mesure donne aussi, du reste, à M. Mathiez l'occasion de saisir, dès ce moment-là, en constatant ailleurs des résistances irréductibles, les « raisons profondes du rapide divorce de l'Eglise et de l'Etat ».

Nous ne pouvons donner que les titres, déjà suffisants pour en

exprimer l'intérêt, des autres études de cet ouvrage, dont on a pu prendre maintenant une idée suffisante : « Robespierre et la déchristianisation » (réfutation de certaines idées de M. Aulard) ; « le Régime légal des cultes sous la première séparation » ; « les Théophilanthropes et les autorités à Paris sous le Directoire » (il nous semble que M. Mathiez grossit quelque peu cette question des théophilanthropes) ; « le Culte privé et le culte public sous la première séparation » ; « la Veille et le lendemain du Concordat ».

Tout est solide et inspire confiance dans les études de M. Albert Mathiez sur l'histoire religieuse de la Révolution.

Memento. — En étudiant *les Epoques critiques du patriotisme français* (Bloud, 3,50), M. J. Viaud a voulu « discuter un double problème patriotique, dans les conditions où le posa la Société française et moderne ». Ces époques critiques sont celle de l'Emigration et celle du retour des Bourbons. Ici, « l'argument de la défense personnelle fait échec à la grandeur d'un peuple » ; là, l'argument d'une impérieuse nécessité de paix entrave et finalement fait échouer l'effort de Napoléon luttant contre l'Europe. Dans les deux cas, M. J. Viaud, sans nier, d'une part, la fausseté de certaines idées des Emigrés, et tout en admirant, d'autre part, l'héroïsme de nos soldats et le génie de leur chef, conclut à la valeur de l'argument et à l'acquittement de ceux, Français de Coblentz et Français de Gand, qui l'employèrent. Sans doute, les Bourbons eurent une façon de comprendre le patriotisme qui certainement se justifiait. Mais nous faisons des réserves relativement à l'indulgence de l'auteur envers les Emigrés. Ou plutôt il semble avoir oublié ici quelques détails. Il y a deux Emigrations : celle de 1789 et celle de 1792. Or, si celle de 1792, forcée, inévitable, reste comme un acte de légitime défense, celle de 1789, dont le comte d'Artois donna le signal, fut certainement prématurée, une mode, un snobisme, plus qu'une nécessité ; elle contribua à précipiter les événements, à tout mettre au pis; elle fut égoïste, chercha même à supplanter Louis XVI, et on ne peut la juger que comme une méchante action.

Avant et après Sadowa (Fontemoing, 3,50), les intéressants souvenirs de M. James de Chambrier se rapportent à cette période, aux événements, aux hommes et aux choses qui en furent le drame, les acteurs et le décor. On indiquera le ton de ces souvenirs, en les donnant comme ceux d'un homme du monde, assez homme de cour pour bien connaître la société des Tuileries et la bonne compagnie européenne, assez publiciste pour avoir la curiosité de la politique de l'époque. M. de Chambrier paraît être un de ces témoins bien placés que récemment M. Frédéric Loliée interrogea avec tant de succès. On aura plaisir à aller directement visiter ce témoin-ci, dans l'aimable salon curieusement et élégamment fréquenté qu'est son livre. — D'un autre salon, le célèbre salon de la marquise de Castellane, sa mère, où il put voir quelques-uns et quelques-unes de ces *Hommes et choses de mon temps* (Plon-Nourrit, 3,50), Montalembert, de Falloux, Cochin, le catholicisme libéral, le projet d'une réconciliation de la maison de France, — M. de Castellane nous mène bientôt, pendant les jours de 70, à la suite des Moblots de l'Armée de la Loire, puis autour de l'Assemblée Nationale, et

là l'on recueille, avec un vif intérêt, le témoignage oculaire du mémorialiste sur une des causes, minime en elle-même (une erreur sur les mots, « transaction » substitué à « solution »), qui amenèrent l'échec de la restauration monarchique : le comte de Chambord voulait d'une solution conciliatrice, mais se refusait à une transaction. Le volume s'achève sur une série de portraits humoristiques de personnages célèbres, et sur des observations touchant le monde, le demi-monde et le grand monde sous l'Empire et depuis.

Dernier sommaire de la *Revue Historique* (mars-avril 1910) : Lucien Febvre, « l'Application du Concile de Trente en Franche-Comté, *1re partie* » ; Louis Batiffol, *suite et fin* des intéressantes études sur « Louis XIII et le duc de Luynes » ; Antoine Thomas, « le Signe royal et le Secret de Jeanne d'Arc » ; Edmond Buron, « Un Prophète de la Révolution américaine » ; Henri Sée, « la Rédaction et la valeur historique des cahiers de paroisses pour les Etats-Généraux de 1789 » ; Georges Bourgin, « Santa-Rosa et la France » (1821-1822) (chapitre de l'histoire du libéralisme italien, 1820-1821) ; Bulletin historique. Comptes-rendus critiques.

Reçu : *Revue Historique de la Révolution Française*, trimestrielle. Directeur : Charles Vellay. Chaque fascicule contient un supplément de 32 pages consacré à l'édition des œuvres complètes de Maximilien Robespierre. — *Revue du Nord*, trimestrielle, recueil historique publié sous les auspices de l'Université de Lille. On y trouve des études sur la Flandre, l'Artois, le Boulonnais.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Ch. Maurain : *Les Etats physiques de la matière*, Nouvelle collection scientifique, Alcan, 3 fr. 50. — Dr Foveau de Courmelles : *L'Année électrique*, 10e année, 1909, Ch. Béranger, 3 fr 50. — Etienne Douzal : *Production électrique de l'ozone et applications*, Ch. Béranger. — Memento.

Les physiciens se représentent la masse d'un gaz comme constituée par une infinité de molécules qui se meuvent incessamment, avec une très grande rapidité, dans toutes les directions. Ils sont arrivés, par diverses méthodes, à calculer le nombre des molécules contenues dans un volume donné, leur vitesse moyenne, leurs masses et dimensions, l'étendue des parcours, la fréquence des chocs. Citons quelques chiffres ; ils sont fantastiques, par leur grandeur ou leur petitesse. Dans un millimètre cube d'hydrogène, à la pression atmosphérique ordinaire et à 0°, il y aurait environ 3×10^{16} molécules. Dans un tube de Crookes à vide avancé, où la pression est seulement de l'ordre du millionième de la pression atmosphérique, un millimètre cube contiendrait encore environ 3×10^{10} molécules, à savoir 30 milliards. Les molécules de l'air se déplaceraient avec une vitesse moyenne de 460 mètres (oxygène) ou de 490 mètres (azote) à la seconde ; pour l'hydrogène, la vitesse serait beaucoup plus grande : 1850 mètres. Dans leurs mouvements les molécules se choqueraient

fréquemment entre elles ; dans l'air, une molécule subirait environ 5 milliards de chocs par seconde; aussi, malgré la grande vitesse de son mouvement, elle se déplacerait souvent fort peu ; pendant une seconde, elle changerait plusieurs milliards de fois de directions, n'effectuant que de très courts trajets linéaires, d'une longueur moyenne de 1/10 de micron. Le micron est le millième de millimètre ; on le désigne par la lettre μ. On représente par μμ le millième de micron, c'est-à-dire le millionième de millimètre. Or, le diamètre des molécules de la plupart des gaz seraient compris entre 2 et 3 dixièmes de μμ. Le diamètre d'une molécule serait ainsi à un millimètre ce qu'est un millimètre à une longueur de quelques kilomètres.

Sous l'influence de certaines forces du milieu extérieur, il arrive qu'un certain nombre de molécules se brisent en deux fragments électrisés, autour desquels se forment des agglomérations de molécules, ou *ions;* ceux-ci marchent moins vite que les molécules isolées, et, même dans le cas des plus fortes actions ionisantes, sont en nombre relativement petit : un ion pour 3×10^{12} molécules ; malgré cela les propriétés du gaz sont changées considérablement ; il y a d'ailleurs de petits ions et de gros ions.

Tous ces chiffres sont empruntés à un récent livre, **les Etats physiques de la matière**, où le professeur Maurain cherche et réussit à éveiller dans l'esprit de son lecteur des images saisissantes de la constitution des gaz, liquides et solides.

C'est en partie grâce au microscope qu'on est arrivé à des hypothèses vraisemblables. Le microscope, qui a rendu tant de services aux biologistes, en rend actuellement de très importants aux physiciens et aux chimistes. En modifiant son mode d'emploi, on a pu l'appliquer à l'étude d'objets extrêmement petits. Avec le microscope ordinaire, on ne peut séparer deux objets dont la distance est inférieure à 2 ou 3 dixièmes de micron et on ne peut voir un objet dont les dimensions sont du même ordre de grandeur. Or, l'ultra-microscope, perfectionné par Cotton et Mouton, permet de déceler des objets 40 à 50 fois plus petits, c'est-à-dire ayant seulement quelques millionièmes de millimètres. Avec cet instrument, on peut *résoudre* des substances solides ou liquides contenant des grains très fins qui échappent aux procédés d'observation ordinaires. « On aura, dit M. Maurain, une idée de la puissance de ce nouveau procédé d'analyse de la matière en comparant les longueurs qui viennent d'être indiquées aux dimensions moléculaires : ces longueurs sont seulement une dizaine de fois plus grandes que les dimensions actuellement admises pour les molécules. » Grâce à l'ultra-microscope, on a pu étudier avec profit l'état colloïdal, que présente en particulier la matière vivante.

Dans son intéressant livre, M. Maurain étudie d'une façon très

détaillée les propriétés des cristaux solides et des cristaux liquides. A ce sujet, Pierre Curie avait émis des idées des plus fécondes.

Il ne faut pas croire que la forme des cristaux soit immuable. Diverses circonstances peuvent influencer sur celle-ci ; il faut tenir compte de la présence de matières étrangères dans la solution mère, même en quantités infinitésimales, de la vitesse de formation du cristal, de la température. Ainsi le chlorure de sodium ou sel marin, cristallisant à partir d'une solution aqueuse pure, est en cubes ; si à la solution on a ajouté un peu d'acide borique, les cristaux sont des cubes dont les angles sont tronqués par de petites facettes ; si on a ajouté de l'urée, ces facettes prenant de l'importance, on obtient des octaèdres. De même il sufffit de $\frac{1}{7000}$ de bleu de méthylène dans la solution mère pour modifier la forme des cristaux de nitrate de plomb.

Pierre Curie fait intervenir dans la formation des cristaux ce que l'on appelle en physique la tension superficielle. La somme des énergies superficielles doit être minima. Toute cause qui modifie la tension superficielle (changement de température, addition de certaines substances) a son influence sur la forme et la taille des cristaux.

Ce qui caractérise essentiellement la structure cristalline, c'est l'orientation uniforme des particules constituantes, et les variations des propriétés (élastiques, thermiques, optiques, magnétiques) suivant les diverses directions. Or, les physiciens ont été conduits à considérer des « liquides à structure cristalline ». Les considérations relatives aux cristaux liquides sont des plus intéressantes.

§

Chaque année, le Dr Foveau de Courmelles rend compte des récents progrès de la science électrique, insistant beaucoup sur le côté industriel et sur le côté médical. Dans **l'Année électrique**, il est question d'électro-chimie, d'éclairage et de chauffage, de traction électrique, de télégraphie, d'électrophysiologie, de radiothérapie, de photothérapie, etc. Si nous ouvrons le livre au chapitre *Radium* et *Radioactivité*, nous constaterons avec stupéfaction qu'il y a encore des savants pour mettre en doute l'existence du radium. On trouvera exposée l'opinion du professeur Herrera, de Mexico, bien connu depuis qu'il a essayé de prouver que les cristaux étaient doués des propriétés des êtres vivants, et de réaliser la création de la vie au sein des matières minérales. Ceci d'ailleurs n'est pas fait pour nous donner grande confiance dans ses opinions. D'autres discutent sur la durée des substances radio-actives. Des mesures très précises de Rutherford auraient prouvé que la destruction du radium s'effectue avec une régularité qu'aucune action physique ou chimique ne peut influencer, et auraient permis de calculer la durée du radium, à sa-

voir 2.600 ans. Celle de l'uranium serait beaucoup plus longue : 7.500.000.000 ans. — On ne paraît pas encore bien renseigné sur l'origine de la radio-activité terrestre : G.-A. Blanc croit qu'elle est due au thorium, et calcule la proportion de ce corps dans le sol de Rome. — *L'Année électrique*, on le voit, renferme des documents précieux, mais il est regrettable que les indications bibliographiques ne soient pas données avec plus de soin, car il serait utile souvent de se reporter aux travaux originaux eux-mêmes.

§

On sait l'importance qu'a prise en ces dernières années l'**Ozone** dans l'industrie, l'hygiène et la thérapeutique. Aussi le livre de l'ingénieur Etienne Douzal sur la production et les applications de ce corps est-il destiné à rendre des services appréciables. On y trouvera exposés les divers modes de formation de l'ozone, à partir de l'oxygène. Ce dernier gaz est en effet transformé en ozone sous l'action des décharges électriques, sous celle des rayons du radium et de la lumière ultra-violette, etc. ; les ozoneurs électriques les plus perfectionnés se trouvent décrits ici, et en même temps les ozonomètres les plus pratiques. L'ozone est utilisé surtout pour le blanchiment et la désinfection. Autrefois on blanchissait les fibres textiles par exposition à l'air ou au soleil : autour des linges humides étendus sur l'herbe, il se forme de l'ozone, et c'est grâce à ce gaz que les ménagères de la campagne ont du linge si blanc. Dans l'industrie, l'ozone, qui est doué de propriétés oxydantes et antiseptiques à la fois, est tout indiqué ; toutefois l'action prolongée de l'ozone seul amène une grande fragilité des fibres textiles. Avec l'ozone, on peut également blanchir le papier, les plumes et les fourrures, imprégnant préalablement celles-ci d'essence de lavande. Une des applications merveilleuses de l'ozone est la stérilisation des eaux potables : non seulement les microbes sont tués, mais encore des gaz nuisibles, tels que l'acide sulfurique et l'ammoniaque sont transformés en corps inoffensifs. On trouvera décrits dans le livre de M. Douzal des appareils très pratiques pour la purification de l'eau dans les ménages et en voyage, et pour la stérilisation du lait. Enfin, dans les maladies des voies respiratoires, les inhalations d'air ozoné donnent d'excellents résultats.

Memento. — M. Mario Roso de Luna vient de publier une savante étude sur *l'Evolution solaire et les séries astro-chimiques*, qui a été traduite en français par M. Miguel de Toro y Gisbert. Pour l'auteur, le nombre régit tout dans la nature, aussi bien les propriétés physiques et chimiques des corps et l'évolution des astres que notre vie. En comparant les conclusions du livre avec quelques mythes nés dans l'antiquité la plus reculée, on constate certaines analogies frappantes.

GEORGES BOHN.

LES REVUES

La Nouvelle Revue Française : M. André Gide, à propos de « l'Amateur », de M. Remy de Gourmont. — *Les Documents du Progrès* : M. Camille Mauclair prévoit « la musique d'expression sociale ». — Vers de MM. André Salmon et Edouard Gazanion. — Memento.

Le printemps, qui réalise autant de miracles qu'il sort de tiges ou éclate de bourgeons, provoque cette année, parmi les joueurs de lyre, un copieux débat sur le vers libre. Un bon poème prouve à lui seul plus que les meilleurs traités. Les poètes le savent bien, qui s'abstiennent d'entrer en lice. Les combattants s'en doutent peut-être un peu? C'est pourquoi nous ne noterons ici, que pour mémoire, ce nouvel examen d'une question antique. La cause est entendue depuis longtemps. On s'agitera beaucoup encore autour d'elle. M. Henri Ghéon réclame « une discipline du vers libre ». Sans doute quelqu'un lui répondra-t-il que, discipliné, le vers libre ne sera plus libre du tout?...

Plutôt que de prendre parti, nous préférons suivre M. André Gide analysant « l'Amateur de M. Remy de Gourmont » pour les lecteurs de **la Nouvelle Revue Française** (1er avril).

Pour certains, M. André Gide est notre Gœthe français. En tout cas, il a, comme le Gœthe de Weimar, le goût de la philosophie, de la morale, une intelligence très supérieure et la passion d'enseigner. *Les Poésies d'André Walter, les Cahiers d'André Walter, Paludes*, avertirent les aînés et les cadets de M. André Gide d'une sensibilité rare qu'il n'a, dans ses œuvres plus récentes, ni démentie, ni très aiguisée. Elle est l'origine d'un sourire toujours un peu grave et d'un sérieux presque léger qui animent des phrases d'une pureté exemplaire. On serait tenté d'écrire un parallèle entre M. André Gide et M. Remy de Gourmont; car celui-ci appliquerait volontiers à celui-là les lignes suivantes où M. André Gide le dépeint :

M. de Gourmont est un critique littéraire averti, d'un goût fin, de beaucoup de lecture; il a le mot juste; il sait le juste prix des œuvres et ne laisse jamais la convention guider son choix ni conseiller ses amours. La pensée n'est point chez lui le résultat d'une contention, d'un effort; comme d'autres à la paresse, il s'abandonne à la pensée et c'est comme en se jouant qu'il écrit; sa phrase se développe d'un mouvement tout naturel, sans raidissement, sursaut, ni hâte. Ses pages sur Sainte-Beuve, Barrès, Lemaître, Brunetière, et sur tant d'autres, sont de forme et de saveur charmantes; je viens de relire ce qu'il écrivait en 1903 sur Rostand; même après Chantecler on n'a rien écrit de meilleur. — Ah! s'il n'écrivait que cela!...

Si M. André Gide peut dire que M. Remy de Gourmont, à l'occasion, « ne va pas déraisonner sans cause », M. Remy de Gourmont pourrait lui retourner le compliment dans les mêmes termes.

Sans doute, je lui vois assez volontiers la figure que ferait un d'Holbach

ou un Helvétius parmi nous ; mais, outre qu'il écrit bien mieux que ces messieurs, une compréhension plus subtile d'une époque plus décomposée le pousse à des dénis plus graves.

Que cela serait juste, aussi bien, si M. de Gourmont l'écrivait, parlant de M. André Gide, et remplaçait les deux noms vénérables par celui de Gœthe, non point le Gœthe des *Ballades*, ni de *Werther*, mais un Gœthe qui en serait toujours à réaliser les deux *Faust* et ne descendrait pas moins, spirituellement, de tous les encyclopédistes français et des meilleurs Germains !

Il faut, à M. André Gide, s'aider de Carlyle pour apparier M. de Gourmont à Voltaire. Carlyle est un parfait intermédiaire. Voyez comme il conduit M. André Gide profondément dans l'analyse du vaste esprit dont l'œuvre entier de M. Remy de Gourmont est un témoignage :

On pourrait dire de lui ce que Carlyle dit de Voltaire : « Pour lui, en toutes choses, la première question est, non pas ce qui est vrai, mais ce qui est faux ; non pas ce qui est digne d'être aimé, et maintenu fermement, et gravement pris à cœur, mais ce qui est à dédaigner, à tourner en dérision, et à jeter en plaisantant à la porte. » Je retrouve également chez Gourmont cette fatale propension à taxer de sottise ou d'hypocrisie tout ce qui témoigne admiration, vénération ou piété ; dont mille exemples dans Voltaire ; je copie simplement, parce que je les crois peu connus, ces significatifs passages d'une lettre au père Bettinelli (mars 1761) :

« Je fais grand cas du courage avec lequel vous avez osé dire que le Dante était un fou et son ouvrage un monstre. » Et plus loin : « Je crois que, dans le fond, il (Algarotti) pense comme vous sur le Dante. Il est plaisant que, même sur ces bagatelles, un homme qui pense n'ose dire son sentiment qu'à l'oreille de son ami. » D'où la conclusion : « Ce monde est une pauvre mascarade. »

M. de Gourmont est décidément « un homme qui pense »...

On a eu peur de comprendre. Rassurez-vous : M. de Gourmont, de l'aveu de M. André Gide, « ose dire ouvertement son sentiment », et il le fait de sorte que « sa pensée pourra paraître plus *osée* ». Voilà de très fine critique, il vous semblera, à vous qui êtes en commerce suivi avec MM. Desmaisons et Delarue. Et vous ne marchanderez pas à M. André Gide la raison de juger que M. de Gourmont « n'est pas tant cruel qu'abstrait ».

La haine de la pudeur (qu'il appelle : invention chrétienne) lui a enseiseigné la haine du christianisme. La haine du christianisme lui a enseigné l'amour de la science, qui l'a beaucoup occupé ces dernières années. Mais je le soupçonne fort de n'aimer tant la science que pour détester mieux la religion ; rien de contemplatif, de désintéressé, dans cet amour ; il ne voit dans la science qu'une pourvoyeuse d'arguments. Préoccupé de faire pièce, tout lui sert et n'importe comment. Quand il parle en littérateur, un goût

certain, la connaissance du sujet l'arrêtent sur la pente où, lorsqu'il commence à parler science, son esprit dévale aussitôt; rien ne l'y retient plus, intuition ni compétence; tous les raisonnements lui sont bons. Parfois il triche éperdûment : Dans le plus « scientifique » de ses livres, *la Physique de l'Amour* — livre inspiré par l'obsédant souci d'assimiler l'amour de l'homme aux pariades animales — après avoir parlé de la fuite, devant le mâle, de la taupe femelle qui creuse, à mesure que le mâle s'avance, d'enchevêtrés tunnels où son persécuteur peut-être se perdra, Gourmont écrira sans rougir : « *Quelle vierge humaine montra jamais une telle constance à garder sa vertu? Et laquelle, seule dans la nuit d'un palais souterrain, userait ses mains à ouvrir les murs, toute sa force à fuir son amant?* — Cette frénésie antipudique l'aveugle-t-elle? Plaisante-t-il? Ne reconnaît-il point que les arguments sont pipés?

Si les meilleurs arguments n'étaient « pipés », à quoi donc servirait l'esprit de finesse? A y réfléchir, ce que nous écrivons là n'est point cynique du tout.

« A tant abuser le lecteur, s'amuse-t-il toujours? » demande M. Gide. Le vrai est que M. de Gourmont « s'amuse » de mille choses dont toutes les religions, autant la morale a marqué M. André Gide d'un sceau indélébile de gravité. Le premier contemple la Vie, la vie intégrale des individus et la vie apparente des sociétés, avec une curiosité jamais lasse. Le second a formé, de tous les systèmes des philosophes, une immense grille qu'il maintient entre le monde et lui. Bien des élans se cassent à cette grille et il en examine les restes avec logique et sympathie....

Tous deux, ils ne sont si attachants qu'en raison de leur amour du style français, de leur continuel parti pris, et de leur intelligence. Ils s'entendent fort bien et ils s'entendront mieux quelque jour.

§

M. Camille Mauclair, dans **les Documents du Progrès** (mars), traite de *la musique d'expression sociale*. Il la prévoit en réaction à la musique actuelle « qui n'a de sujet et d'intérêt véritable que la combinaison des sons ».

L'humanité aspire trop impatiemment à transformer un art d'élite en art social; elle a trop besoin de la musique pour la laisser aux musiciens.

Un art qui n'était au début qu'un plaisir sensoriel et une sorte de distraction raffinée est devenu graduellement la plus forte expression de l'âme collective et la seule puissance capable d'imposer l'émotion mystique à une réunion d'hommes. La musique, qui est moins un art qu'un élément asservi, a réalisé ce miracle d'être à la fois la plus hiératique et la plus démotique des manifestations du génie. Comme l'amour et la religion, elle touche directement à l'âme sans le concours de la raison, et sa magie instantanée est pleine d'attraits pour notre société avide de sensations violentes et subtiles, et surtout de dépersonnalisation intermittente. La musique crée cette dépersonnalisation. Elle représente la dernière forme du rêve permise à une

société qui ne rêve plus : elle isole chacun dans son mirage intérieur et en même temps le convie à une solidarité aussi forte qu'éphémère avec ses voisins de concert. Le dilettantisme de la sonorité pour la sonorité ne suffirait aucunement à expliquer cette passion musicale qui s'est emparée de l'époque et a pénétré dans les mœurs. Il faut donc conclure qu'à un moment où la littérature languit faute de critique désintéressée et de lecteurs fidèles, où les marchands de tableaux et les expositions permanentes tuent la peinture, la musique concentre l'attention du public parce qu'elle s'est adjoint tous les éléments psychologiques. Nous sommes plus proches que jamais de la conception beethovenienne ; le prétendu dévoiement n'est qu'une conquête plus complète des formes de la mentalité générale.

M. Camille Mauclair arrive à conclure ainsi :

La forme d'expansion et de communion lyrique convenable à l'aspiration générale reste à trouver. Cette aspiration est confuse, la foule ne sait ce qu'elle veut : c'est aux musiciens de le deviner, et la gloire est le prix d'une telle divination. Il est inutile d'attendre de la critique l'effet de son rôle naturel, qui serait une sorte d'auscultation perspicace du public.

..... on peut inférer que la remise en honneur de la mélodie est prochaine, et que l'œuvre destinée à provoquer une profonde émotion sera celle qui se présentera sous l'aspect d'un vaste oratorio laïque, avec chœurs, grands développements symphoniques, mise en valeur du chant, poème d'une signification largement humaine, d'un langage polyrythmique, d'une déclamation faite pour être nettement entendue et comprise. Toute l'esthétique de nos jeunes compositeurs cédera le pas à une telle manifestation de psychologie collective, aussi étrangère aux puériles anecdotes de l'opéra qu'aux raffinements du symbolisme. Le centre de l'émotion musicale se transportera de la scène, profanée par l'industrialisme, au concert, qui réunit seul le véritable public avide des magies de la sonorité. La salle de concert, qui tôt ou tard s'élèvera plus vaste qu'aujourd'hui, deviendra alors un vrai temple social. Et ainsi sera vérifiée, après tant d'avatars, la doctrine sublime de la Neuvième Symphonie, fondatrice de la musique d'expression sociale.

§

Un poème de M. André Salmon, publié par **la Flamme** (20 mars) :

MÉLANCOLIE DE DIEU

Couché sur des coussins de nuages flottants,
Dieu rêve sans plaisir et, dans des cassolettes,
Fume l'éternité odorante. Des mouettes
Naissent lorsque Dieu bâille au creux du bleu divan.

Poètes, savez-vous que Dieu ce soir est triste ?
Les églises seront pleines de doux vieillards ;
Apaisant son ennui sur un ange harpiste,
De ses ailes, Dieu fait deux cormorans criards !

Debout, sacristain jaune, aux cloches ! Qu'on arrache

Le Seigneur au chagrin qui rend les hommes lâches
Et dévaste les dieux. C'est ce soir vendredi

Treize et Dieu, dont le trône est constellé d'outrages,
Se repent d'avoir fait un jour à son image
L'homme qui l'a chassé de l'autre paradis.

§

Un nouveau venu aux Lettres (il nous semble) donne, à la revue **le Feu** (1er avril) un *Nocturne des Chalands* qui annonce un vrai poète : M. Edouard Gazanion.

La Ville berce les chalands comme une sœur,
Elle se penche à genoux sur les barques,
Elle veut leur donner son plus clair sourire,
Pour qu'ils oublient la soif des campagnes,

Les bords fleuris d'ajoncs au matin rieur,
Les jeux près des rives agrestes ;
Et pour qu'ils restent, bercés contre ses berges,
Affable elle leur offre une paisible auberge
Dans son plus calme asile, son propre cœur ;

Dans l'ombre musicale
Elle a construit ce havre,
Pour qu'ils deviennent, graves et confiants,
Quelque chose de sa chair, ses purs enfants.

Et de ce fleuve qui est le sang de cette ville,
Elle protège leur chair fragile,
Leurs membrures délicates et sonores,
Pour qu'ils ne se heurtent pas à se faire mal.
Et qu'ils demeurent à dormir dans ses bras.

Peut-être reconnaîtra-t-on dans ces vers l'influence de M. Emile Verhaeren ? Mais, ici, n'est-ce point une note personnelle, cette précision et ce vague associés constamment :

Au loin on entend expirer les sirènes
Des trains en partance pour d'autres pays,
Et sur le lit du fleuve, les carènes
Balancent leur paresse, comme bercées.

Elles ont en leur cœur des chambres de lumière
Avec la lampe qui danse au plafond verni,
Une lampe de cuivre au métal poli
Et sur le mur les divinités coutumières,

De grandes chambres pleines de clarté
Où les objets même quand ils reposent
Redisent une chanson comme agités
Encore par le roulis sur le fleuve large,

De grandes chambres tendres avec le lit
Et sa courte-pointe de fausse dentelle,

Il y a des rideaux rouges aux fenêtres,
Au printemps, on met des pots de capucines sur le pont,

Puis dans un coin les filets et les gaffes,
Les lignes et les sacs et les câbles.

Et c'est là, dans ce ventre de clarté
Qu'il ferait bon vivre au cœur de la barge
Avec le mystère de l'eau qui monte
Contre les bords,

Au fil frôleur de l'eau du fleuve
Qui glisse aux mains effilées de la nuit,
Comme des doigts minces lissent une robe
Sans bruit.

Evidemment, M. Edouard Gazanion a les meilleurs dons d'un poète.

§

Memento. — *Arlequin* (mars), après une « Invocation (verveuse) à la Comète », donne : un « dialogue des Morts », de M. G. Le Cardonnel, deux poèmes du danois Sophus Claussen, traduits par M. Guy-Charles Cros.

Le Sillon (25 mars). — Anonyme : « le divorce entre l'armée et la nation»; de M. Amédée Guiard : « l'Eloquence de Marc Sangnier. »

Revue bleue (2 avril). — « Nécessité des principes sociologiques pour la démocratie », par M. Alf. Fouillée. — « Les Pêcheurs sardiniers, » par M. Ch. Géniaux.

Les Bandeaux d'Or (fasicules XI et XII réunis).— Œuvres de MM. Jouve, P. Cartiaux, Th. Varlet, M. Déwailly, G. Périn, R. Arcos, R. Allard, G. Duhamel, etc.

L'Hermine (20 mars). — « Repos », un beau poème de Mme J. Perdriel-Vaissière.

La Rénovation esthétique (mars). — « Ma Mère », pages très émouvantes, de M. Emile Bernard. — Poèmes de MM. Julien Ochsé et Ed. Gojon.

Le Feu (1er avril). — M. Martin-Mamy : « Philéas Lebesgue. »

La Flamme (20 mars). — « Une crue extraordinaire de bêtise », par M. Léon Bloy. — Un article de M. Paul Gault sur « M. Octave Mirbeau ».

La Revue (1er avril). — « Pensées et aphorismes » de Henrik Ibsen. — Lettres inédites de Lafcadio Hearn.

Le Correspondant (25 mars). — « Pauline de Grignan », par M. F. Caussy.

Revue Catholique et Royaliste (20 mars). — « Tourville et Jacques II », par M. G. Guillot. — « D.-G. Rossetti », par M. A. Léger.

La Grande Revue (25 mars). — Poèmes de M. Henri de Régnier. — « Renée Vivien », par Mlle Natalie Clifford Barney.

La Revue (2 avril). — M. d'Haussonville : « Mlle Clairon et le baron de Staël. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Anatomie du nouveau billet de banque (*la Chronique médicale*, 18 avril). — Les débuts de Moreas en Grèce (*le Temps*, 19 avril). — Les Thuriféraires de M. Rostand (*le Petit Temps*, 17 avril).

Le nouveau billet de banque, si grossièrement colorié, n'est pas dessiné avec beaucoup de soin, On s'en était bien aperçu, mais il fallait, pour préciser, bien connaître l'anatomie. M. Luc Olivier Merson, qui n'a d'ailleurs aucun talent dans son métier, ni la couleur, ni le dessin, ni l'invention, sera très surpris de ces critiques, lui qui méprise tant les impressionnistes; mais il est encore, qu'il le sache bien, beaucoup plus médiocre que la plupart d'entre eux. Qu'il entende ses vérités de la bouche d'un médecin, le Dr G. Durante, qui les lui dit avec sévérité dans **la Chronique médicale** :

Puisque *la Chronique médicale* s'occupe de la médecine dans l'Art et dans l'Histoire, elle ne saurait laisser passer sans le signaler un nouveau-né qui a sa place marquée sinon dans l'art, du moins dans l'histoire économique de notre pays, et qui nous appartient de par des tares pathologiques trop évidentes.

Je veux parler du nouveau billet de 100 francs de la Banque de France.

Je ne m'occuperai pas ici de la question artistique. Est-ce une œuvre d'art ou simplement une mauvaise chromo ? Aux artistes de décider, car chacun sait que le bon public ne connaît rien à la chose.

Au point de vue pratique, nous regrettons que l'inscription : « Cent francs », au milieu du recto, soit la seule indication de la valeur qu'aucun chiffre ne rappelle d'une façon visible. Vu du côté verso, ou même plié en deux et montrant la moitié droite du recto, rien ne signale la valeur du billet, ce qui sera un inconvénient lorsque d'autres valeurs seront émises sur ce nouveau type. Il est vrai que, par contre, la signature du peintre se trouve répétée deux fois sur chaque face. N'aurait-il pas mieux valu remplacer par des chiffres apparents ces initiales pratiquement peu utiles?

Mais arrivons aux points qui nous intéressent plus directement.

Le plus important est l'*enfant* qui occupe le recto à gauche et qui est un cas nettement pathologique,

Solidement campé sur son pied gauche, il ne touche qu'avec peine le sol de la pointe de son pied droit, et ceci bien que la jambe et la cuisse soient parfaitement rectilignes, et que le bassin, relevé à gauche par un déhanchement naturel, s'abaisse fortement du côté droit. Si l'on tient compte de l'abaissement du bassin de son côté, le membre inférieur droit doit avoir 10 à 12 centimètres de moins que le gauche, peut-être même davantage.

Ce pauvre petit boiteux est, du reste, bien conformé. La fesse, la cuisse, la jambe ne présentent, en particulier, pas traces d'atrophie ; il ne s'agit pas ici d'un arrêt de développement, suite de paralysie infantile. La rectitude des membres sur le tronc permet d'éliminer la coxalgie. Aucune incurvation rachitique. Pas de déformation du crâne, pas de brièveté du

membre supérieur ou de la cuisse permettant d'invoquer l'achondroplasie.

Nous sommes donc amené à admettre que M. LOM (voyez le rocher où un gros 100 aurait été plus utile) a dû prendre comme modèle un enfant d'un arrêt de développement simple, d'une pure micromélie congénitale et partielle, affection très rare sur laquelle nous ne possédons encore que peu ou pas de documents.

Malchanceux jusqu'au bout, cet enfant est enfin si malencontreusement placé que sa région fessière se trouve inévitablement traversée par le trou d'épingle de la Banque et qu'il est sans cesse exposé au supplice du pal. Il y a là sans doute une intention allégorique. L'artiste aura voulu rappeler que cette région est le lieu d'élection pour les injections sous-cutanées profondes.

Signalons en passant le *mouton* que tient cet enfant. Couvert de laine blanche sur la tête et le tronc, il paraît complètement dépourvu de poils sur les membres, qui sont couleur chair. C'est là une affection de la peau à localisation très spéciale.

Près de l'enfant, une *paysanne* debout appuie sur le cadre central son bras gauche jusqu'au coude. Bien que l'avant-bras ne soit pas soutenu, la main tombe presque à angle droit. On pourrait penser à une fracture du radius, accident fréquent, à notre époque d' « autos », par retour de la manivelle ; mais la déformation caractéristique en « dos de fourchette » fait défaut. Le relâchement des muscles semble complet ; il y a certainement là une paralysie des extenseurs.

Reste enfin l'*ouvrier* qui occupe le verso. Pourquoi sa main gauche s'appuie-t-elle sur sa cuisse droite, ce qui semblerait nécessiter une rotation en avant de l'épaule, qui fait défaut ?

Cette position rappelle celle du monoplégique qui, lorsqu'il s'assied, ramène avec l'autre main, ou lance en quelque sorte sur ses genoux, par un mouvement de rotation du tronc, son membre paralysé qui vient souvent s'accrocher sur la cuisse du côté opposé. Cette main, du reste, à la paume étalée, aux premières phalanges étendues et aux 2e et 3e phalanges fléchies, rappelle certaine griffe cubitale, comme la paysanne fait penser à la paralysie radiale.

Nous nous bornerons à signaler, en terminant, l'allongement, plutôt excessif de la jambe gauche de la Fortune, macromélie partielle qui vient compenser la micromélie de l'enfant.

Monoplégie ou paralysie cubitale de l'ouvrier, paralysie radiale de le paysanne, affection épilante du mouton, et surtout micromélie partielle de l'enfant, telles sont les tares pathologiques que nous montre le nouveau billet de la Banque de France. Il mérite donc de figurer dans la galerie de la *Chronique médicale*, à laquelle je souhaite d'en réunir de nombreux exemplaires, afin de pouvoir en établir une étude abondamment documentée.

§

M. A. Andréadès a envoyé d'Athènes au **Temps** un curieux article sur Moréas écrivain grec. C'était alors un jeune homme très élégant ou du moins très correct, trop correct, une sorte de gravure de

modes, avec une rose rouge à la boutonnière, une rose si grosse qu'elle ne paraissait pas naturelle. Avec cela, l'air fatal et byronien, dit M. Salomon, qui ignore que l'élégance de Byron était faite de laisser-aller et de négligence. On voit mal Moréas en redingote noire froncée à la taille et en tube à huit reflets. Mais peu importe. Voici le passage principal de la notice de M. Andréadès :

Moréas débuta par une pièce de vers, *la Fille du Nord*. Elle était écrite en grec puriste et fut, m'a-t-on assuré, composée en l'honneur d'une chanteuse allemande qui fut, dit-on et dit-il, sa première aventure. Cette pièce parut dans *l'Almanach des familles*, sous le pseudonyme de Neanthos. D'autres pièces datant de la même année (1871-1872) parurent dans d'autres almanachs. En 1872, Moréas fit une fugue en Occident. C'est alors qu'il visita Paris pour la première fois. La décrépitude dans laquelle il trouva Bologne est dépeinte dans une pièce assez médiocre. Le cimetière de Gênes lui inspira un poème dans le goût lamartinien.

Revenu de voyage, il prit la direction d'une revue mensuelle : *le Parthénon*. Il fut obligé de se multiplier. Plusieurs de ses premières poésies y parurent, y compris sa traduction du *Roi des Aulnes*, de Gœthe. Mais une revue ne vit pas que de poésie. Jean Papadiamantopoulos donne des traductions d'*Hermann et Dorothée* et de *l'Eau qui dort*, scènes mexicaines, de Lucien Biard.

La traduction de chefs-d'œuvre, ou simplement d'ouvrages étrangers, est un exercice très en honneur parmi les littérateurs grecs modernes. Les plus illustres, Ranghabé, Rhoïdis, Bikélas, cédèrent à la tentation de faire connaître à leurs compatriotes des œuvres que ceux-ci ne pouvaient pas toujours lire dans l'original. Moréas suivit la tradition. En dehors des œuvres parues dans *le Parthénon*, il traduisit *l'Arrabiata*, de P. Heyse, *le Nid des Corbeaux*, d'Arsène Houssaye, etc. Il s'attaqua aussi au *Werther*, de Gœthe ; le travail est resté inachevé ; trois pages seules ont été imprimées. La mère de l'auteur a pieusement gardé les exemplaires du tirage interrompu.

Moréas, d'ailleurs, traduisait aussi bien en vers qu'en prose. De 1873 à 1878 parurent des traductions du *Roi des Aulnes*, de Gœthe, du *Jeune homme au ruisseau*, de Schiller, de plusieurs *lieder* de Heine, de *l'Automne*, de Charles Didier, de *la Souris blanche*, d'Hégésippe Moreau, du *Bon Dieu*, de Béranger, de *la Ballade du désespéré*, de Murger. Plusieurs de ces traductions, surtout la première et la dernière sont remarquables.

Le futur auteur des *Syrtes* ne resta pas longtemps à la direction du *Parthénon*, revue atteinte de la *jettatura*. Mais il ne renonça pas pour cela aux fonctions de directeur. Il fonda d'abord une revue avec M. Nicolas Hatsiskos, alors poète, depuis président de la Chambre hellénique. Elle avait pour titre *les Hirondelles* et n'eut que deux numéros. Un peu plus tard, jamais découragé, il fonda une feuille politique hebdomadaire ; elle défendait la politique d'Epaminondas Déligeorges. Celui-ci était son oncle par alliance. Mais Moréas était, semble-t-il, déligeorgiste par conviction. Dans son *Voyage en Grèce*, il considère la mort prématurée de son parent comme une des causes des fautes commises de 1880 à 1897...

En 1873, il avait alors dix-sept ans, il publiait *le Nouveau Parnasse*, recueil de poésies grecques contemporaines, plus spécialement consacré aux jeunes. Une part très large, dix pièces, est faite aux œuvres de l'éditeur. Certaines des pièces qu'il y donna n'ont même jamais été réimprimées depuis.

En 1873 l'école à la mode était celle du purisme, du retour à l'antique. Elle avait pour chefs Paraschos, Basilliadès et Paparrigopoulos. Moréas relevait d'elle et jusqu'au bout il lui resta fidèle. Ceci naturellement en théorie et dans les discussions littéraires, car depuis 1879 il avait cessé de faire des vers grecs. Cette fidélité avait sa beauté, car le purisme n'a pu s'établir dans le domaine de la poésie. Depuis plus de vingt ans on ne fait de vers qu'en *démotiké* (le grec parlé). Pourtant, dès 1873, Moréas faisait un certain nombre de pièces, ce sont même ses meilleures, en *démotiké*. Par là, aussi bien que par le modernisme des formes, par certaines audaces de pensée, il y a en lui du précurseur. Un précurseur, qui, malheureusement pour sa patrie, a depuis réalisé des réformes dans un autre pays.

Vers 1875, tentative dans une autre direction : Moréas se tourne vers le roman historique. Il donne en feuilleton dans un quotidien, *la Stoa*, un roman intitulé *Jean XII*, dont le héros est un pape, et qui vaudrait encore aujourd'hui la peine d'être réimprimé en volume. Trois ans plus tard paraît dans *l'Almanach attique* une longue nouvelle historique : *Valdémar Gérard ou le Fanatisme*. (C'est Balthasar Gérard, qui voulut tuer Philippe II d'Espagne.)

En 1878, il se manifesta comme critique avec une brochure très étudiée sur la question, si controversée alors, de savoir si la Grèce contemporaine peut ou non avoir une poésie. Le débat fut inauguré par une querelle littéraire entre deux critiques grecs : E. Rhoïdis et A. Vlachos. Mais peu à peu, il s'élargit considérablement. On trouvera un excellent résumé de la question dans *les Poètes grecs modernes* (1881), de Mme J. Adam. La contribution de Moréas est d'autant plus intéressante qu'élargissant le débat il expose ses idées sur la poésie en général et marque le caractère international que, à son estime, la poésie contemporaine tend à prendre. On peut aussi d'après cet essai juger de son érudition, vraiment étonnante pour un jeune homme de vingt-deux ans, et deviner ses auteurs favoris. Presque aussitôt après paraissent *les Tourterelles et vipères*, où toute l'œuvre poétique du jeune maître est réunie.

L'année 1878 fut donc le moment le plus marquant de la carrière littéraire de Jean Papadiamantopoulos. En automne de la même année, il partait pour Munich ; puis subitement quittait l'Isar pour la Seine, et se transformait en Jean Moréas.

§

Chantecler a causé une sorte de scandale à Naples. On a été avec raison indigné que l'on voulût imposer comme un chef-d'œuvre cette pauvre chose. Et cela retombe sur la France, qu'on accuse de décrépitude littéraire. Cependant, fidèle à sa ligne paradoxale, M. G. Ferrero, nous rapporte M. Carrère dans **le Petit Temps**, a déclaré sans rire ; « Ce poème a les signes de l'éternité. Il fera partie inté-

grante du patrimoine littéraire de la France et de l'humanité lettrée... » M. Roberto Bracco a été à peu près du même avis, quoiqu'il trouve qu'il y ait dans la mise en scène trop de plumages et de cages à poulets. Mais l'opinion du peuple italien, qui a toujours passé pour souveraine en matière d'art, me semble, bien plutôt que celle de M. Ferrero, celle du bon sens. Il était intéressant de le noter.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Bouffes Parisiens : *Le Jeune homme candide*, pièce en 2 actes de M. Pierre Mortier ; *Xantho chez les Courtisanes*, comédie grecque en 3 actes, en vers, de M. Jacques Richepin (17 mars). — Théatre Antoine : *La Bête*, pièce en 4 actes, de M. Edmond Fleg (4 avril). — Théatre Shakespeare : *Les Joyeuses Commères de Windsor*, comédie en 18 tableaux, de William Shakespeare (6 avril). — Théatre des Arts : *Attelage parisien*, comédie en 1 acte, de MM. P. Bossuet et G. Léglise ; *l'Ecrasé*, comédie en 1 acte, de M. Froyez ; *les Yeux qui changent*, pièce en 4 actes, de MM. V. Cyril et M. Froyez (10 avril). — Nouveautés : *Le Phénix*, pièce en 3 actes, de M. Raphaël Valabregue ; *On purge Bébé*, comédie en 1 acte, de M. Georges Feydeau (12 avril). — Vaudeville : *Le Costaud des Epinettes*, comédie en 3 actes, de MM. Tristan Bernard et Alfred Athis (10 avril). — Memento.

Le spectacle donné au théâtre des Bouffes, moins à cause de la petite pièce, assez boulevardière et spirituellement banale, **le Jeune Homme candide**, qu'à cause de la pièce en vers de M. Jacques Richepin, **Xantho chez les Courtisanes**, a soulevé la réprobation des esprits vertueux : un moment, paraît-il, il fut presque question de l'interdire ! Pourquoi ? Il serait malaisé d'en deviner la raison. Le libertinage n'y atteint pas le même degré que dans certaines pièces des petits théâtres ou des théâtres d'opérettes ; les femmes qu'on y montre ne s'y exhibent pas dans des attitudes uniquement prises pour être provocantes ; leurs gestes ont un sens, et si le poète a poursuivi le dessein d'exalter, dans sa comédie, la gloire de la beauté humaine et de l'amour, il n'y a là rien de répréhensible ni de malsain. Sans doute les choses les plus graves touchant les relations sexuelles sont dites sans ambages et sans pudibonderie, est-ce-là de quoi blâmer l'auteur, et ne pourra-t-on désormais que se montrer hypocrite à moins d'être égrillard ? En défendant sa pièce, M. Jacques Richepin a affirmé qu'elle est morale, et il a eu raison. Elle tend, si elle porte en elle aucune tendance, à prêcher à la femme de mieux comprendre l'homme et ses désirs, de se donner à lui avec une conscience plus avertie de ce qu'elle fait, et, par ce moyen, d'assurer mieux le bonheur et la confiance dans le ménage inaltérablement uni.

Les situations décrites sont enchaînées avec une habileté savante qui ne se montre pas, les vers sont aisés, parfois délicats et, somme toute, point désagréables ; le spectacle entier, grâce aux charmes des actrices, est délicieux à voir. Mme Cora Laparcerie rend souple sa voix sonore jusqu'à se plier aux intentions les plus ironiques, et

sa farouche beauté sous l'ampleur de ses voiles n'est pas inférieure aux beautés éclatantes dont resplendissent diversement Mmes Cavell, Vermell, Mielly, Mancel, Yval, Beaumont, Stamani, Florent et Dolorès, aussi bien que Mmes Marie Marcilly, Moriane et Florise, qui, dans le Prologue, sont les Trois Grâces.

La danse fantaisiste et expressive, sans laquelle, cette saison, aucun spectacle ne peut être parfait, est très voluptueusement présentée par Mme Esmée, jolie danseuse blonde, presque nue.

§

M. Edmond Fleg ne consent pas à suivre les chemins tout tracés. Aussi sa pièce, que représentent avec maîtrise, au théâtre Antoine, M. Gémier et l'admirable madame Andrée Mégard, frappe-t-elle par certaines inexpériences de facture, par des insuffisances aussi dans la psychologie de ses personnages. A la répétition générale (et je suis heureux que les circonstances m'aient empêché d'y assister), elles apparaissaient en tel nombre et avec un tel éclat que, semble-t-il, la signification du drame en était altérée et toute défigurée. L'auteur a compris sa faute, et, par des coupures habiles, a pris souci de rétablir l'équilibre. Encore se demande-t-on comment à point nommé certain personnage se trouve être là, lorsqu'on a besoin de lui, ou sur quelle qualité de nature exceptionnelle repose le prestige du héros principal, et bien d'autres choses. Mais il n'importe ; il convient de faire grand crédit à un jeune auteur, lorsque des maladresses secondaires sont, comme dans **la Bête**, amplement rachetées par des qualités rares et originales.

La femme qu'une heure d'audace a livrée à l'homme froid et sans scrupules qui la maîtrise, la domine, qui se joue d'elle, de ses pudeurs, de ses délicatesses, de ses élans sincères, de ses aspirations plus nobles, reste irrémédiablement la proie de cet homme, quoi qu'il advienne. Et ni le naïf amour d'enfance sourdement dissimulé et comprimé en les cachettes secrètes du cœur, si l'ami survient pour la sauver d'elle-même, pour la restituer dans sa beauté fraîche et sacrée, ni les révoltes indignées, ni la fuite, ni le mépris, ni la définitive séparation ne l'arracheront tout entière et à jamais à cette dégoûtante emprise. Elle a beau revenir à l'ami d'enfance, répudier sa vilenie et se promettre, elle qui fut victime avec fierté et discrètement résignée, mais non point complice complaisante, de vivre enfin sa vraie vie en le milieu qu'elle eût choisi ; au milieu des étreintes chastes, au milieu des rêveries d'amour prolongées et suprêmes, le souvenir de l'autre la souillera, et elle se rappellera, peut-être parfois avec horreur, en d'autres temps qui sait? avec quelque regret, celui par qui en elle *la bête* un jour s'est éveillée et se soumit.

L'auteur, placé par son sujet dans l'alternative de trop crûment

dire les choses ou de n'y faire que des allusions trop lointaines, n'a pas craint d'aborder les situations les plus angoissantes avec une cruauté rapide et forte; mais souvent il les dénoue par un geste brusque qui succède à un autre geste brusque; les mobiles n'apparaissent pas toujours avec netteté qui font agir, ou bien, défaut résultant du soin qu'il a mis à étudier ses caractères, tel ou tel soudain se développe, pour ainsi dire, en l'oubli de son identité actuelle, et théorise un peu trop savamment sur son propre cas. Il n'en est pas moins certain que le dialogue demeure précis, suffisamment souple et, par endroits, mené avec une savante grâce; le rôle, surtout de la femme, est montré dans la contradiction même de son instinct et de sa tendresse élevée, avec une sûre maîtrise. On peut de M. Fleg attendre des œuvres intéressantes.

§

Le dernier spectacle donné par la compagnie du Théâtre Shakespeare se composait bizarrement d'un épisode pris dans *la Seconde Partie du Roi Henry Quatre* et des **Joyeuses Commères de Windsor** : de façon, paraît-il, que nous en fussions mieux initiés au caractère de Falstaff. Mais il ne suffit pas, pour connaître Falstaff, de voir par lui l'hôtesse empaumée, et de le voir, à son tour, plus tard, berné par les Joyeuses Commères. C'est un personnage plus divers et plus vaste. Comme on ne pouvait songer à nous le montrer tout entier en une seule soirée, mieux eût-il valu s'en tenir, pour cette fois, aux seules *Joyeuses Commères;* peut-être leur aurait-on consacré des soins nécessaires et plus parfaits. Les jeunes acteurs ne manquent d'ardeur ni de conviction, à leur ordinaire, mais la vaillance ne suffit pas ; pour jouer la farce, une farce formidable et en même temps d'une tenue profondément littéraire comme celles où se complaît le génie de Shakespeare, il faut que l'acteur se rende assez maître de son rôle pour le dominer et ne se permette de la fantaisie qu'en vue de le parachever. Dès qu'on hésite et qu'on est incertain, on alourdit, on alentit, on trahit et on est bien près d'ennuyer. M. Menaud a fait de son mieux; sa bonne volonté, son ardeur étaient patentes ; mais il n'était pas encore assez fondu dans son modèle pour le traduire comme il aurait voulu. Mmes Réal, Roselle et Ducos ont été délicieusement spirituelles et charmantes ; le travestissement de M. Decaye en Mrs Quickly était assez bien réussi. On manque de femmes vieilles et vulgaires dans ce théâtre : comment le spectateur pourrait-il songer à s'en plaindre?

§

Dialogue d'un badinage assez médiocre et d'un esprit facile et terne, **Attelage parisien** ne laisse rien présager de ce que peut être l'avenir, au théâtre, de MM. Bossuet et Léglise; dans **l'Écrasé,**

l'auteur, M. Froyez, a mis au moins un peu de bonne humeur endiablée à dévoiler devant nos yeux les superbes épaules blanches des actrices qui le jouent, auprès de son héros en caleçon. Quant à la pièce en trois actes, **les Yeux qui changent**, le théâtre des Arts a eu raison de la faire interpréter par des acteurs comme M. Henri Beaulieu et Mme Andrée Méry, dont le pathétique simple a produit la plus grande impression; il n'existe pas de raison pour qu'elle n'obtienne pas, à son tour, le succès si long et si universel qu'ont connu *le Juif Polonais*, par exemple, et quelques autres mélodrames du même genre. Un vagabond profite d'une ressemblance étonnante avec un riche propriétaire, au loin, dans la steppe (c'est en 1812 — pourquoi en 1812? — en Russie) pour le tuer et se substituer à lui. Dans sa maison, où, depuis des mois, on l'attend dans l'anxiété, tout d'abord on l'accueille comme le maître, le père et l'époux; mais des doutes surgissent dans l'esprit de la femme; elle s'inquiète, elle interroge; lui se trouble, et elle, soudain prise par l'horreur et la démence, doucement l'étrangle sans qu'il fasse mine de s'y opposer. Ce sont de ces données que d'excellents acteurs, comme c'est ici le cas, font accepter et triompher; l'art littéraire n'y a pas grand'chose a voir.

§

Les spectateurs, aux Nouveautés, supportent avec résignation d'abord, ensuite avec impatience, cette niaiserie banale et pourtant point trop ennuyeuse qui, en d'autres circonstances, eût pu les divertir, **le Phénix**, de M. Raphaël Valabrègue. Le programme leur promet, pour la fin de la soirée, un acte du grand auteur dont les succès retentissants ont si fréquemment fait leur joie, avec raison, M. Georges Feydeau. **On purge Bébé** est, en effet, d'une fantaisie irrésistible, réalisée on ne peut mieux par Mme Cassive et par M. Germain. On dirait, à peu de chose près, du Courteline un peu gros et à l'excès insistant.

§

Les qualités les plus fines, les plus discrètes, les plus émouvantes dont est composé tout le théâtre de M. Tristan Bernard se retrouvent à foison dans **le Costaud des Epinettes** que joue le Vaudeville. Comme toujours M. Bernard a pris soin de choisir, dans des milieux un peu hétéroclites et singuliers, des situations les plus simples du monde pour en mieux dégager le pathétique profondément sentimental et humain; il s'est complu, une fois de plus, à élire ses personnages parmi les déclassés, les rôdeurs de barrière, les fils de famille ruinés et réduits à accepter tout expédient pour gagner leur vie, mais il les confronte, cette fois, à des heureux de la vie, à ceux que le théâtre enrichit ou passionne, à ceux qui s'offrent des

fêtes somptueuses, en habit noir et en monocle, en robes de grand prix ornées de dentelles et de joailleries ; il met en parallèle ceux qui rusent, patientent et terrorisent avec ceux qui câlinent, flattent, insinuent et trahissent. On hésiterait à décider lesquels sont les plus propres si le choix qu'ont fait les auteurs n'était pas apparent et, certes, bien fondé. Au second acte, au souper de centième, ah ! comme les apparences sont séduisantes ; sans une intention de satire, sans un mot de colère, sans même une ironie, comme, par-dessous, nous apparaissent les faces hideuses de l'envie la plus basse, de l'hypocrite adulation et du mensonge ! Tandis que chez les autres, dont le vice s'étale, et que le dénûment, la faim harcèlent au point d'en faire des bêtes fauves, il suffit d'une occasion, du plus petit prétexte, d'une rencontre de souvenir, d'une phrase qui les remue, pour les restituer dans la pleine innocence de l'âme, dans l'originelle douceur sentimentale, dans toute la fraîcheur compatissante de leur bonté native.

Quand M. Tristan Bernard, de prime abord a séduit, charmé jusqu'au rire prompt et jusqu'au sourire plus réfléchi, quand il a troublé les esprits par quelque brillant paradoxe sentimental, dont on sent si bien qu'il est, sous une forme pittoresque, une face sensible de la vérité éternelle, on ne peut ensuite se dispenser de laisser en soi les réflexions surgir, se condenser et s'étendre. Ce théâtre, si prenant, si amusant par ses dehors d'invention immédiate, n'est pas en surface seulement ; il est aussi nourri d'étude et d'observation que le plus substantiel théâtre de Molière, et je ne sais de prestige plus délicat que le naturel si purement rythmé, si subtil et si varié de son dialogue.

Il serait injuste, à cet hommage que je suis heureux de rendre à l'art de M. Tristan Bernard, de ne pas joindre le nom de son collaborateur M. Alfred Athis. Me pardonnera-t-il d'avouer que je ne discerne pas quelle peut avoir été sa part dans l'œuvre commune? Mais n'est-ce pas aussi la louange la plus précise qu'on puisse lui adresser ? Il s'est associé pour cette délicate et charmante comédie à l'homme de notre temps dont le talent est le plus simplement, le plus ingénument personnel, le plus sûr et le plus captivant, et son intervention n'y a pas fait obstacle, ne l'a contrarié, restreint, ni dénaturé! N'est-ce point admirable qu'après avoir goûté du Tristan Bernard qui était de Tristan Bernard tout seul, nous ne trouvions, ni moindre ni sensiblement différent, du Tristan Bernard qui est à la fois de Tristan Bernard et d'Alfred Athis?

Mme Lantelme excelle à porter les toilettes à grand éclat ; elle est toute secouée joliment et tendrement d'émotion sincère au 3e acte ; M. Gauthier, déchu, résigné ou résolu, misérable ou élégant, est, avec beaucoup de vérité, fatal, irrésolu ou pantelant de remords ; il se sert, au surplus, à merveille, de sa voix au timbre riche et enve-

loppant. M. Léraud est d'un irrésistible comique et d'une vérité à la fois terrifiante. M. Joffre est parfait, comme le sont d'ailleurs tous les bons comédiens du Vaudeville, MM. Jean Dax, Baron fils, Luguet, Levesque, etc., et comme sont précieusement élégantes et belles Mmes Carèze, Dherblay, Farna, comme sont pleines de caractère Mmes C. Caron et Ellen-Andrée. Toute la pièce est montée avec le plus grand goût.

Memento. — Variétés : *Le Bois sacré,* comédie en 3 actes de MM. G.-A. de Caillavet et R. de Flers (22 mars). — Palais-Royal : *Tais-toi, mon cœur !* vaudeville en 3 actes, de MM. Maurice Hennequin et Pierre Veber (6 avril). — Ambigu : *Prostituée,* drame en 5 actes et 7 tableaux, tiré du roman de M. Victor Margueritte, par M. Henri Desfontaines (7 avril). — Théâtre-Moncey : *La Carotte,* comédie-vaudeville en 3 actes, de MM. Georges Berr, Dehère et Guillemand (15 avril). — Théâtre Molière : *Le Mendiant,* 1 acte de Mme Cambry ; *Misère dorée,* comédie en 3 actes, de M. Gabriel Cazeneuve ; *La Fille à Guillotin,* tragédie des temps révolutionnaires, en 3 actes, de M. Hector Fleischmann (16 avril).

ANDRÉ FONTAINAS.

MUSIQUE

Edouard Colonne. — Collection des *Maîtres de la Musique : Gluck,* par Julien Tiersot (Félix Alcan, éd. 3 fr. 50).

Edouard Colonne (1838-1910), qui vient de mourir, était le dernier survivant des créateurs de nos concerts dominicaux. Des trois Personnes de cette Trinité concurrente, si Pasdeloup figure assez pertinemment le Père, lointain, un peu grognon, réceptacle imprécis, nuageux de velléités primordiales, Lamoureux moins manifestement le Saint-Esprit, sinon en l'honneur du Graal peut-être, pour la persévérante ardeur de sa flamme wagnériste, mais en écartant nettement le symbole d'une douce colombe, Colonne, lui, incarna le Fils, amène, diligent, persuasif, infatigable évangélisateur, habile à interpréter les vieux textes, à exploiter la dévotion aux cultes consacrés autant qu'à réhabiliter les méconnus qui en valaient la peine et dont il flairait le succès ; sachant se prévaloir des prophéties anciennes, célébrer les gloires passées, mais perspicace à discerner les Apôtres futurs parmi les néophytes et souvent audacieux à les accueillir. Ceux qui ne l'ont connu qu'aux jours de sa vieillesse, quoiqu'il ne parût assurément pas son âge, ne peuvent guère imaginer quelle activité fut la sienne en ces temps héroïques où Paris découvrait littéralement la musique. Chef d'orchestre inégal, il était plus intelligent et mieux doué de nature que Lamoureux lequel, pour pénétrer à fond une œuvre, avait besoin de nombreuses répétitions d'où résultait la perfection qu'on admirait chez lui. Selon qu'il se sentait bien ou mal disposé, Colonne aboutissait à des exécutions quelquefois merveilleuses

de souplesse et d'élan, d'autres fois molles ou incohérentes, mais sa facilité, à laquelle il se fiait peut-être un peu trop volontiers, avait pour conséquence une abondante variété de ses programmes évidemment précieuse alors. Il y a vingt-cinq ou trente ans, outre qu'on n'était pas si difficile qu'aujourd'hui, on ne manquait pas de raisons pour apprécier la quantité, même à quelque détriment de la qualité. D'ailleurs, si les orchestres s'avéraient peut-être en fignolage un peu novices, ils travaillaient ferme, avec entrain, joyeux d'être récompensés par les acclamations d'un public emballé, et, en somme, au regard du coton que semble avoir donné à M. Chevillard une malheureuse symphonie de Bruckner, on peut se demander comment s'en tirerait l'indolente virtuosité de nos exécutants actuels, s'il leur fallait monter pour la première fois et quasiment à la file une série d'ouvrages de l'envergure du *Requiem*, de *Roméo et Juliette*, *Lélio*, *l'Enfance du Christ* et *la Damnation de Faust*. Il est bien loin le temps où des nouveautés de ce genre constituaient le pain quotidien de nos concerts, et où, rivalisant sur le dos de Wagner et de Berlioz, Colonne et Lamoureux mettaient, si j'ose m'exprimer ainsi, les bouchées doubles. L'inlassable activité de Colonne a été le ferment de cette émulation féconde, le stimulant qui l'entretint depuis. Sans elle, le wagnérien Lamoureux se fût peut-être inconsciemment abandonné à sa passion méticuleuse satisfaite avec *Lohengrin*, *Tristan*, et la *Tétralogie ;* son gendre nous eût joué et jouerait peut-être tous les ans six *Mort d'Isolde* et dix-huit *Symphonies* de Beethoven. Mais la diversité du répertoire exerce une influence sur les recettes, et d'aucuns insinuent que Colonne ne l'oublia jamais et en parlait toujours. C'est bien possible. On ne peut nier que Colonne n'ait été un excellent commerçant, même parfois quelque peu âpre au gain et on raconte à ce propos d'assez piquantes anecdotes. Qui n'a pas ses petits défauts ou ses grandes faiblesses ? On en raconte aussi sur Gluck, lequel prit pour sa dot une épouse difforme et faisait fructifier les bénéfices de ses chefs-d'œuvre dans le commerce des diamants. Si Colonne avait possédé l'âme pure et désintéressée de Franck, il ne l'eût vraisemblablement pas tapé d'un beau billet pour un bout de répétition des *Béatitudes* ou de *la Rédemption*, mais il ne les aurait peut-être pas jouées du tout, faute d'avoir su réaliser les moyens de le faire. Quel que fût l'aiguillon secret d'une ingéniosité qui rendit prospère et durable l'entreprise qu'avait fondée Colonne, notre art et notre culture n'en ont pas moins profité. Dans notre vie musicale, il apporta les bienfaits de la concurrence. Il eut beaucoup d'idées, heureuses ou discutables, qu'on lui chipa pour les galvauder quelquefois, comme l'importation de batteurs de mesure teutons dont on abusa par la suite. Ce fut lui, je crois bien, qui inaugura chez nous les auditions chronologiques. Il esquissa une histoire de la

symphonie, afficha le premier « cycle » russe au concert, invita, sauf erreur, avant quiconque Richard Strauss. Mais notre musique française lui doit plus peut-être qu'à tout autre. Il ne se confina point dans Berlioz bientôt lucratif. La vogue et l'autorité qu'en conquit Colonne servirent aussitôt Saint-Saëns, Franck, Lalo, pour ne nommer que les meilleurs. Plus tard, quoique refroidi par les ans et comblé d'abonnés fidèles, il cherchait encore et trouvait, sans que sa sensibilité sexagénaire trahît quelque déclin de facultés d'assimilation peu communes. Il ne se contentait pas d'adopter l'auteur de *Fervaal* avec *Istar*, il osa emprunter *l'Après-midi d'un Faune* aux séances semi-privées de la *Nationale*, et présenter au grand public *Une barque sur l'Océan* et la *Rapsodie espagnole* de Ravel. On dit qu'à ces occupations variées il amassa quelque fortune. Tant mieux. Si cela ne fut point peut-être le moindre des plaisirs qu'il y goûta, le résultat contraire aurait été vraiment dommage. Mais, en s'en retournant les mains vides et tout nu dans le sein d'Abraham, Edouard Colonne a le droit d'emporter une couronne d'immortelles qui n'est pas dédaignable non plus. C'est celle, tressée de tous nos souvenirs et parée cordialement de « Regrets », dont notre art musical tout entier doit le reconnaissant hommage à sa mémoire, en l'associant au souvenir du grincheux mais indomptable Lamoureux de *Lohengrin* et de *Tristan*, et aussi certes à celui de Pasdeloup l'ancêtre, précurseur de bonne volonté.

§

La collection des *Maîtres de la Musique* s'est augmentée d'un **Gluck** de M. Julien Tiersot, qui, malgré les réserves qu'il suggère, est loin d'en être le moins intéressant volume. A coup sûr, on eût pu souhaiter que l'auteur embrassât de plus haut peut-être son sujet, en analysât plus à fond la substance et la portée purement musicales. Mais, s'il se borne à plutôt le détailler que véritablement le pénétrer, il le fait comme bien peu en seraient capables. Il n'y a guère de gens qui puissent se vanter de connaître l'œuvre complet de Gluck en ses moindres détails à l'égal de M. Tiersot, et la matière est de signification telle que, rien que de parcourir cet œuvre en compagnie de l'averti commentateur, les conclusions effleurées ou insciemment dissimulées s'imposent de soi-même. Quoique M. Tiersot ne se soit pas astreint à rédiger une biographie de Gluck et que son enthousiasme n'accuse en aucune façon le souci de scruter quelque peu impartialement la psychologie de son héros, le caractère de celui-ci, en son hybridité troublante, transparaît à chaque page d'un récit qui semble s'attacher exclusivement à la carrière de l'artiste et où éclatent à la fois l'arrivisme de l'homme et le génie du musicien. La compétence des plus fervents admirateurs du Chevalier, sinon de

la plupart de ses panégyristes mêmes, dépasse rarement les « cinq chefs-d'œuvre », autrement dit les deux *Iphigénie*, *Orphée*, *Alceste* et *Armide*. M. Tiersot, qui paraît les savoir par cœur, n'est pas moins familier avec les plus menus ouvrages d'un compositeur qui signa une soixantaine d'opéras, érudition assurément exceptionnelle aujourd'hui. Le livre de M. Tiersot fournit à cet égard des renseignements difficiles à trouver ailleurs, surtout dans les publications françaises. Il s'étend, loin de les omettre, sur les opéras-comiques de Gluck, en souligne l'importance dans l'élaboration d'un genre où ils précédaient Monsigny, Philidor et Grétry, y signale avec citations à l'appui les apports de la chanson ou de la danse populaires. Il documente aussi abondamment qu'exactement non seulement sur les emprunts textuels que le Chevalier fit à ses productions antérieures, mais sur ce que ses premiers essais déjà contenaient d'avenir en germe. Il est caractéristique de découvrir dans une *Sofonisba* de 1743 l'ébauche de telles inspirations qui s'épanouirent plus de trente ans après dans *Orphée* et *Armide*. Mais si M. Tiersot montre ainsi la filiation complexe et l'obscure genèse du génie de Gluck, on éprouve que ce génie dut être le fruit d'un instinct entre tous incoërcible, pour résister au sabotage à quoi son possesseur ne se lassa jamais de le soumettre.

Jusqu'à son dernier jour, Gluck fit assez cyniquement profession de mépriser la gloire et de travailler uniquement pour « gagner de l'argent ». A ces pratiques fins, dont l'aveu scandalisa fort l'innocent Piccini, il employait tous les moyens sans choisir, acceptait sans sourciller toutes tâches, pourvu que s'ensuivît succès et bénéfices. En Italie, pour ses débuts, il bâcle en trois années dix opéras à la mode; à Londres, sa fureur d'attirer sur soi l'attention l'induit à exécuter publiquement « des concertos pour verres à boire accordés avec de l'eau »; plus tard, à Vienne, où n'est prisée que la virtuosité, il pondra des airs de bravoure autant qu'on en voudra. Ce ne sera que vers la cinquantaine et rencontrant Calsabigi, que le Chevalier Gluck s'avisera tout à coup d'esthétique. L'expérience demeurant indecise, dès le lendemain d'*Orfeo* (1762), il retourne à ses opéras comiques ou italiens, aux divertissements de cour commandés et rémunérés. On ne peut rêver réformateur moins entêté. Cependant, *Orfeo* réussissant tout de même peu à peu, Gluck revient à Calsabigi et de la collaboration résulte *Alceste* (1767) qui, quoique sans éclat, réussit à son tour aisément auprès des insouciants Viennois. Il semble évidemment impossible que le musicien n'ait eu conscience du formidable essor de son génie dans ces deux ouvrages. Riche, célèbre, il pouvait désormais suivre sereinement sa voie, ne songer qu'à faire des chefs-d'œuvre. Au lieu de cela, il s'interrompt, confectionne pour Parme *le Feste d'Apollo*, spectacle d'apparat dédié à

de princières épousailles, puis s'engage dans des spéculations où il engloutit un notable morceau de sa fortune. Pour comble de malheur, quand ainsi étrillé il veut réparer le dommage, il tombe sur un mauvais livret de Calsabigi et *Paride ed Elena* (1770) est un four. Plaies de gloire et d'argent réunies, c'était trop. Mais, juste sur ces entrefaites, une archiduchesse d'Autriche, qui avait été quelque peu son élève, devient par aventure et soudain la Dauphine de France. Gluck illico déniche, à Vienne même et en notre ambassade, un certain bailli du Roullet, lequel lui rimaille en français une adaptation de Racine, et bientôt, destinée à notre Opéra, naît *Iphigénie en Aulide*. Appelé et ouvertement prôné par Marie-Antoinette, Gluck alors se rue à l'assaut du succès parisien. Il déploie pour le conquérir le plus curieux mélange de brutalité, d'arrogance, de finesse et d'opportunisme. Exploitant la manie d'alors, il ratiocine à l'unisson d'une armée des plus turbulents plumitifs qu'ait oncques supportés notre planète ronde. Il se pose en réformateur, se frotte de philosophie, répond soi-même aux objections, flatte, égratigne, attaque, discute, dogmatise et pérore; bref, fait de la littérature. Il lui fallait du bruit, de la réclame : il est servi. A l'Opéra, il terrifie l'orchestre, le mâte, le muselle; il tyrannise et la scène et la salle. Tout tremble sous sa poigne et ses coups de boutoir. Seulement, il n'est toujours pas entêté. Il tient à séduire sa victime qu'il ne rudoie que par tempérament. Dès cette *Iphigénie*, pour lui plaire, il s'est plié du mieux qu'il put aux habitudes de la maison. Afin de leur préparer bon accueil, il chambardera congrument son *Orfeo* et son *Alceste*. Dorénavant, non seulement il adoptera les formes, mais il s'évertuera d'assimiler le ton, le caractère pompeux et le style oratoire de la « tragédie mise en musique » régnante ici depuis Lully et conservée avec Rameau intacte en son essence. Il n'y arriva jamais tout à fait, heureusement pour lui et pour nous. Sans doute, il ne retrouvera plus la fraîcheur, la verve, le mélos savoureux et poignant de telles pages d'*Orphée*, mais, pour emperruquer décidément les deux bons tiers d'*Armide*, il faudra les atteintes de l'âge bien plus encore que le poème de Quinault.

Cet impudent caméléon, qui s'accommoda de tout poil, de quelconque ramage ou plumage, ne nourrissait plausiblement et perceptiblement, comme il le confessait, de plus belle ambition que de saisir la proie sans la lâcher pour l'ombre. Cet arriviste sans vergogne, qui ne se refusa à aucun expédient, qui ne produisit guère d'ouvrage où il n'ait toléré et effectué quelques remaniements de circonstance, toujours prêt à y insérer quelque hors-d'œuvre à effet, n'eut assurément rien du pur artiste. Enfin, bourru, grossier, despote, il semble par surcroît qu'il fut aussi égoïste qu'avide, aussi dur à autrui qu'indifférent en apparence à son art. Et cependant cet

homme a été Gluck, le Gluck radieux et véhément qui révolutionna la musique par la seule vertu d'une harmonie dionysienne ; celui dont le lyrisme passionné a créé le drame sonore ; de qui l'inspiration, palpitante d'humanité infuse, bouleversa les sensibilités contemporaines, affola les cœurs féminins, étreignit, déchira ou transporta les âmes jusqu'à la frénésie dont témoignent les écrits du temps. Etrange énigme du génie.

JEAN MARNOLD.

ART MODERNE

Le Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts. — Memento.

Tout de suite il faut noter un fait, un signe d'une importance extrême : l'incontestable supériorité de la sculpture, en ce Salon, sur la peinture. Cela est d'autant plus remarquable que, depuis longtemps, l'art statuaire, au regard de l'art pictural, semble subir, dans l'esprit du public et même des amateurs, une sorte de dépréciation. Peut-être à cause des matières qu'elle emploie, peut-être par la faute de tant de mauvais sculpteurs dont les produits encombrent nos boulevards et nos jardins, la sculpture était naguère assimilée à ces arts décoratifs qu'on prétendait « mineurs », maintenue comme eux, en effet, dans une outrageante minorité. On disait, dans les énumérations, que la critique ne peut éviter : « les peintres, les sculpteurs », et, comme tout est interverti, renversé, dans les idées comme dans les faits, on finissait par : « et les architectes », alors qu'on devrait toujours commencer par eux, ainsi que le mot même l'ordonne. En réalité, il n'y en avait que pour les peintres. Le tableau était devenu la principale, sinon l'unique expression plastique de l'art. Les sculpteurs eux-mêmes acceptaient, semble-t-il, cette suprématie des peintres, se résignant au rang secondaire qu'on leur assignait, ou tourmentant la matière et s'efforçant dangereusement pour donner à l'œuvre statuaire les qualités de l'œuvre peinte, — ce qui trahissait la plus misérable méconnaissance de la destination de leur art et des ressources de leur technique.

Non qu'il y ait des rangs, n'est-ce pas, entre les arts. **Un art unique en des techniques diverses** : il y a longtemps — il y a toujours que cette formule est acceptée par tous les bons esprits comme l'expression définitive de la vérité. Mais c'est une vérité primordiale aussi que, sinon des degrés dans la dignité, il y a entre les arts une *succession*. Il faut que la Maison, d'abord, soit construite; alors les sculpteurs et les peintres la décorent. Et ce sont les sculpteurs qui sont les premiers appelés à cette mission, étant plus voisins de l'architecte que les peintres, étant eux-mêmes des architectes — comme l'a dit Rodin dans un mot que je rappellerai, à la

fin de ces pages, pour le laisser dans la mémoire du lecteur. — Les peintres viennent ensuite commenter, approfondir, illustrer d'harmonies colorées, le thème architectonique expliqué déjà par les figures sculpturales profilées en colonnes et par les bas-reliefs. Précieuses indications qui facilitent singulièrement aux peintres leur tâche. Mais, si les statuaires n'ont pas fait la leur, ou l'ont mal faite, les peintres ont bien de la peine à les suppléer ; il ne faut pas s'étonner, alors, s'ils commettent mille fautes...

Alors, c'est aujourd'hui, c'est pis encore, puisque même le motif premier, le thème architectonique manque !

Or, voici qu'en dépit des conditions déplorables imposées à leur production, tout un groupe de sculpteurs, jeunes pour la plupart, nous apporte des œuvres d'un mérite incontestable, où se révèle la conscience d'une discipline pleinement comprise et amoureusement acceptée. — Desbois, Bourdelle, Despiau, Dejean, Niederhausern-Rodo, Mlle Jeanne Poupelet, Mme Serruys, Lamourdedieu, Halou, et ce Lucien Schnegg qui. mort très jeune, nous laisse les preuves d'une forte personnalité : presque tous, les élèves de Rodin.

Le Maître reçoit ici la plus belle récompense de son immense labeur, de son intransigeante persévérance. Les jeunes ont compris sa leçon et témoignent par des œuvres qu'elle est juste et féconde. Ainsi, secrètement, pour ainsi dire, en dépit des hommes et des institutions, s'est fondée une véritable et forte école, dont le chef est l'un des plus grands artistes de tous les temps.

A notre tour, comprenons.

Cette école se tient tout près de la nature, elle est essentiellement réaliste ; il fallait qu'elle le fût. Il n'était de recours possible que dans la nature contre le désarroi contemporain, contre les dangers de cette affreuse dispersion des idées et des hommes ; quand nous aurons appris d'elle comment elle crée, nous pourrons recréer le monde. C'est pourquoi, insoucieux des critiques ineptes qui lui reprochaient, sur un ton réjouissant de pudeur offensée, ses figures sans tête ou sans bras, Rodin s'est obstiné à ne montrer guère que des *morceaux*, où il cherchait uniquement le plan et le modelé, l'inflexion, le frisson, la palpitation de la vie, la suite enchaînée et mouvante, logique, des nerfs et des muscles jouant sous l'épiderme. Jadis, il s'était proposé de rendre les larges mouvements, la gesticulation significative du corps ; peu à peu il avait été amené à chercher dans les profondeurs le secret des apparences, dans ce qui est caché la cause de l'effet visible, et ses figures, qui semblaient au premier regard s'apaiser, révélaient à un examen plus attentif une passion toujours plus intense à mesure qu'elle atteignait, pour en resurgir avec plus de certitude, à de toujours plus intimes retraites dans l'homme et

comme aux cavernes mystérieuses où s'élaborent l'amour et la pensée.

Pendant que les soi-disant critiques dont il est parlé plus haut continuaient à protester, contre Rodin, du respect « intégral » qui est dû à la statue humaine, les jeunes artistes regardaient, étudiaient, et la clarté se faisait dans leurs esprits. Ils la produisent en des effets qui signifient leur joie d'avoir vérifié par l'étude sincère le pressentiment ingénu, et d'être dès maintenant à même d'affirmer leurs forces en des réalisations qui défient, victorieusement d'avance, et bafouent l'Ecole (*l'autre*) et l'Institut. C'est justement que ces œuvres se réunissent à celles de Rodin. Je crois voir toute cette assemblée de statues, dont aucune n'est réellement immobile, s'ordonner en cortège, autour des deux adorables torses féminins que Rodin expose. Ce cortège célèbre une fête, celle de l'instant heureux où se ranime dans un peuple le sens de son génie. Car la France est un pays de sculpteurs (et de musiciens) bien plus que de peintres.

Desbois, compagnon ancien de Rodin en maints travaux, est — on ne l'apprend pas aujourd'hui — un maître lui aussi. Son *Sysiphe*, près de succomber à sa tâche impossible, figure d'une expression extraordinairement tragique sans aucune emphase, affronterait sans péril les plus redoutables comparaisons ; œuvre accomplie.

Dans la critique courante on loue, d'un style habitueux, la grâce « mondaine » et l'élégance des figurines de Dejean. Mondain ! L'art de Dejean n'est rien de tel. Moderne, réaliste avec le désir du style, cet artiste s'est plu à nous montrer comme il les voit, les passantes de cette heure, et il les voit, sensiblement, comme les maîtres de Tanagra savaient voir leurs contemporains. Croit-on que les statuettes retrouvées en Béotie et en Asie-Mineure auraient tant de grâce si elles n'avaient beaucoup de force? Devant l'admirable torse de femme que Dejean expose, d'un modelé si souple et si puissant, on sera obligé de rendre hommage aux qualités d'énergie et de sensualité franche de ce bel artiste. C'est à ces qualités qu'il faut demander le secret de sa grâce.

Deux œuvres admirables de Bourdelle : *l'Héraclès tuant les oiseaux du Stymphale* et le *portrait de Rodin*. Bourdelle a cherché dans les peintures qui décorent les vases grecs archaïques ce type d'Héraclès, ce type à la fois fin et brutal, sauvage et rusé, qui fait songer à la race aztèque. Le mouvement d'une incroyable audace de cet archer, en équilibre dans l'air, appuyé à la crête d'un roc, d'un pied qui tend horizontalement la jambe, cette humanité qui semble bondissante dans l'immobilité même, ces modelés sommaires et justes, pleins, vibrants, c'est une des plus prodigieuses tentatives de l'art vivant. Le réalisme, ici, confine à l'idéalisme. Un modèle a pu poser cette anatomie, aucun n'a donné ce visage et ce mouvement.

L'art de Bourdelle indique la transition du long instant d'agenouillement devant la réalité, que nous venons de traverser, à cette phase prochaine, nécessaire, où l'artiste repensera dans son cœur toutes les confidences que la nature lui a faites, et les réfléchira dans une création qui, fidèle à la vérité générale, sera l'épanouissement aussi de sa vérité personnelle et intime. — Mais le buste de Rodin est un hommage passionné, juste, au Révélateur de la Réalité. Ce buste est un enseignement : « Au maître Rodin ces profils rassemblés », écrit Bourdelle sur le socle ; et les sculpteurs n'oublieront pas le précepte inclus dans cette dédicace. — Ce portrait, avec celui que Mlle Claudel a signé, le plus beau portrait de Rodin, est d'une ressemblance évidente... Pourquoi ne puis-je, devant lui, éviter le souvenir du visage d'Héraklès ? Pourquoi me rappelé-je les traits de l'auteur lui-même, de Bourdelle ? Son Héraklès et son Rodin lui ressemblent ! « L'homme ne fait jamais que son propre portrait. » Il y a là une loi inéluctable, sacrée, qu'il serait singulièrement passionnant d'étudier dans ses causes et dans ses effets. Je ne puis que l'indiquer sans me tenir toutefois d'en déduire qu'elle condamne irrémissiblement le réalisme *absolu*, l'expression impersonnelle de la réalité objective.

§

Aussi les peintres font, imprudemment beaucoup, leur propre portrait. O la cruelle ressemblance de MM. Béraud et Guillaume avec leurs modèles déplorablement hilares ! Et M. Boldini lui-même retrace dans ses effigies de mondaines agitées les phases de la fièvre que son visage avoue, comme à ses élégants et à ses élégantes M. La Gandara inflige l'idéal dont, personnellement, il affiche la recherche...

Toutefois, je me rappelle le mot de Jean Dolent à propos de M. Blanche et de je ne sais quel portrait peint par ce très éminent candidat à l'Institut : « On reconnaît le modèle, on reconnaît le peintre moins aisément. » Oui, il est de faux artistes, si dénués de vie que même leurs défauts ne les désignent pas... Je me trompe, M. Blanche n'a point de défaut, il est correct britanniquement, froidement, impersonnellement, et c'est par là, tout de même, que ses œuvres lui ressemblent.

Mais laissons les faux artistes, les faux maîtres, M. Carolus Duran, M. Lhermitte, que la critique peut définitivement oublier, M. Montenard, qui nous ferait détester le soleil, M. La Touche qui, chargé de représenter, en quatre panneaux, pour le ministère de la Justice, *le Poète*, *le Peintre*, *le Sculpteur* et *le Musicien*, blasphème, avec une gaîté qui pue le Caveau, la Musique, la Sculpture la Peinture, la Poésie et la Justice. Laissons, cela n'est pas de l'art, et j'ai hâte de vous arrêter à des « ressemblances » plus hautes.

§

L'exposition posthume de Bellery-Desfontaines — surtout la grande toile intitulée *Entre Amis*— nous invite à regretter un honnête et adroit artiste.

Les paysages, entre tous *la Mare*, de M. Guignard, *la Femme à sa toilette*, de M. Lebasque, retiennent agréablement le visiteur qui, dès l'entrée, cherche l'œuvre d'Albert Besnard : *le Matin*. C'est une des plus heureuses décorations du très habile peintre. C'est aussi l'une de celles où il nous permet le mieux d'apprécier à sa mesure son intervention dans l'art contemporain. Il s'en faut de peu que Besnard s'accommode des conventions académiques. Le faune, qui admire deux belles femmes nues surprises dans leur sommeil, est le frère ou le cousin d'un grand nombre d'autres faunes de Paris ou de Florence. Ce n'est donc point dans l'invention de la composition, ni dans la création de figures synthétiquement et nouvellement expressives qu'il faut chercher les qualités maîtresses de Besnard. Par quel miracle, pourtant, les plus antiques décors, quand c'est lui qui les ramène sous nos yeux, nous imposent-ils cette impression que nous les apercevons pour la première fois? C'est que Besnard les a rajeunies en les replongeant au flot éternel de la nature ; c'est que Besnard, comme Rubens, dans les allégories anciennes, a trouvé sa personnelle raison de célébrer les splendeurs de la lumière et de la chair. Les qualités maîtresses de ce décorateur sont d'un coloriste savant et d'un réaliste. Il continue ainsi, avec gloire, la tradition de la Renaissance, tout en tenant compte des recherches récentes, et bien qu'il se soit à plusieurs reprises montré curieux des préoccupations scientifiques, industrielles même de ce temps, et désireux d'en fixer l'expression symbolique. Son plus beau mérite restera toujours d'avoir su rendre par les moyens du peintre la vie de la chair, non pas superficiellement, comme on fait à l'Ecole, mais profondément ; la lumière qui baigne ces nudités heureuses jaillit du sang dont on croit percevoir la circulation sous la peau transparente, et les rayonnements solaires ne sont que des reflets de cette clarté intérieure.

M. Cappiello, dans son portrait d'Henri de Régnier, a bien dit, et par des moyens plastiques dont j'apprécie la justesse et la discrétion, toute la noblesse distante du poète.

M. Henri Duhem, Mme Marie Duhem, M. Dauchez, visionnaires attendris des mystères mélancoliques de la nature.

M. Aman-Jean regarde au delà des formes et se ressouvient d'elles dans les découvertes qu'il fait en les dépassant. *La Collation* est l'une des plus suggestives expressions de sa manière ; mais je dis : « manière ».

M. Anquetin continue à travailler, très bien, dans les musées.

Le dandysme de M. Boutet de Monvel ; l'intimité luxueuse — ces mots s'accordent-ils? — de M. Walter Gay ; la richesse de M. Biessy.

M. Lucien Simon est, incontestablement, l'un des maîtres de la peinture actuelle ; ses *Bretonnes nues au bord de la mer*, un très beau tableau. De lui me mène, à M. Charles Cottet, son camarade de promotion, le désir de comparer les développements parallèles de ces deux artistes. Tous deux ont suivi avec éclat leurs voies naturelles, logiques. Il y a, et c'est pour lui un grand avantage, plus de fatalité chez M. Cottet. J'admire pleinement, dans les limites de son dessein, son intérieur de *la cathédrale de Burgos*.

M. Raffaelli, Coppée de la peinture. Ses tableaux restent très intéressants, bien que la vision ne se renouvelle pas.

M. Willette, Banville de la peinture. Celui-là grandit toujours et jamais il ne fut si jeune, si ardent, si charmant que cette année en ce tableau : *l'Amour et la Folie*.

J'estime l'art très grave, un peu sec, de M. Agache.

Les paysages antiques de M. Ménard. Les intérieurs paysans de M. Eugène Martel, psychologue très fin, peintre très fort. Les marines de M. W. Morrice. Les nus savants de M. Caro-Delvaille, élève des Vénitiens. Les fleurs sensibles de Mme Lisbeth Delvolvé-Carrière. Les lumineuses impressions de nature de M. de La Villéon.

Le Christ aux Enfants, *la Plage à l'Enfant coiffé de rouge*, *la Communion de Jeanne d'Arc*, *Orphée*, nous rendent le Maurice Denis que nous aimions, et nous oublions la légère défaillance qui nous attristait, au Salon des Indépendants.

M. Le Sidaner, en variant l'objet de son étude, ouvre à son grand talent des perspectives nouvelles et ses paysages parisiens nous retrouvent fidèles à l'admiration que nous avions vouée à ses délicieux jardins.

Lui aussi, M. Gaston Prunier grandit à chaque manifestation nouvelle. Le beau, le grand peintre, que celui-là ! Ses vues de Londres et des Pyrénées sont des réalisations entières, des œuvres de maître.

MM. Jules Flandrin, Charles Guérin ; à propos d'expositions individuelles j'ai parlé récemment du premier, je parlerai prochainement du second.

MM. Emile Claus, Beresfort, Iwill, Milcendeau, Waidman, Mme Marval, MM. Armand Berton, Morisset, Maxime Maufra, Mlle Breslau, MM. Hochard, David-Nillet.

La décoration large, aérée, de M. Auburtin, le maître candide, l'Enfant aux mains jointes de Mme Ilma Graf.

§

Somme toute, on voit : le Salon de cette année ressemble beaucoup à celui de l'année dernière, exception faite du grand mouve-

ment que j'ai signalé tout d'abord : le réveil, la renaissance de la sculpture française.

Mais cette exception est un trait capital, sur lequel j'insiste en finissant, comme j'ai commencé.

Que la sculpture, dans ce pays glorifié par les gothiques, du XIIIe au XVe siècle, et par les classiques ensuite jusqu'au XIXe exclusivement, se ressouvienne de sa grande tradition, c'est le salut de la peinture même et de l'art tout entier, — à la condition que l'architecture aussi reprenne vie : car *la sculpture n'est qu'une catégorie de l'architecture*, a dit Rodin, *et c'est sous le nom de celle-ci seulement qu'on devrait parler de celle-là.* Que les architectes ne tardent donc plus, qu'ils apportent à statuaire la base solide et vivante dont elle a besoin pour suivre avec confiance ses propres voies! Hélas! je sais qu'à cette base matérielle il faudrait des bases morales, des assises dans l'esprit et dans le cœur des hommes. C'est en d'invincibles motifs de croire en elle-même que la Société trouvera la force et les moyens d'élever les murs de la Maison du Temps...

Ces motifs, qui les formulera ?

§

Memento. — Les Salons, en remplissant les pages de cette Rubrique, nous obligent à négliger les expositions particulières, très nombreuses à ce moment de l'année, et, plusieurs, très intéressantes. Mais il est à craindre que la *Société des Artistes français*, qu'il faudra mentionner tout de même à quinzaine, nous crée des loisirs : j'en profiterai pour parler de quelques petits salons, maintenant fermés, et d'autres qui seront encore ouverts. — Je me contente aujourd'hui d'indiquer une exposition actuelle d'œuvres de Gauguin (à la galerie Vollard, 8, rue Laffitte).

CHARLES MORICE.

LETTRES ALLEMANDES

Josef Hofmiller : *Zeitgenossen ;* Munich, Suddeutsche Monatshefte, M 2.— Kurt Martens : *Literatur in Deutschland ;* Berlin, Egon Fleischel u. C^o, M. 2. — Ludwig Hatvany : *Ich und die Bücher ;* Berlin, Bruno Cassirer, M. 2. — Paul Tesdorpf : *Beitraege zur Würdigung Charles Perraults und seiner Maerchen ;* Stuttgart, W. Kohlhammer, M. 1. — Memento.

Zeitgenossen. — M. J. Hofmiller, qui s'est fait une situation très prépondérante dans la critique de l'Allemagne du Sud et à qui nous devons déjà un intéressant volume d'*Essais*, publie son second recueil consacré aux écrivains contemporains de son pays. S'il en loue quelques-uns, il juge cependant sans ménagements ceux qui sont le plus en vue. C'est ainsi que son étude principale, qui forme toute la première partie du volume, est consacrée aux dernières productions de Gerhart Hauptmann. Celles-ci sont au nombre de six, et permettent un jugement d'ensemble sur l'œuvre de l'écrivain, si on

les rapproche de l'édition des œuvres complètes qui a vu le jour l'an passé. Dès le début, M. Hofmiller fait cette constatation qu'il existe un prix Grillparzer qui depuis trente ans a été décerné huit fois. Or, ce prix, M. Hauptmann se l'est vu attribué trois fois. Sur une somme totale de 32.000 couronnes, l'auteur dramatique allemand en a donc reçu 12.600, presque la moitié! L'impitoyable critique montre ensuite que si M. Hauptmann a bénéficié en une large mesure de l'argent de Grillparzer, il a peu profité de son art et, en analysant ses œuvres récentes, il n'a pas de peine à en faire la preuve.

Certains jugements à l'emporte-pièce surprennent par leur sévérité extrême. Parlant, par exemple, de *Quand Pippa danse*, M. Hofmiller écrit : « La comédie de Hauptmann est superficielle, confuse et faible. Elle possède le symbolisme embrouillé des œuvres hâtives, subtiles et manquées. » Après une longue analyse de *Griselda* nous lisons : « Plus le mendiant est faible, plus forte est la béquille. »

Mais le critique reconnaît-il du moins le talent qu'il y a dans les premières œuvres de Hauptmann? Il semble que non. A propos du recueil entrepris par l'éditeur S. Fischer, il écrit : « Il me paraît fort douteux que ces six volumes d'œuvres complètes signifient pour la nation quelque chose de vivant, d'agissant, de durable. » Blâmant l'emploi du dialecte silésien, sans saveur traditionnelle, dans *les Tisserands*, le vers blanc dans *la Cloche engloutie*, il ajoute : « Il (Hauptmann) fait de nécessité vertu, de son absence de style un style, et de son incertitude un principe ».

M. J. Hofmiller n'est guère moins sévère pour l'œuvre de Frank Wedekind, qui jouit aujourd'hui, grâce à de nombreuses interdictions, d'une vogue presque égale à celle de son grand devancier. Nous avons eu à Paris le spectacle pénible de *l'Eveil du printemps* et le public français a rejeté avec un grand bon sens cette pièce incohérente. Il y a en Allemagne des questions soi-disant morales qui sont encore des « problèmes », alors que notre vieille civilisation leur a trouvé une solution il y a quatre siècles, alors qu'à vrai dire nous n'avons jamais eu le pédantisme de nous y arrêter.

Les autres comédies de M. Wedekind valent-elles mieux? M. Hofmiller ne semble pas le croire. Il voit dans leur succès l'effet d'un bluff formidable. Ce mélange de scènes vaudevillesques aux plus sombres drames de l'Ambigu, accommodé de tirades ibséniennes ne lui dit rien qui vaille :

Il faut être un Goya ou un Rops pour s'accommoder du monde ou Wedekind cherche ses problèmes. Mais, pour être un Goya, toute puissance creatrice lui fait défaut et pour être un Rops il lui manque le raffinement d'un demi-barbare qui a de la race. Wedekind est horriblemend allemand, avec intention, sans grâce, lourdement, étant un idéologue de la plus pure eau.

Ne croyez pas cependant que tout le volume de M. Hofmiller est écrit sur ce ton-là. Il s'y trouve de nombreuses pages louangeuses,à l'adresse de quelques écrivains de son choix. L'auteur sait rendre justice au talent d'un Hofmannsthal, d'un Ruederer ou d'un R. A. Schrœder. Il nous révèle un jeune talent autrichien, M.Rudolf Hans Bartsch, auteur de romans et de nouvelles, qu'il considère comme le plus autrichien de tous. Rien de ce que nous dit M. Hofmiller n'est négligeable et ses articles mensuels des *Süddeutsche Monatshefte* sont parmi les plus intéressants qu'il soit. Mais nous craignons fort que, s'il veut donner une suite à ses *Contemporains,* pour imiter un grand exemple de chez nous,il ne se trouve quelque peu embarrassé.

§

Literatur in Deutschland. — M. Kurt Martens n'est pas un critique de profession. Romancier et homme de goût, il s'est diverti, dans ce petit recueil, à montrer ce qu'il y a d'intéressant dans la littérature allemande actuelle. Son livre est une sorte de guide qui permet de retrouver son chemin dans le dédale des productions nouvelles accumulées sur le marché des belles-lettres allemandes. Il ne dit pas à son public : voilà ce qu'il faut connaître, voilà ce qu'il faut avoir lu, mais simplement : voilà ce qui me plaît. Cette attitude est toute contraire à la pédagogie allemande. Elle est celle d'un artiste qui veut faire goûter à ses voisins le plaisir qu'il a pris à lire les œuvres d'autres artistes. Un professeur ou un critique dogmatique n'y comprendrait rien. Dès son premier chapitre, l'auteur cherche pourtant à orienter son public. Il lui présente un schéma. Tous les écrivains des vingt dernières années sont passés en revue. De temps en temps M.Martens ajoute une épithète pour indiquer ses préférences, mais en somme il poursuit seulement le but de « situer » ses préférences dans ce formidable catalogue où les chefs d'écoles (ce ne sont souvent pas les meilleurs) côtoient les plus infimes disciples. Le second chapitre nous montre « comment il faut jouir des œuvres poétiques ».

L'auteur mêle les souvenirs personnels aux analyses littéraires. Il participa jadis au mouvement de théâtre libre à Leipzig, alors qu'il écrivait son premier roman « *aus der Decadence* ». Cela nous renvoie à quinze ans en arrière, aux débuts de Wedekind, à une époque où Beyerlein était encore un inconnu, ou Carl Heine, aujourd'hui régisseur du Théâtre de Francfort, cherchait encore sa voie. Le chapitre que M. Martens consacre à Wedekind est particulièrement curieux. On a l'impression, en le lisant, qu'il cherche à excuser son ami, à démontrer qu'il est un très brave garçon à qui il faut pardonner ses excentricités. Nous le voulons bien.

Les œuvres d'Hélène Bœhlau, du comte Edouard Keyserling, des

frères Mann, de M. Ouckama Knoop, qui sont loin d'être des inconnus pour cette revue, sont analysées avec soin. Lors de sa publication dans le *Literarische Echo*, nous avons déjà signalé l'étude de M. Martens sur le rôle des écrivains dans la société allemande d'aujourd'hui. Elle sert de conclusion à cet excellent petit ouvrage.

Ich und die Bücher. — M. L. Hatvany est un peu le Peter Altenberg de la critique. De même que le spirituel Viennois avait réduit la nouvelle à de petits tableautins incohérents, il fait des plus sérieuses analyses de simples *marginalia*. Nous l'avons déjà vu désertant la salle de cours, où de graves professeurs dissertaient à l'allemande sur telle interpolation d'un texte classique, pour aller rêver aux moineaux de Lesbie. Le cahier qu'il s'était ainsi amusé à remplir et qui s'intitulait *la Science de ce qui ne vaut pas la peine d'être su* avait déjà troublé les philologues d'outre-Rhin dont il montrait l'inutile effort. Le voici critiquant les critiques, en même temps qu'il se critique lui-même. *Moi et les livres*, ce sont les reproches que se fait un bon bibliographe qui, au lieu d'analyser les livres qu'il a sur sa table de travail, laisse vagabonder son cerveau et note au hasard les amusantes choses qui lui viennent sous la plume. Car, que sont en somme les livres, quelques années après leur apparition ? Rappelez-vous tout ce que vous avez lu depuis vingt ans, et demandez-vous quels sont ceux auxquels vous attachez encore de l'importance. Les autres, ceux qui ne vous ont pas aidé à vivre, gisent autour de vous, pareils à des cadavres sur un champ de bataille. Quel carnage, quand M. Hatvany a aiguisé sa plume ! Il songe à Mira plus qu'à ses auteurs, à Mira à qui il dédie son livre et qui presque à chaque page vient troubler le lecteur à la cantonade. Qui est ce mystérieux Ludwig Hatvany ? Ce n'est certainement pas un Allemand, bien qu'il écrive la langue allemande avec une parfaite maîtrise. Qui lèvera ce voile mystérieux ?

Charles Perraut Mærchen. — M. Paul Tesdorpf publie une thèse de doctorat sur Charles Perrault et ses contes. Ce jeune romaniste nous apprend, dans sa préface, qu'en préparant son sujet à l'Université de Munich il a été fort surpris de s'apercevoir qu'un pareil travail n'avait jamais été entrepris en Allemagne. C'est donc surtout à des sources françaises qu'il a eu recours et nous ne pouvons que le louer d'avoir su en tirer un si excellent parti.

§

Memento. — *Süddeutsche Monatshefte* (avril) publie des lettres inédites de J. G. Fichte au philosophe souabe J. J. Wagner. Ces lettres, datées d'Iéna entre 1797 et 1799, sont assez curieuses pour la mentalité de l'époque. M. J. Hofmiller intitule « Salade romaine » des impressions de la ville éternelle, où se mêlent des réminiscences historiques et littéraires.

Les dernières livraisons de la revue catholique *Hochland* sont illustrées

de belles reproductions d'après Gustave Moreau, Durer, Giorgione, etc. Le professeur M. Zdziechowski étudie le problème religieux en Russie (mars). MM. A. Legrand et Victor Eschbach font de longues dissertations à propos du problème alsacien-lorrain (février et avril).

Dans *Nord und Süd* (1er avril), M. Walther Ziesemer fait connaître les efforts qui ont été faits en 1816 et dans les années suivantes pour sauver de la destruction le château de Marienbourg, siège de l'Ordre teutonique. Büsching, Sulpice Boisserée, et d'autres passionnés d'idées romantiques ont participé à cette tentative. Dans une lettre de Büsching de 1824 on peut lire qu'« avec Gœthe il n'y a plus grand'chose à faire », car « le vieux monsieur » se montre assez froid. — M. Richard M.-Meyer parle des « modes scientifiques » et critique l'immoralisme des historiens d'aujourd'hui.

M. Alfred Klaar fait paraître dans deux fascicules de *Das literarische Echo* (1er et 15 avril) une étude sur « la crise de la tragédie » dont souffre actuellement l'Allemagne. L'écrivain Bruno Wille, qui joua un rôle important dans le mouvement des théâtres libres à Berlin, il y a une quinzaine d'années, et qui depuis lors s'est adonné à des travaux de vulgarisation scientifique, est l'objet d'une étude de M. M. Eberhard Buchner (avec portrait). M. Karl Strecker analyse les récentes productions de la littérature ibsénienne.

De récents Mémoires sur les derniers jours du malheureux empereur Maximilien du Mexique sont analysés dans *Œsterreichische Rundschau* (1er avril). Ils ont pour auteur le baron de Fürstenwaeter, qui fut capitaine dans l'armée d'occupation. Un article nécrologique sur le docteur Lueger, le maire de Vienne, récemment décédé, est signé du nom de M. de Berger, le directeur de la revue.

Maerz (15 avril) insère une étude de M. Karl Bleibtreu sur les fêtes en l'honneur de Lord Byron à Athènes, où l'auteur montre que l'œuvre du grand poète anglais est aujourd'hui à peu près complètement oublié en Allemagne.

Der Zwiebelfische, cette petite revue, consacrée à l'art du livre, dont le quatrième fascicule nous parvient, n'est plus dirigée par M. Franz Blei. L'éditeur M. Hans von Weber y signe lui-même presque tous les articles et nous met au courant des démêlés qu'il a eus avec le Insel-Verlag. On y recommande une collection pour bibliophiles tirée à 100 exemplaires qui comprendra une réimpression des *Fleurs du Mal* en français, sur papier de Hollande.

Deutsche Kunst und Dekoration (mai) est presque exclusivement consacré à la description d'une maison particulière de Munich, celle du marchand de tableaux F. J. Brakl, sise Lessingstrasse. L'édifice est l'œuvre de l'architecte Emanuel de Seidl, qui s'est également chargé de l'aménagement intérieur. Les fresques et ornements sont de MM. Adolphe Münzer, Erich Erler, Leon Putz, Max Kuschel, Max Eichler, Angela Jank, Fr von Uhde, Adolphe Hengeler, etc.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Hugh Walker : *The Literature of the Victorian Era*, 10 s., Cambridge University Press. — Maurice Baring : *Landmarks in Russian Literature*, 6 s., Methuen. — Viscount Esher : *To Day and to Morrow*, 7 s. 6 d., John Murray,

— William Lyon Phelps : *Essays on Modern Novelists*, 6 s. 6 d., Macmillan. — Lucien Wolff : *John Keats, sa vie, son œuvre*, 10 fr., Hachette et Cie. — Lucien Wolff : *An Essay on Keats's Treatment of the Heroic Rhythm and Blank Verse*, 5 fr., Hachette et Cie. — John Keats : *Poèmes et Poésies*, traduction de M. Paul Gallimard, 3.50, Mercure de France.— Algernon Charles Swinburne : *Chastelard*, tragédie en cinq actes, traduction de madame H. du Pasquier, introduction biographique de René Puaux. 3.50, Bernard Grasset. — Emile Saillens et E. R. Holme : *First Principles of French Pronunciation*, avec une introduction par le Dr T. P. Anderson Stuart, 3 s. 6 d., Blackie. — Memento.

Dans les pays monarchiques, les longs règnes ont au moins une utilité : ils permettent aux historiens de désigner une époque par le nom du souverain qui occupa le trône et de rassembler sous une même appellation un ensemble d'œuvres et d'auteurs fort disparates. De même que nous avons « le siècle de Louis XIV » pour étiqueter toute la production littéraire et artistique du XVIIe siècle, les Anglais ont définitivement adopté l'expression d' « ère victorienne » pour dénommer leur richesse littéraire pendant les deux derniers tiers du XIXe siècle. Des volumes ont déjà été consacrés à des *victorian novelists* et à des *victorian prose-masters* et voici maintenant un ouvrage de près de onze cents pages dans lequel le professeur Hugh Walker présente dans son ensemble **The Literature of the Victorian Era**. C'est presque tenter l'impossible, et il en résulte parfois une certaine confusion, quelques lacunes et un fréquent déséquilibre des proportions. L'auteur, toutefois, retrace magistralement les principaux courants de la littérature anglaise au XIXe siècle, en indiquant le développement de la pensée des plus grands écrivains, et il arrive à faire non seulement un traité complet sur la littérature de cette période, mais il écrit aussi une histoire de la pensée au XIXe siècle. Il envisage chaque auteur comme une personnalité et ses jugements critiques sont remarquablement judicieux et réfléchis. Dans ce volumineux travail, où chaque chapitre pourrait former à lui seul un ouvrage spécial, le professeur Walker fait preuve de connaissances étonnantes et d'une érudition extraordinaire : tous les genres y passent et si l'on peut parfois ne pas partager toutes ses opinions, on est contraint de reconnaître le rare mérite de son ouvrage, qui est une mine inépuisable de renseignements pour quiconque étudie la littérature anglaise.

§

La littérature russe a fourni l'occasion d'innombrables volumes d'études et l'on a fait, à la plupart des auteurs russes, un accueil souvent enthousiaste. Il y a chez ces écrivains quelque chose d'étrangement captivant et, si bien qu'on les connaisse, on garde l'impression qu'on n'a pas pénétré jusqu'à leur intimité. Aussi faut-il être reconnaissants à ceux qui nous apportent sur les Russes de informations de première main, comme le fait Mr Maurice Baring

dans ses **Landmarks in Russian Literature**, et comme il l'avait fait dans de précédents volumes. Il approche son sujet, dit-il, non pas tant en érudit qu'en ami et en admirateur sympathique. Il a voulu se rendre compte de ce que les Russes eux-mêmes pensent de leur propre littérature, et, en se plaçant à leur point de vue, exprimer cette pensée, comme il l'a trouvée dans leurs livres ou au cours de conversations avec des gens de toutes classes. Il a essayé de se mettre dans la peau d'un Russe, et d'expliquer alors aussi clairement que possible, à ses compatriotes, ce qu'il a vu et entendu. Tout d'abord, il expose les particularités du caractère russe et définit le réalisme de la littérature ; ensuite il étudie tour à tour Gogol, Tolstoï, Tourguenieff, Dostoievski et Anton Tchekoff. Quiconque sait l'anglais devra lire ce livre qui révèle, avec une singulière perspicacité, les aspects contradictoires de l'âme russe: et en le lisant nous-même, nous songions aux beaux poèmes que ce « pays du paradoxe » a inspirés à M. François Porché, dans *Au loin, peut-être...*

§

Parmis les essais réunis par le Viscount Esher sous le titre de **To Day and to Morrow**, quelques-uns ont un peu vieilli, mais la plupart traitent de sujets dont l'intérêt est durable et pratique. Les pages sur le général Gordon, celles sur Pitt et son époque, à propos du livre de lord Rosebery, sont remarquables et le plus intéressant de ces essays, comme aussi le plus original, est celui qui a trait à Parnell — *A Lost Leader* — et qu'il est curieux de relire après les extraordinaires révélations faites récemment par Sir Robert Anderson.

§

Avant d'aborder les **Essays on Modern Novelists**, que publie Mr. William Lyon Phelps, professeur de littérature anglaise à Yale, il est bon de lire les appendices A. et B. ajoutés au volume. On comprendra mieux ainsi le point de vue du critique et la méthode d'après laquelle il obtient ses jugements. Ces appendices traitent du « roman en tant qu'objet d'études universitaires », et de « l'attitude du professeur envers la littérature contemporaine », et Mr Phelps y formule quelques idées très simples, très pratiques et très raisonnables. Certes, il y a quelque chose d'alarmant à entendre annoncer par un grave professeur qu'il va étudier la production contemporaine dans un but essentiellement pédagogique, mais les essais de Mr Phelps nous rassurent. Nous ne discuterons pas son choix qui lui fait omettre Meredith et Henry James et laisser de côté tout le roman français, alors qu'il parle de romanciers anglais et américains tels que Thomas Hardy, W. D. Howells, Mark Twain, William de Morgan, R. L. Stevenson, Alfred Ollivant, Rudyard Kipling, R. D. Blackmore,

Mrs Humphry Ward, et des romanciers étrangers tels que Bjœrnson, Sudermann, et Sienkiewicz. Ses jugements sur Thomas Hardy et Kipling, entre autres, sont remarquablement justes, et il a le mérite de déclarer nettement que l'œuvre de Mrs Ward est dénuée de véritable intérêt et que sa vogue prodigieuse est le grotesque résultat d'un snobisme nigaud. L'ouvrage est heureusement complété par une bibliographie sommaire due à Mr Andrew Keogh, bibliothécaire de l'Université de Yale.

§

En prenant **John Keats, sa vie, son œuvre** pour sujet d'étude, M. Lucien Wolff ne pouvait s'attendre à découvrir de sensationnels documents non plus que des interprétations nouvelles des textes. Tout ce qu'il y avait à dire sur Keats a été dit depuis longtemps par les Anglais ; mais sachant que, dans tout cela, il restait beaucoup de choses qu'on ignorait encore en français, M. Wolff a jugé nécessaire de faire un exposé complet de ce qui concerne le poète et son œuvre. Pour cela, il a scrupuleusement compulsé toutes les sources d'information, il a refait toutes les recherches, il a étudié tous les témoignages avant d'émettre à nouveau des jugements qui ne pouvaient qu'être semblables à ceux prononcés déjà. De sorte que le lecteur français n'a plus besoin d'avoir recours aux ouvrages anglais, il possède en sa langue un livre qui fait définitivement autorité. Peut-être trouvera-t-on qu'en parlant d'un aussi merveilleux poète lyrique M. Wolff reste bien froid, que son ton est un peu trop obstinément celui du professeur, — sans doute regrettera-t-on que ce volumineux travail de près de sept cents pages ne soit pas complété par un index et qu'un trop grand nombre de fâcheuses fautes d'impression y soient restées ; mais, malgré ces menus défauts, nous avons contracté envers M. Lucien Wolff une dette de gratitude pour ce travail consciencieux et magistral. Pour ceux qui possèdent des connaissances spéciales sur la prosodie anglaise, il y aura intérêt à lire **An Essay on Keats s Treatment of the Heroic Rhythm and Blank Verse**, dans lequel le critique étudie scientifiquement la métrique du poète, qui, lui, possédait d'instinct cette métrique.

§

Il y a quelques années, M. André Fontainas publiait une version de quatre odes et de *la Belle Dame sans merci*, de Keats ; puis Mme de Clermont-Tonnerre donnait quelques-uns des plus fameux poèmes dans une traduction louable que préfaça M. E. Hovelacque ; et il y a deux ans, M. Edouard Pelletan publiait, dans une de ces merveilleuses éditions que lui seul sait établir, le texte de *l'Ode sur l'Urne Grecque*, avec une traduction par M. Paul Hyacinthe Loyson

et des décorations de M. Bellery-Desfontaines, précédé d'une brève poésie admirative d'Anatole France. Enfin, voici une traduction qui donne l'ensemble de l'œuvre du poète d'*Endymion*. Nous la devons à M. Paul Gallimard, qui a bravement affronté la difficulté que présentait l'entreprise et l'a patiemment vaincue. Certes, la poésie supporte mal la traduction. Les vers ont une musique qui dépend uniquement de la langue dont le poète se sert et il est impossible de rendre cette musique en une autre langue, quelle que soit l'habileté du traducteur. Quand il s'agit d'un grand lyrique comme Keats, toute transcription en une langue étrangère risque de ne plus donner qu'une faible idée de l'original. Mais est-ce une raison pour ne pas tenter de rendre au moins la pensée du poète ? M. Gallimard a pensé que l'œuvre de Keats, traduite avec fidélité, serait appréciée par les lecteurs français qui ne connaissent guère que de nom le grand contemporain de Byron et de Shelley. Désormais, à côté des traductions de ces deux poètes, figurera, dans la bibliothèque de ceux qui aiment la poésie, les nobles images et les belles pensées, le volume de M. Gallimard, muni de sa longue liste de fâcheux errata. Cette traduction des **Poèmes et Poésies de John Keats** est précédée d'une remarquable étude qui prouve avec quel soin M. Gallimard a voulu pénétrer dans l'intimité même de Keats.

§

Mme H. du Pasquier publie une traduction de **Chastelard**, tragédie en cinq actes, d'Algernon Charles Swinburne. Le poète des *Chants d'avant l'aube* raconte dans ce drame en vers les amours de Marie Stuart et du chevalier français Chastelard. La pièce serait difficilement jouable, mais la lecture, dans l'original, offre un grand charme. La version française eût conservé davantage de ce charme, si la traductrice avait apporté plus de soin à son style et plus d'exactitude à rendre la phrase et les images du poète. Elle a traduit sans méthode, semble-t-il, suivant parfois le texte jusqu'au mot à mot et parfois l'interprétant avec une liberté excessive, frisant l'inexactitude. Bien que souffrant du même manque de précision et de méthode, et hâtivement écrite en un style trop abondant en négligences, l'introduction biographique de M. René Puaux fournira au lecteur d'utiles renseignements sur la personnalité de Swinburne et sur son œuvre.

§

Dans l'étude d'une langue étrangère, l'orthographe traditionnelle est généralement une gêne pour la prononciation correcte, de sorte que, pour parler une langue autre que notre langue maternelle, nous devons apprendre des mots dont les sons ne sont jamais exprimés par l'écriture : d'où une double peine, puisqu'il faut à la fois connaître ces

mots par l'oreille pour pouvoir les prononcer, et par l'œil pour pouvoir les écrire. De là vient aussi que tant de gens lisent facilement une langue sans être capables de la parler couramment. C'est pour obvier à ces difficultés que M. Emile Saillens et Mr E. R. Holme ont composé, à l'usage des Anglais, un court manuel dans lequel ils exposent les premiers principes de la prononciation du français, **First Principles of French Pronunciation**. Grâce à un alphabet phonétique qui note exactement les sons des lettres et des syllabes, il devient possible de prononcer correctement les mots français. Ce manuel est précédé d'une remarquable introduction sur les organes de la parole par le Dr T. L. Anderson Stuart, doyen de la faculté de médecine de Sydney.

Memento. — *The Nineteenth Century and After* contient, dans chacun de ses numéros, sur les grandes questions d'actualité, sur les grands problèmes sociaux, politiques et économiques, des articles dus aux auteurs les plus compétents et les plus autorisés. Au sommaire du numéro d'avril, nous mentionnerons : *Vox Populi*, une étude sur l'opinion anglaise pendant la crise actuelle par Sir Henry Seton-Karr ; *the Greatest Social Problem and its Solution*, sur la propriété foncière, par Mr J. Ellis Barker ; *On the Making of an Over-Sea Dominion*, par Sir Francis T. Piggott, Chief Justice of Hong-Kong ; *Racial Feeling in India*, par Mr E. Armine Wodehouse, ancien professeur de philosophie du Deccan College, Poona ; *Shakespeare as a Teacher*, par le Rev. Canon Beeching ; *Freemasonry in France*, par M. Eugène Tavernier ; *Dutch and Belgian Independance*, par Captain Cecil Battine ; *A Dangerous Parting of the Legal Ways*, par His Honour Judge Emden ; *The Husband of madame de Boigne*, par Mr Archibald Colquhoun ; *Epochs of Japan*, par Mr J. H. Longford, ancien Consul à Nagasaki ; *The Case for the Working Mother*, par Mrs Alice S. Gregory ; *The new Navy Estimates*, par Mr Archibald S. Hurd ; *England and Germany : How to meet the Crisis*, par Sir Edmund C. Cox, etc.

Le numéro 432 de *The Edinburgh Review* donne une étude littéraire sur Oliver Wendell Holmes, des articles historiques sur la Révolution Française, sur les dernières années du protectorat de Cromwell ; sur un siècle de vie écossaise ; sur la Crète et les fouilles de Knossos, sur Mary Wollstonecraft, Caroline Norton et les droits de la femme ; une dissertation sur l'esthétique, l'art et sa pratique ; des articles sur le paysan anglais, sur les canaux et la navigation fluviale en Angleterre, sur le nouveau Parlement et la Chambre des Lords.

Le numéro d'avril du *Bookman* est presque uniquement consacré à Maurice Maeterlinck, dont l'œuvre et la personnalité sont appréciés dans des articles par M. Alfred Sutro, Mr Holbrook Jackson, Miss Jane T. Stoddart, Mr William Purvis, etc., accompagnés de nombreux portraits de M. Maeterlink et de Mme Georgette Leblanc, et des photographies des diverses scènes de *l'Oiseau Bleu* qui se joue à Londres avec un grand succès depuis plusieurs mois. Dans ce numéro, Mr Andrew Lang publie un article sur *The Reformation in Scotland*.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES BRÉSILIENNES

Joaquim Nabuco : *Minha Formação*, 1 vol., H. Garnier ; *Escriptos e Discursos Litterarios*, 1 vol., H. Garnier ; *Pensées détachées et Souvenirs*, 1 vol., Hachette ; *Um Estadista do Imperio*, 3 vol., H.Garnier ; *Camoens, Addresses before American Colleges, by Joaquim Nabuco, Brasilian Ambassador.*

Joaquim Nabuco fut un représentatif de notre meilleure culture. Un de nos grands écrivains a pu dire qu'il était la synthèse, l'expression la plus heureuse de la civilisation brésilienne. Il faudrait entendre cela rigoureusement.

Nabuco ne fut pas plus notre premier écrivain que notre première tête politique. Mais il reste au premier rang de nos hommes de lettres, il fut un de nos rares penseurs, une admirable intelligence politique, un parfait gentilhomme. Nul n'eut comme lui tant de qualités diverses à un degré si remarquable. Son activité toucha un peu à tout, et il fit bien tout ce qu'il fit.

Fils du Sénateur Nabuco, un homme d'Etat de l'Empire, fils lui-même et petit-fils de sénateur, Nabuco reçut, avec cet héritage politique, le bienfait d'une jeunesse facile passée à rêver dans l'émerveillement de la nature, mais aussi à regarder le monde et le spectacle des hommes. Il devient un philosophe politique et un psychologue social, un analyste de la vie.

A vingt ans, vers 1870, il commence à faire parler de lui : il est très grand, très beau, brillant, aimé. Il eut souci d'abord de vivre, ce qui est encore le meilleur moyen d'arriver à écrire quelque chose qui compte. Il voyagea, se fit présenter à Renan, dont la pensée l'avait profondément frappé, et à Mme Sand, qui fut frappée de son physique. Il vit l'Italie et les personnes de marque. Puis il rentra au Brésil, où il resta cinq ans.

Ce fut vers ce temps-là, a-t-il dit, qu'il reçut les deux fortes impressions de sa vie : Chateaubriand d'abord, et ensuite Renan, qui éclipse Chateaubriand. Et il semble bien que son esprit garde surtout la marque de Renan. Mais il a des dons de poète de la nature, des parties d'homme public, de diplomate grand seigneur, qui tiennent plutôt de l'auteur des *Mémoires.*

Nommé attaché de légation, il fait un séjour à Londres, et surtout aux Etats-Unis, et s'en retourne en 1878, à la mort de son père, siéger au Parlement. Là il se consacre à une œuvre plutôt humaine que politique : l'abolition finale de l'esclavage.

L'abolition vient, en 1888. Tout de suite après, c'est la République. Alors Nabuco s'arrête, s'éloigne, médite. L'épuisement des lendemains de victoire, la chute de l'Empire qui se lie à l'abolition et lui montre celle-ci comme une sorte de suicide héroïque de la dynastie, les troubles du nouveau régime, le ramènent à la pensée. Il doute. Cependant, ce ne sera jamais chez lui le doute amer, affir-

matif, de l'homme qui en veut à la vie, mais bien le sourire de celui qui voit la vanité des systèmes et des doctrines, et qui sait pourtant gré à la vie d'avoir été belle pour lui.

Il reste quelque temps à l'écart, écrit des pensées philosophiques, la vie de son père, se voue aux lettres. Il se croit fixé. Mais déjà on l'appelle, il s'expatrie. Il reprend la mer, habite pendant six ans tour à tour la France, l'Italie et l'Angleterre, selon les besoins de sa mission. Depuis 1905, il était ambassadeur du Brésil à Washington, où la mort l'a trouvé, le 17 janvier dernier.

Cette destinée flottante est symbolique. On y voit l'incertitude de l'âme sud-américaine, dont Nabuco a noté le dualisme profond, et qui la partage entre la patrie présente et la sensibilité héréditaire de la race. Le sud-américain artiste, raffiné, tout aussi éloigné du snob qui se pique d'être parisien que du nationaliste qui ignore le monde, émigre souvent en Europe, ou plutôt, *y retourne*, selon le mot d'un autre de nos critiques. C'est qu'il se sent des affinités sans correspondance avec le milieu natal, auquel cependant il reste attaché. De là son âme contradictoire, son instabilité, l'opposition du *sentiment, qui est national*, à *l'imagination*, *européenne*.

Cette instabilité vient de ce qu'en Amérique il manque au paysage, à la vie, à l'horizon, à l'architecture, à tout ce qui nous entoure, le fond historique, la perspective humaine ; tandis qu'en Europe la patrie nous manque, c'est-à-dire le moule où chacun de nous a été jeté en naissant.

Il faudrait, ce me semble, lire *perspective européenne*. Maint paysage de l'Asie ou d'Afrique, auquel ne manque pourtant pas la perspective humaine, l'aurait laissé également dépaysé. C'est aussi affaire de disproportion physique, de manque d'équilibre entre la sensibilité séculairement formée dans le milieu européen et la grandeur écrasante et déserte du paysage américain. Quoi qu'il en soit, ce phénomène d'acclimatation mentale incomplète est très réel. Il faut en tenir compte quand on étudie la psychologie de nos peuples nouveaux. Et c'est Nabuco, parmi nous, qui l'a clairement distingué et qui lui a assigné sa vraie place.

Mais, si l'arbre transplanté n'a pas fini de s'habituer au nouveau climat, les fruits n'en souffrent pas moins l'influence du sol qui le nourrit. Il y a une littérature brésilienne, séparée de la portugaise. L'œuvre d'art ne peut échapper aux causes immédiates, ambiantes. Et c'est à la France, et non pas au Portugal, client lui-même de la France, que nous demandons ce qu'il nous faut importer d'Europe. Telle est la thèse que Nabuco a soutenue dans son discours lors de l'installation de l'Académie Brésilienne, et qui reste un de ses meilleurs morceaux, un morceau tout dans sa meilleure manière, sobre, plein d'idées et de goût, rempli d'expressions fortes et d'images claires.

Son œuvre et lui-même sont un cas de ce dualisme, a-t-on dit. Et d'abord, l'homme et l'œuvre chez lui se tiennent. Il ne faut pas les séparer. Un de ses livres les plus intéressants est **Minha Formaçâo**. Il s'y raconte, et il y raconte les influences qui ont développé sa nature.

Il y parle de politique, et le fait en esprit réaliste, positif, craignant les idéologues. On voit un physicien qui étudie des forces en conflit. Il affectionne les images précises, les rapprochements avec la géométrie, la mécanique. Il oppose au gouvernement américain, « horloge qui marque les heures de l'opinion », l'anglais, « qui en marque jusqu'aux secondes ». Il préfère encore celui-ci à cause de sa royauté presque nominale, neutralisant, hors des compétitions, le premier poste de l'État. Ceci lui paraît simple, « comme de concevoir un essieu ».

Voici de la philosophie. « En politique il y a deux mouvements : celui dont nous faisons partie en croyant être immobiles, tel le mouvement de la terre, que nous ne sentons pas, et l'autre, celui qui vient de nous-mêmes. » Et l'important, c'est le premier. Il aurait pu ajouter que cela est vrai aussi en dehors de la politique, partout, et que l'homme se donne vraiment bien de la peine pour s'attribuer ce qui est dans le jeu mystérieux du hasard.

Ses notes sur les Etats-Unis en 1877 sont précieuses. L'aristocratie de la femme américaine l'impressionne, dans ce pays démocratique, car c'est bien le pays démocratique et non pas le pays républicain, ce qui distingue les Etats-Unis. L'Américain se serait très bien accommodé d'un roi, familier et bonhomme, dont il eût pu serrer la main sans façons. Des remarques aussi très ingénieuses et justes sur l'attitude de la nation devant les pouvoirs publics, sur son consentement tacite à l'exploitation du pays par les politiciens qu'elle méprise, mais à qui elle n'a pas encore le temps de demander des comptes, car elle tâche d'abord de vivre. Et je goûte beaucoup les pages où il dit son impression de l'essor américain de la jeunesse confiante d'une humanité nouvelle, dionysienne.

Le livre des **Pensées détachées et souvenirs**, écrit en français, montre bien le disciple littéraire de Renan, dont Nabuco dit avoir oublié la philosophie. Mais il n'y a pas que l'influence littéraire qui reste. Ce sont des maximes d'un christianisme sentimental, et qui ne le sépare en somme pas beaucoup du modèle. Seulement, sa religiosité à lui, Nabuco la veut formelle, orthodoxe presque. Et il écrit des pensées pieuses. Mais il en écrit aussi d'autres, d'un déisme un peu imprécis, ne voulant pas étouffer la vie sous le dogme, et pleines tout au plus de cette sorte de tendresse métaphysique où se complaît le maître. Ce livre, d'une valeur inégale, et qui renferme de

très beaux morceaux, montrerait que Nabuco, s'il a quitté la maison de Renan, n'a peut-être pas dépassé les frontières de son domaine, lequel est immense.

Um Estadista do Imperio, où il a voulu, avec la biographie de son père, nous donner une perspective du Brésil impérial, reste une peinture vivante et originale de cette époque. Elle mériterait une étude à part.

Dans la critique littéraire, Nabuco montre la même originalité, la même largeur de vision que dans la critique politique et sociale. On vient justement d'imprimer les trois conférences qu'il fit en 1908-1909, pour des Universités américaines, sur Camoens.

L'œuvre de **Camoens** est un riche pays de beauté. Un explorateur qui sait voir y trouve toujours du nouveau.

Nabuco expose aux étudiants américains les différents aspects des *Luziades*. C'est d'abord le poème de la Patrie, dont il célèbre l'effort héroïque de découverte et de colonisation. Il est un hymne à l'action, l'épopée des déracinés vainqueurs de l'avenir. Le poète a immortalisé l'esprit de sa race. C'est pourquoi il le faut placer entre Homère et Virgile, plutôt qu'entre le Tasse et Milton.

C'est aussi le monde de la mer qu'il nous montre dans les *Luziades*. Voyager comme Camoens l'a fait, de longues années, sur de petits navires à voile, c'était passer l'existence dans l'intimité de l'Océan, dans le secret radieux ou terrible de tous ses moments. Le poète y apprend avec minutie les voix du vent et de l'eau. C'est la grande poésie de la réalité. Tout est arrivé, exact. Ce qu'il raconte, il l'a vu, comme lui seul pouvait voir. « Il a transformé en poésie le *log-book* de Vasco da Gama. » Il a chanté un chant nouveau pour Neptune et les Nymphes. Et il se meut au milieu des divinités marines, et des monstres, plein d'une puissance facile et familière, tel un Dieu.

Un autre aspect, et c'est peut-être le principal. Les *Luziades* sont le poème de la Renaissance, auquel Nabuco n'en compare aucun. Camoens n'a pas vu l'Italie, il n'a pas, comme son compatriote le peintre Francisco de Hollanda, conversé avec Michel-Ange. Cependant, l'esprit de la Renaissance est en lui. On n'a qu'à lire le chant IX, où l'Ile d'Amour surgit sur la mer bleue, peuplée de Déesses rieuses et nues dans un soleil méditerranéen. Rien n'est plus beau dans aucune littérature. Pour en préciser une image visuelle, Nabuco rappelle la Farnesina. « Je n'ai jamais été voir la Farnesina sans songer que Camoens et Raphaël sont deux peintres jumeaux. » Et ce qui le frappe dans ce paganisme, c'est qu'il est vivant, contemporain, comme s'il avait vécu dix siècles côte à côte avec le christianisme.

Poète lyrique, Camoens le fut à un degré qui eût fait la renommée d'un autre poète. Ses sonnets le montrent. Mais les *Luziades*

font pâlir les autres ouvrages. Au reste, ils contiennent des passages de poésie lyrique la plus haute qui soit. On en vient à oublier qu'ils ne sont pas tout. Il absorbe tout, ce poème olympien.

Nabuco n'a garde d'oublier les sonnets d'amour de Camoens, ses chansons. Il en cite plusieurs, des chefs-d'œuvre, et qui resteront pour leur noble mélancolie et la mesure de l'expression. Mais il ne se cache pas de soupçonner Dante et Pétrarque d'avoir clos le cycle du sonnet d'amour, de lui avoir imposé une économie à laquelle aucun poète ne saura se soustraire. C'est encore dans les *Luziades* que Nabuco va nous montrer le Camoens poète de l'amour ; le poème en est l'épopée. Deux chaînes de sommets radieux traversent les dix chants : l'amour de la patrie, et l'amour.

Les *Luziades*, c'est le poème de Vénus. Pour Camoens, poésie et amour sont la même chose, ou du moins se peuvent toujours transmuer l'un dans l'autre. Le chant IX est une apothéose d'amour, chaque chose y respire une atmosphère nuptiale de ciel païen. Dans l'épisode de l'Adamastor il y a un tragique miracle d'amour ; il y a une évocation lointaine de l'amour dans l'émotion d'une tempête. Et puis, il y a les aventures humaines où il entre directement, avec les joies et les peines qu'il donne, et les regrets qu'il laisse. Le triste récit de la mort d'Inez de Castro est parfait.

La vie de Camoens a la marque de l'amour. « Il transforme tout en amour, et lorsqu'il cesse d'aimer les femmes pour s'absorber dans le poème national, il garde de ses épreuves le pouvoir de donner une vie réelle à tout passage où l'amour a une part. » Il a beaucoup souffert, il a aimé, senti profondément. Son œuvre est une glorification de la vie. Dans une description de la trombe marine, il nous la montre qui retombe sur la mer, et n'ayant pas le goût du sel. L'image s'impose au critique de sa vie et de son art. Son génie « garde pour lui-même l'amertume de l'inspiration qu'il a bue dans l'océan de la vie ».

Cette étude originale montre que Nabuco, s'il eût spécialisé son talent, nous aurait donné un admirable critique littéraire. Il ne l'a pas voulu, ou il n'a pas pu C'est un mal qui ne va pas sans quelques avantages. Il est toujours resté en contact avec la vie, sous ses formes multiples, et il en rapportait, pour la littérature, des dons précieux : des réflexions personnelles, directes, mûries sans hâte.

Il appartient au groupe des intellectuels de bonne compagnie, à l'esprit universel, et qui voit le monde par-dessus le parti-pris et le point de vue local.

Son style est simple, distingué, sans aucune rhétorique. On lui reprocherait d'être souvent plutôt dilué, incolore. Nul n'est maître du style s'il ne possède bien sa langue. Or, Nabuco ne connut qu'imparfaitement toutes les ressources du portugais. Autour de ces images pré-

cises et de ces raccourcis heureux où il cristallisa sa pensée, son langage a des hésitations, des redites. C'est un flot qui se ralentit parfois, on dirait qu'il tourne sur lui-même, qu'il se perd un peu. Mais il est toujours clair, et l'on y trouve des diamants.

Nabuco en a lui-même séparé, poli, quelques-uns. Ils rendent une belle lumière.

TRISTAO DA CUNHA.

LETTRES TCHÈQUES

Zikmund Winter : *Mistr Kampanus*. Prague : J. Otto. — Karel Klostermann *Mlhy na Blatech*. Prague : Jos. R. Vilimek — Ignat-Hermann : *Bodri Prazane, Rodiny a Rodinky, Tobiaskuv Stedry den*. Prague : Topic, — M. Gustave Smoranz, le *Théâtre National* et Moussorgski.

Décidément les beaux jours du roman historique ne sont pas près de finir en Bohême puisque voici M. Zikmund Winter, après M. Jirasek, qui nous donne un modèle du genre, un tableau achevé avec infiniment d'art, après les copieuses et vigoureuses fresques de son célèbre prédécesseur. **Maître Kampanus**, illustré avec un tact parfait par M. Adolf Kaspar, à l'individualité de qui la consultation des œuvres de Callot, d'Abraham Bosse et de leurs continuateurs n'a pas été préjudiciable, se présente, déjà comme typographie, avec tous les caractères de l'époque où l'action du livre se passe. Il est devenu du jour au lendemain célèbre, et l'Hôtel de Ville de Prague n'a pas cru pouvoir faire moins que de décerner à son auteur la distinction qu'il pouvait ambitionner le plus et qu'il a méritée mieux que quiconque, soit la bourgeoisie d'honneur de l'inclyte cité. Prague joviale et bourgeoise du XVIIe siècle, Prague latiniste de l'Université, aux imposantes cérémonies d'examen de laquelle nous assistons, comme nous sommes initiés à la vie picaresque des étudiants, est soudain parcourue par le frisson avant-coureur des grandes fièvres. Toutes les pulsations du cœur de la capitale, dès 1612, sont notées presque jour après jour. C'est le crescendo d'indignation des Etats contre le clergé catholique et contre les Conseillers du roi, qui empêchent le peuple de se construire des églises et qui soupçonnent les Seigneurs de conspiration ; c'est la fameuse Defénestration de 1618, le gouvernement seigneurial des *Trente Directeurs*, les préparatifs de défense, le recrutement d'une armée de mercenaires, l'expulsion des Jésuites. Et la première partie du livre s'achève sous l'appréhension de quelque chose de terrible, qui va suivre le coup de tête des Etats.

La seconde nous décrit l'arrivée au Hradchin du *Roi des rebelles*, l'électeur palatin, Frédéric V, la bataille victorieuse des armées de Tilly et de Maximilien de Bavière contre les mercenaires tchèques sous Hohenlohe à la Montagne Blanche, non loin de Prague, le 8

novembre 1620, le pillage de la ville, son évacuation, et au moment où l'on commençait à se ressaisir la décapitation des vingt-sept seigneurs tchèques sur la place de l'Hôtel-de-Ville, le 21 juin 1621. Mais le centre du livre, le poste d'observation de l'auteur, c'est l'antique Université de Charles IV, centre intellectuel du protestantisme, dont la vie est comme un véritable baromètre des événements politiques. Et ce *Carolinum* lui-même, nous le voyons incarné en son professeur et recteur, l'illustre Kampanus, en continuel conflit avec l'indigne Mollerus, type parfaitement réussi de l'ambitieux, couard et ignorant, qui tourne casaque selon l'intérêt du moment. Le plus grand sacrifice que fera Kampanus pour sauver son Carolinum sera de s'avouer catholique. Mais c'est trop tard. Les Jésuites ont reçu l'ordre de s'y installer. La honte de l'abdication et de toute une vie d'efforts manquée rendent ce vrai savant, ce poète, ce père des étudiants à moitié fou. L'idée de la mort le travaille ; avec une lenteur méditative et poignante, il se range peu à peu au parti de « se rendre dans la paix de l'autre monde » et, en vrai rat de bibliothèque, recourt à la mort aux rats, dont son Université avait quelque provision. Mais je vous jure que l'on n'a nulle envie de rire, et que je me fais quelque scrupule de dire la chose ainsi. C'est le rire nerveux par lequel on veut échapper à une forte émotion.

Le livre sait être impartial. Le *pour* et le *contre* de chaque tendance et de chaque tenant de ce grand conflit sont si dûment pesés que nous-mêmes, après trois siècles, nous nous trouvons hésitants et décontenancés. Et l'œuvre vaut autant par les détails que par un ensemble admirablement clair et lucide, ordonné de main de maître. Parmi les pages de plein soleil, il faut citer celles du tir dans l'île de la (Vltava), et surtout la montée des seigneurs au château, le jour de la Defénestration. Une paix absolue règne en ville. Personne ne sait ce qui va se passer. Une femme arrose ses pots de fleurs à sa fenêtre. On fait la lessive sur la Vltava. Un des seigneurs parle d'un légume nouveau importé sur ses domaines ; cela s'appelle pomme de terre. De petits faits semblables il est tiré un admirable parti pittoresque. A l'arrivée de Frédéric de Palatinat, les bourgeois se racontent avec stupéfaction avoir vu de la fumée dans la bouche des soldats anglais. Déjà l'aspect de la Montagne Blanche, trempée dans le brouillard, donne le sentiment que la bataille sera perdue. Le fait que le peuple n'y soit pas, ou que les alliés hongrois s'y soient lâchement enfuis, tandis que mille Moraves sous Schlick font une résistance désespérée autour de château de l'Etoile, tout est comme implicitement prévu dès ce premier aspect. Toutefois, c'est sur le tableau de la famélique vie universitaire qu'il convient d'insister avant tout. Les femmes des professeurs ouvrent de petits trafics sous les arcades voisines ; on vend les objets précieux de l'école. Les épisodes qui

concernent Mollerus sont aussi finement, il faudrait vraiment dire *observés* que ceux qui ont trait à Kampanus. Nos amis Slaves de Transleithanie regretteront sans doute que l'auteur n'ait pas mis dans sa bouche, au milieu de toutes ces expressions, si typiques de l'époque, ne fût-ce qu'une seule parole, qui trahisse l'origine morave ou hongroise de son slovaque... Mais de ce temps-là, sous des Empereurs ou des Rois souvent communs à la Hongrie et à la Bohême, existait-il les mêmes variantes, avec la même insistance à n'être point confondus, entre Slovaques d'en deçà et d'au delà les Carpathes ?

Le livre de M. Karel Klostermann : **Les Brumes sur les Blata**, est un des plus beaux romans campagnards que je connaisse et je vois si bien les deux ou trois très discrets coups de ciseau, qu'il y faudrait pratiquer, pour n'être plus gêné par quelques répétitions, lesquelles consistent surtout à mettre dans la bouche des personnages le récit de faits, dont l'auteur lui-même nous a prévenu. Par *Blata*, les *Boues*, on entend une région d'immenses marécages, au sud de la Bohême, dont une partie il y a une quarantaine d'annés, à l'époque du roman en question, servait de pâturage à d'innombrables troupeaux de chevaux, d'oies et de gros ou petit bétail. Encore aujourd'hui, à la moindre crue, ce territoire brumeux est sous l'eau. Les paysans des *Blata* n'étaient, à l'origine, soumis à aucune administration et exploitaient ces terrains librement, bien qu'ils fussent la propriété du roi Vladislas. Cette liberté sous de suivants seigneurs dura jusqu'à ce que Adam de Hradec, poussé par sa chancellerie, deniât aux paysans leurs franchises. Leur chef Kubata tint tête à l'ambition du seigneur... jusqu'à ce qu'on la lui coupât. D'où le proverbe, qui en tchèque produit une jolie allitération : *Kubata donna sa tête pour Blata*. Puis vint la guerre de Trente ans ; des procès s'étaient engendrés. Tout de même en 1865 le peuple gagna définitivement ses Blata, c'est-à-dire que les neuf communes d'alentour se les partagèrent.

Or, dans les années 1870, le héros de M. Karel Klostermann rêvera de recommencer le rôle de Kubata, cette fois en arrachant aux seigneurs non plus les boues, mais les étangs et les forêts. C'est un berger, Vojta, garçon d'origine douteuse, sauvage, hardi à l'excès, recueilli chez le riche et honnête paysan Jouza Potuzak où, bientôt, grâce à ses hauts faits de braconnier d'eau comme de terre ferme, il exerce un énorme ascendant sur Vaclav, le fils de son maître, qui dort avec lui à l'écurie, et sur Apollena, sa sœur. Tous deux savent le secret de ses rôderies nocturnes. Quelquefois les trois se réunissent de nuit, Apollena moitié nue, piquée par des essaims de moustiques sans qu'elle s'en soucie, au bord du petit étang dans le verger. Et là Vojta dévoile ses plans. Son projet, d'une audace extrême, va désormais peser sur eux et opprimer tout le récit jusqu'à ce que, à la suite d'une aventure, qui amène l'innocent Vaclav en prison et risque coûter

cher à Apollena, un revirement se produit dans l'âme de Vojta. Il se sent redevenir âprement paysan, dès son premier contact avec une assemblée des notables du pays, et, sous l'influence de la grand'mère de ses amis, se résout à faire honneur à son pays, par l'héroïsme patient du travail de tous les jours, au lieu que par les folles équipées. N'allez pas croire qu'il s'agit de quelque récit moralisant à la manière au moins d'Urbain Olivier. On se tromperait fort. Un souffle de chaude et saine sensualité court, à certains passages périlleux à travers les boues détrempées, sur la rude et audacieuse idylle du jeune braconnier et de la fille de son placide maître. A noter par exemple la scène, renouvelée de *l'Abbesse de Castro*, sans que M. Klostermann s'en doute, où une invocation à la Vierge sauve la petite paysanne de caresses trop ardentes. Elle est fille sage, sans fadeur et sentimentalité aucune, conformément à la réalité de ces campagnes où, comme on dit au pays slovaque, toutes savent « par où pisse la chèvre » sans que leur honnêteté en souffre le moindre dommage. L'unité du décor, triste et lourd, est admirablement observée sans rien d'artificiel. Toujours la boue, toujours le brouillard, toujours la nue parcourue par le vol des oiseaux aquatiques, toujours leurs piailleries dans les roseaux. Et les couchers de soleil, sanglants et diffus, dans ces brumes ; et ce luron de Vojta et cette Apollena débraillée, cuisses nues dans l'eau, en tel relief énergique du milieu d'autres figures si bien campagnardes tchèques, dont cependant aucune n'est indifférente ou seulement banale, ou seulement comme l'on serait chez nous ; et l'ardente amitié de Vaclav pour le berger, qu'il admire presque superstitieusement, tout cela, paysage gris et paysans boueux, forme un ensemble singulièrement captivant, et dont je voudrais beaucoup, en dépit de certaines gaucheries, essayer l'effet sur les lecteurs de France.

— Garçon d'épicerie, commis-voyageur, clerc chez un avocat, employé à l'administration des *Narodni Listy*, puis passé à leur rédaction, M. Ignat Herrmann, né à Chotebor, en 1854, est aujourd'hui l'un des types les plus populaires de Bohême. Ses trois derniers livres : **les Braves gens de Prague**, **Familles de toutes sortes** et **la Veille de Noël de Tobiasek** sont plus drôles et finement observés que jamais. Faits d'un sens aigu du comique journalier, d'une pointe de caricature à la Wilhelm Busch, d'un peu d'attendrissement ironique à la Daudet, de beaucoup de bonhomie à la Coppée, et en plus de ce je ne sais quoi de spécial qui ne se respire que dans les rues noires de Prague ou les maisons grises, poussées dans les terrains vagues de Vinohrady, ils s'attachent à une peinture minutieusement sympathique et fidèle des petites existences que l'auteur a été à même d'observer de près, lors des successifs avatars de sa carrière de véritable Gil-blas. Un Gil-Blas tchèque et d'aujourd'hui. Ajoutez à ces recueils l'amour des bêtes

et une façon de les raconter, dont la cocasserie dépasse souvent, à notre goût, ce qui a été fait ailleurs dans ce domaine, peut-être alors aurez-vous les grands traits d'une physionomie dont le dernier saute-ruisseau de la Vieille-Ville, ou le moindre pommeau des chancelleries de la Mala-Strana vous donnerait immédiatement les autres. Dommage que la crainte de n'être pas compris à demi-mot de son public l'entraîne parfois à quelque lourdeur. A cela près, je crois bien que le même succès de fou-rire accueillerait, dans vos journaux du boulevard, l'histoire de la tortue à qui son propriétaire a tant joué de l'harmonica que la bête en perd l'appétit, au point de nécessiter les soins du vétérinaire ; le tableau, extraordinairement bourgeois de Prague, de cette noce extravagante, où l'on se gonfle de mauvais café, pendant que la mariée apaise les vagissements intempestifs, qui tout à coup partent d'un lit voisin et, à la grande stupeur des hôtes, donne à téter à un petit paquet informe, retiré précautieusement de dessous les édredons ; ou surtout cette toute récente odyssée d'un chien, expédié de Prague à Cracovie, et renvoyé à Prague par l'acheteur, courroucé à bon escient puisqu'une aventure de station lui amène, au lieu du chien de race choisi, un effroyable toutou de garde-voie. Mais il ne sied guère de résumer en trois lignes des choses qui valent surtout par l'accent avec lequel on les raconte et la malignité souriante de l'observation. Une grosse anecdote sait devenir très fine et d'un haut comique, contée d'une certaine façon et, de conter ainsi, M. Ignat Herrmann a toujours eu le don, qui ne s'acquiert pas. Depuis l'arrière-boutique de ses débuts aux salles de rédaction du grand journal qu'il hante, ce fut toujours le même esprit singulier et plaisant : la moindre histoire passant par sa bouche déchaînait le fou-rire. Et je sais de lui des comptes rendus des séances du tribunal, qui valent ses meilleurs feuilletons.

— *Narodni Listy*, puisque nous y sommes, a permis à l'un de vos collaborateurs de plaider la cause de la version originale du *Boris Godounow* de Moussorgsky, que le Théâtre National entend monter. Il l'a fait en s'appuyant autant sur l'article où M. Marnold a, ici même, exposé les faits que sur les souvenirs que lui a laissés la partition de Boris, non encore remaniée, telle qu'il l'a eue entre les mains vers 1886-88. Rien n'égale l'impudence autocratique avec laquelle le directeur du *Narodni Divadlo* a bondi sur ses grands chevaux. M. Gustave Smoranz se retranche derrière Rimsky Korsakof et les théâtres russes, qui savent mieux ce qui convient à Moussorgski que Moussorgski lui-même, à plus forte raison que M. Marnold, dont il se demande avec suffisance qui ce peut bien être, ou que votre serviteur naturellement. Jamais il ne permettra du reste à un étranger de lui donner des conseils et il annonce que, non seulement il entend rester fidèle aux vieux errements, mais qu'il pratiquera en

outre dans la version Rimsky Korsakof des coupures, dont il entend demeurer seul juge. Regrettons-le. Le *Narodni Divadlo* perd là une belle occasion de faire une grande, bonne et belle œuvre. Le Théâtre Allemand rival pourrait bien lui donner quelque jour une leçon de slavisme mieux compris et réaliser en même temps une bonne affaire. Dès 1911, il n'y a plus de droits d'auteur sur la version originale de Moussorgski, mais il y en a encore une trentaine d'années sur l'édition Rimsky-Korsakof. Dès lors la disparition des éditions originales de chez l'éditeur paraît toute expliquée. Plus habiles que M. Smoranz qui, paraît-il, y a perdu son latin ou plutôt son russe, nous ne saurons pas moins la retrouver, nous aussi, le moment venu. N'importe il est à tout le moins étrange que, quelques années après *Pelléas et Mélisande*, nous en soyons encore là. Le *Narodni Divadlo* jouera *Elektra* (dans la version réduite à soixante-dix musiciens), il jouera peut-être même *Pelléas*, mais le *Boris* original l'effraie encore. Et les revues musicales de Prague acceptent sans récriminer l'ukase de M. Smoranz. Ce n'est pas la première fois que nous devons constater quel goût de l'autoritarisme sévit, chez les opprimés, aussitôt qu'ils ont échappé à la strangulation de leur liberté de penser. De longtemps encore le Bohême ne sera pas un pays de libre et courtoise discussion. Il est si doux de se venger d'avoir tant dû plier et obéir, en jouant le tyranneau à son tour.

WILLIAM RITTER.

VARIÉTÉS

Deux lettres de Cuvillier Fleury. — On vient de publier le premier tome d'une importante correspondance échangée entre le duc d'Aumale et Cuvillier-Fleury, qui fut le précepteur de ce prince. C'est peut-être le moment de tirer de l'ombre où elles reposent deux lettres que cet honnête homme de précepteur, un peu oublié, écrivit à M. Louis Alloury, son ami et mon grand-oncle.

Elles sont datées de 1873. C'est l'époque où des pourparlers avaient lieu qui tendaient au rétablissement de la monarchie. La première est du mois d'avril. Thiers, on le sait démissionna le 23 mai. Toutefois, depuis quelque temps, les conservateurs escomptaient sa chute, et dans cette attente, s'efforçaient de se mettre d'accord entre eux pour confier le pouvoir exécutif au duc d'Aumale. Les négociations n'aboutirent pas, mais je suppose que Cuviller-Fleury y joua un rôle, et que c'est à ce rôle qu'il fait allusion dans sa lettre. Dailleurs M. Vallery-Radot, l'érudit éditeur du volume dont je parlais, serait mieux que moi à même d'apporter des éclaircissements sur ce point.

Paris. Passy
(4 Avenue Raphaël)
Le 12 Avril 1873.

Votre lettre, mon bien cher ami, m'a causé une vraie joie. Vous êtes resté pour moi le philosophe, c'est-à-dire l'homme vrai et sincère

...cui non sit publica vena,

et dont la parole met son empreinte sur les choses. Cette fois, votre amitié y a mis aussi toute la sienne; mais j'accepte tout; et je suis heureux parce que — savez-vous — beaucoup d'injustice de jalousie, de dénigrement, de sot dédain, d'envieuse courtisanerie, s'est attaché au rôle que j'ai eu à jouer *forcément*; et que même parmi ceux qui ne me jalousaient pas (de leur antichambre), personne n'a su rendre justice à la mesure que je crois avoir gardée, à ce que ma position avait de délicat et de touchant, par l'effet d'un hasard dont je me serais applaudi, si les envieux de toutes les paroisses ne m'en avaient fait un martyre.

La causerie seule pourrait vous expliquer tout cela; j'y résiste la plume à la main. Mais jugez quel baume une lettre de vous, d'un tel ami, d'un tel disciple, d'un tel juge, d'un tel écrivain (ah! pourquoi ne plus écrire?) a jeté sur une plaie vive encore. Merci donc, je garde la lettre. Elle figurera peut-être un jour dans *l'histoire de la Réception du 3 Avril* (que je médite — ceci entre nous).

Je tiens à vous laisser sur cette bonne impression de mon accord avec vous (quand vous me louez); et je n'aborde pas la question politique que vous traitez, dans votre lettre, comme si vous teniez encore votre bonne plume (de Tolède), si connue du public parisien et si hâtivement remise au fourreau. Au fond, nous serions vite du même avis, croyez-le, après une demi-heure de causerie. Les questions de *mots* nous perdent. Chacun devrait avoir écrit sur son chapeau la définition du gouvernement qu'il préfère, en marquant bien que ce qu'il préfère, ce n'est pas tel *vocable*, mais un vrai gouvernement, république ou monarchie. Deux républiques ne se ressemblent pas, même à la distance de Paris à Soleure; et deux monarchies, celle de Bismarck ou celle de Victoria, ne se ressemblent pas davantage. *Une langue bien faite*, demande Condillac! Des définitions, vous dirai-je! Mais adieu, vous avez très bien défini votre amitié pour moi et je vous en remercie *toto corde*.

CUVILLIER-FLEURY.

La seconde lettre a peut-être plus d'intérêt, et, en quelque manière, d'actualité. Cuvillier-Fleury, précepteur d'un enfant de France, y donne les motifs qui s'opposent selon lui, à une restauration monarchique. Thiers se déclarant pour la République devant l'Assemblée législative, avait répondu au duc de Broglie qui l'interpellait: « La raison qui me décide, moi, vieux partisan de la monarchie, c'est qu'aujourd'hui la monarchie est absolument impossible. » On verra que c'est à peu près le sentiment de Cuvillier-Fleury. Ce *non possumus* opposé jadis et aujourd'hui encore à tous ceux qui ne s'inclinent point, adorants et terrifiés, devant l'Evolution, la Force des choses, ou autres divinités à l'usage des sociologues, cet argument

d'impossibilité est-il bien convaincant? Ce n'est point le lieu de discuter là-dessus. Voici la lettre, qui m'a paru curieuse, avec ses citations, à l'ancienne mode :

Paris. Passy
24 août 1873.

Mon cher ami,

Comme je suis à la veille de partir pour aller passer une quinzaine à Chantilly, j'ai mille petits ennuis au milieu desquels je rougirais de placer une réponse un peu sérieuse à votre très intéressante communication. J'aurais en effet à y répondre, et longuement, *plenum opus aleæ.* Je sais tout le péril d'une telle controverse entre deux amis. J'aime mieux vous dire que votre république n'est pas la mienne ; voilà tout. Je crains — désirant le contraire — que l'hérédité n'ait fait son temps, et que tout l'avantage qu'elle avait autrefois soit remplacé par le danger de concentrer sur la tête d'un seul homme, pour peu qu'il dure, tous les griefs que la politique accumule sans cesse sur sa personne et qui finissent par l'écraser de leur masse.

Erit enim fulgore suo qui prægravat artes
Infra se positas; extinctus amabitur idem.

C'est là le sort de tous nos rois depuis un siècle. Vivants on les accable; morts on les regrette. Républicains par le soin de tout contrôler dans la conduite des affaires publiques, nous sommes monarchistes par la manie de tout rapporter au souverain. Quand un roi comme L. Philippe (*experto crede*) n'a pu gouverner la France, avec toutes les garanties que la Charte lui avait imposées vis-à-vis du pays, et toutes celles qui le protégeaient (si vainement hélas !) lui-même, il n'y a plus de tentative à faire. V. Hugo nous dit qu'on *refait une virginité*... Mais une légitimité c'est plus difficile, ce semble, parce qu'il y faut plus de monde pour qu'elle soit vraiment refaite. A Marion, il suffit d'un amant et d'un amour.

Je reprendrai — à notre première rencontre — toute cette polémique amicale. Avec vous, je puis avoir des dissidences, jamais d'opposition radicale à vos idées et surtout à vos sentiments.

A vous de cœur.

CUVILLIER-FLEURY.

P.-S. —Voulez-vous que je vous renvoie, à un de mes premiers voyages à Paris, votre intéressant et remarquable écrit. Ah ! quelle faute de ne plus écrire !

Je voudrais, pour finir, préciser le sens de la phrase : « Votre république n'est pas la mienne. » M. Louis Alloury ne fut jamais républicain, et resta jusqu'à sa mort fidèle à la famille d'Orléans ainsi qu'aux idées qu'elle représentait et qu'il avait défendues pendont toute sa carrière de journaliste. Il faut donc entendre, je crois, le texte de la façon suivante : « La république dont vous me parlez d'après l'exemple que vous en avez sous les yeux, et que vous critiquez, n'est pas celle que je souhaite ; voilà tout. » Au reste; le

tour de la lettre montre bien que c'est Cuvillier-Fleury, et non M. Alloury, qui s'était rallié à la République.

ANDRÉ DU FRESNOIS.

LA CURIOSITÉ

Collection du comte Mimerel: Miniatures, Emaux, Objets de vitrine.

Un amateur de miniatures et de menus objets du XVIII[e] siècle, le **comte Mimerel**, vient de mettre sa collection en vente. Etant devenu aveugle et, par suite, ne pouvant plus jouir de ces chères choses amassées avec patience et amour, il s'en sépare et les offre à l'encan. Il est triste que M. Mimerel soit victime d'une telle infirmité. Mais le malheur des uns faisant souvent le bonheur des autres, beaucoup de friands se réjouirent de voir l'exposition Mimerel qui eut lieu à l'Hôtel Drouot les 16 et 17 avril, et la plupart ne manquèrent pas d'assister à la vente, dirigée par M. Lair-Dubreuil, avec MM. Paulme et Lasquin comme experts.

Il est certain que les connaisseurs recherchent de plus en plus les miniatures. On peut noter, d'autre part, que les peintres inclinent à dédaigner moins cet art charmant. La photographie en avait aboli le prestige, prétendant se l'approprier ensuite. Elle n'a réussi, et elle ne pouvait réussir qu'à rappeler à notre souvenir la fable du geai qui se pare des plumes de paon ! Malgré ses efforts, la photographie ne peut pas être artistique, car l'art doit donner l'impression du général et non du concret et, ainsi, il suppose toujours une interprétation et une accentuation de la réalité. Dans ces miniatures du XVIII[e] siècle et du commencement du XIX[e] siècle, qui passent sous yeux nous retrouvons précisément les traits essentiels de ces époques. Nous en revoyons l'âme, nous en sentons le parfum, nous nous en représentons l'atmosphère : et c'est ce qui nous enchante, ce qui nous procure de fines délices. Nous devons beaucoup à la miniature. Mieux que le tableau, mieux même que l'estampe, elle a contribué à nous transmettre les mœurs et l'esprit d'un siècle qui fut plein d'événements et de saveur. Une toile ne défie le temps que si elle est chef-d'œuvre. Même bonne, elle finit par embarrasser ; peu à peu elle perd la place d'honneur dans une maison. Un jour, on la trouve dans le coin d'un grenier, pleine de poussière, crevée par endroits, et on la jette au feu. La miniature n'exige pas de génie : du goût, du soin, de la patience, de la maîtrise, un peu de fantaisie y suffisent. Outre qu'elle est toujours un souvenir, elle décore, elle embellit, et elle tient à peine de la place !

Pour ma part, je souhaiterais la réhabilitation de la miniature et je suis avec intérêt les efforts accomplis en ce sens par des peintres comme Antigna et par toute une phalange de femmes parfaitement

bien douées : Mmes Debillemont-Chardon, Rossert, Jeanne Domergue, Jeanne Contal, Madeleine Brunet, Anna W. Lea, Harriet Hallowell, etc.

Ces artistes s'honorent en reprenant la tradition de Pierre-Adolphe Hall, de J.-B. Augustin, de Vestier, de J.-B. Isabey. Hall, notamment, a laissé nombre de miniatures dont la composition et le coloris procurent les jouissances les plus exquises. M. Manzi possède dans sa collection le portrait de Mlle Bianchi, par J.-B. Augustin, devant lequel on passerait des heures à en admirer l'élégance, la grâce, la poésie infinie. Et quel plaisir n'éprouve-t-on pas à contempler le portrait-miniature de la duchesse de Raguse, par Isabey ?

La collection Mimerel avait donc attiré foule de curieux. Elle fut, il faut bien le dire, une déception. On s'attendait à mieux ; on comptait sur un ensemble où domineraient les œuvres de premier ordre. Ces dernières, au contraire, formaient une petite minorité.

Hall était représenté par cinq miniatures, dont deux seulement méritaient de retenir l'attention : *Portrait d'un fermier général*, en buste, habit lilas brodé d'or et jabot de dentelle; et *Portrait de M le comte Pierre de Corneillan*. De Jean-François Gérard, dit Fontallard, on remarquait un superbe portrait de son fils à l'âge de quinze ans, jouant de la flûte. Il fut d'ailleurs adjugé 5.500 fr., à Mme de Rigny; le *Portrait de femme*, du même artiste, fit 1.520 fr. Un autre portrait de femme, par Bornet, corsage bleu et fichu blanc, cheveux poudrés ornés de rubans, monta à 4.040 fr., alors que l'expert n'en demandait que 1.200 fr. A la vérité, ce portrait est ravissant. Ravissant aussi un autre portrait de jeune femme peint vers 1805 par Nicolas Jacques. L'expert demandait 2.500 fr. de cette miniature. M. Lair-Dubreuil l'adjugea 11.600 fr. à Mme Brasseur, après une série d'enchères émouvantes. Encore un autre portrait de jeune femme dû, vers 1825, à Joseph Heigel. La jeune femme, vêtue d'une robe blanche avec ceinture bleue, séduit par sa douceur mélancolique. Le *Portrait de Bernardin de Saint-Pierre*, admirablement peint à l'aquarelle par un inconnu de l'Ecole française, ne dépassa pas la somme dérisoire de 50 fr. Il est vrai qu'il s'agissait d'un portrait d'homme et, ce qui plus est, de vieillard ! Nos amateurs n'aiment que les femmes, surtout les jeunes !

M. Raynal poussa jusqu'à 2.100 fr. sur une demande de 1.200 fr. le *Portrait de jeune femme*, par Dun. Mme Brasseur acquit pour le même prix le *Portrait de James Jones, esquire*, par Richard Cosway. Cette miniature est très belle de force et de couleur. La collection Mimerel ne comprenait rien de J.-B. Augustin, sinon un *Portrait de jeune homme*, que lui attribue l'auteur du catalogue et que Me Lair-Dubreuil adjugea 550 fr. à M. Fitz Henry.

Cinq miniatures portaient le nom de J.-B. Isabey. J'ai beaucoup

goûté le *Portrait présumé de la duchesse de Kent*, poussé d'ailleurs jusqu'à 6.020 par Mme Brasseur, sur une demande de 3.000 fr.

Les boîtes, étuis et breloques de la même collection se sont également bien vendus. L'ensemble produisit 317.017 fr.

Souhaitons pour tous que la vente Mimerel inaugure la saison des grandes ventes.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme.

Sédir : *La Médecine occulte ;* Bibliothèque Beaudelot. 2 »

W.-S. Solovioff : *Les Mages ;* traduit du russe par Maurice Luque. Librairie Hermétique. 3 50

L'Evangile de Cagliostro ; introduction et traduction par le Dr Marc Haven. 3 50

Histoire

Louis Cons : *De Gœthe à Bismarck ;* Nouv. libr. nationale. 3 50

E. Hocquart de Turtot : *La Conquête des Communes*, mai-juill. 89 ; Perrin. 3 50

Gaston Maugras : *Journal d'un étudiant* (Ed. Géraud), *pendant la Révolution ;* Plon. 3 50

S. Vialla : *Marseille Révolutionnaire* (*1789-1793*) ; Chapelot. 10 »

Littérature

Georges Buisseret : *L'Evolution idéologique d'Emile Verhaeren ;* « Mercure de France ». » 75

Paul Chaponnière : *Piron, sa vie et son œuvre ;* Fontemoing. 7 50

Albert Feuillerat : *John Lyly, contribution à l'histoire de la Renaissance en France ;* Cambridge at the University Press. » »

Francis Jammes : *Ma fille Bernadette ;* « Mercure de France ». 3 50

Georges Pellissier : *Anthologie des Prosateurs français contemporains. I. Romanciers ;* Delagrave. 3 50

Stephan Zweig : *Emile Verhaeren, sa vie, son œuvre,* traduit de l'allemand sur le manuscrit inédit par Paul Morisse et Henri Chervet ; « Mercure de France ». 3 50

Philosophie

J. Raoul Gaubert: *Comment on devient Surhomme ;* Ed. Française. 1 »

William James : *Philosophie de l'Expérience*, trad. de E. Le Brun et M. Paris ; Flammarion. 3 50

Herbert Spencer : *Qu'est-ce que la Morale?* trad. de Desclos-Auricoste ; Schleicher. 2 »

Poésie

Anthologie Néo-Romantique ; Messein. 3 50

Lazare Berthie : *Légende de Provence ;* Ficker. 1 »

Lazare Berthie : *En suivant le flot bleu ;* Ficker 3 50

Paterne Berrichon : *Poèmes Décadents ;* Messein. 3 50

André Delacour : *Le Rayonnement ;* Falque. 3 50

G.-Joseph Gros : *Les Yeux pleins de larmes ;* Lyon, l' « Art Libre ». » »

Edgar Poe : *Poésies complètes*, trad. par Gabriel Mourey ; « Mercure de France ». 3 50

Maurice Rostand : *Conversation avec la Gloire ;* « Schéhérazade ». 1 »

Publications d'Art

Elie Faure : *Histoire de l'Art ; l'Art antique.* » »

Questions militaires

Joachim Murat : *Lettres et Documents, 1767-1815*, IV ; Plon. 7 50

Questions morales et religieuses.

Bézy : *H.-D. Lacordaire;* Bloud. 3 50
Alfred Baudrillart : *L'Enseignement catholique dans la France. Etudes et discours;* Bloud. 3 50
A. Delpech : *Défendons l'âme française ;* Schleicher. 1 50

Roman

Charles-Gustave Aniot : *L'Approche du soir ;* Plon. 3 50
Jean Canora : *Madame Davenay, bienfaitrice;* Calmann-Lévy. 3 50
Conan Doyle : *Jim Harrison Boxeur,* trad. d'A. Savine ; Stock. 3 50
Pierre Corrard : *Les Chercheurs d'Idéals ;* Flammarion. 3 50
J. Lorrain : *Pelléastres ;* Méricant. 3 50
Roger Martin du Gard: *L'Une de nous... ;* B. Grasset. 2 »
Ed. Ned : *Les Idées de M. Gœdzak philosophe Bruxellois ;* Dechenne. 3 50
Ernest Olmeadow : *Susan,* adapté de l'anglais par Marc Logé: Libr. des « Annales ». 3 50
C. Pert : *La Petite Cady;* Juven. 3 50
Charles Pettit : *Dogue et Félins;* Ed. du « Monde illustré ». 3 50
Paul de Pitray : *Noblesse expatriée à Buenos-Aires;* Ed. « Tourisme et Sport ». 3 50
Marcel Rogniat : *Péchés de Jeunesse ;* Sansot. 3 50
Romain Rolland : *Jean-Christophe. La Fin du Voyage. Les Amies;* Ollendorff. 3 50

Sociologie

Billets de Junius, mars 1908-mars 1909; « l'Echo de Paris ». 5 »
Emmanuel Barbier : *Le Devoir politique des catholiques;* Jouve. 1 »
Czulowski: *La Transformation du salariat et du capitalisme;* Jouve. 3 »
Charles Maurras et H. Dutrait-Crozon : *Si le coup de force est possible;* Nouv. Libr. Nationale. » »
E. de Naurois : *Les Classes dirigeantes;* Jouve. 3 »
Georges Régnal : *La Femme telle qu'elle doit être;* Tallandier. 2 »
Raphael Viau : *Vingt ans d'Antisémitisme;* Fasquelle. 3 50

Théâtre

F. Gaiffe : *Le Drame en France au XVIIIe siècle;* Colin. 10 »
L.-Henry Lecomte : *Histoire des Théâtres de Paris. Le Théâtre de la cité,* Daragon. 10 »

Voyages

Jules Leclercq : *Chez les Jaunes;* Plon. 3 50
H.-D. Sisson : *La République Argentine;* Plon. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort de Bjœrnstjerne Bjœrnson.— La *Marseillaise* en Allemagne. — Le monument Gérard de Nerval. — Le probe amateur. — Gallicisme ou germanisme. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

Mort de Bjœrnstjerne Bjœrnson. — L'illustre poète norvégien est mort le 26 avril, à Paris, où on l'avait ramené l'automne dernier, déjà presque mourant, pour y reprendre le traitement électrique de la d'arsonvalisation, qui lui avait réussi une première fois. Mais l'artério-sclérose était trop avancée, chez ce vieillard de 78 ans, pour qu'on pût espérer le sauver. Le grand Norvégien est mort loin de son pays, où cette nouvelle, malheureusement prévue depuis des mois, a suscité une émotion générale. C'est que Bjœrnson, comme Ibsen, plus qu'Ibsen peut-être, aura été la voix vivante de sa patrie et de sa race. Pendant un demi-siècle, il en incarna merveilleusement la pensée, les sentiments, les ardeurs, les ambitions, fut la véritable et complète émanation de son génie, en exaltant jusqu'à

l'enthousiasme, les défauts comme les qualités, donnant au profond idéalisme nordique greffé sur le robuste sens des réalités sa plus magnifique expression.

Poète, romancier, orateur, dramaturge, journaliste, il fut tout cela avec la même maîtrise, la même fougue et le même succès. Dès le début, il cultive à la fois tous les genres. L'année de la représentation de son premier drame héroïque, *Entre les batailles*, 1857, voit paraître sa fraîche nouvelle champêtre, *Synnœve Solbakken*. Et coup sur coup, entre les drames et les poèmes, viennent d'autres nouvelles : *Arne, Un joyeux compagnon, la Fille de la pêcheuse, la Marche nuptiale*. A l'étranger il est surtout connu comme dramaturge. Parmi ses pièces, on a traduit en français : les deux parties d'*Au delà des forces, le Roi, le Journaliste, Un gant, Une faillite, Amour et Géographie, Léonarda, les Nouveaux mariés*. Plusieurs ont été jouées et chacun se souvient de l'effet triomphal produit par les représentations d'*Au delà des forces* à l'Œuvre, qui révélèrent le nom de Bjœrnson aux Parisiens. Il faut encore citer, dans son théâtre, *Hulda la boîteuse*, la trilogie lyrique de *Sigurd Slembe*, la tragédie de *Marie Stuart, Paul Lange et Tora Parsberg*.

Le rôle politique de Bjœrnson fut également considérable. C'est lui qui préconisa le premier l'idée de la séparation de la Norvège d'avec la Suède. Ses démêlés avec le roi furent retentissants. Ils se terminèrent d'ailleurs par une réconciliation, le jour où Bjœrnson consentit à aller recevoir de la main du souverain, à Stockholm, le grand prix Nobel de littérature qui lui avait été décerné par l'Académie Suédoise.

§

La Marseillaise en Allemagne. — Il ne s'agit pas de l'hymne national officiel que l'on écoute debout, jusqu'à la cour de Berlin, sans se rappeler le mot de Gœthe, écrivant, le 23 octobre 1793, à Fritz von Stein : « M. Sibeking peut être un homme très riche et très intelligent ; mais il n'est pas encore arrivé à comprendre que, dans aucune langue, le chant : *Allons, enfants*, etc., ne convient à des gens aisés, et qu'il a été uniquement écrit pour réconforter et stimuler de pauvres diables. Ce chant, à une table bien servie, me fait toujours l'effet d'une devise de riche qui serait : *pain bis et liberté*, ou pour un archi-juif : *peu, mais honnêtement*. » Il est vrai qu'à Berlin, comme à Pétersbourg et à l'Elysée, ce sont les harmonies militaires seules qui parlent. Tandis que la Marseillaise qui est populaire en Allemagne, c'est bien l'hymne révolutionnaire, devenu le chant de ralliement du prolétariat ; et si on ne lui a pas toujours conservé les paroles mêmes de Rouget de l'Isle, il n'en est pas moins étrange d'entendre une foule allemande entonner ces couplets guerriers si français.

Ce n'est cependant pas chose nouvelle. Dès 1792, ils étaient aussi répandus en Allemagne qu'en France ; dans le texte original, traduit ou transposé, c'était le chant *à la mode*, surtout parmi la jeunesse. On peut lire dans l'*Almanach de la Révolution* de 1795 : « Nos poètes rivalisent de zèle à traduire l'hymne des Marseillais. » Dans le numéro de décembre 1793 du *Journal politique de Hambourg*, quelqu'un avait essayé de lancer une sorte de *contre-Marseillaise*, mais elle ne prit pas. En 1809 encore, l'*Annuaire de Heidelberg* disait : « Notre époque, qui n'a rien produit de

saillant qu'en fait d'enthousiasme politique, n'a aussi donné qu'un chant (le mot *gassenhauer* signifie à la fois un *pont-neuf* et une *chanson populaire*) remarquable, c'est la Marche des Marseillais. »

Après la révolution de Juillet à Paris, la Marseillaise joua de nouveau un grand rôle en Allemagne. La police l'avait naturellement interdite, et l'on considéra comme un signe des temps qu'elle fût chantée publiquement en 1832 à la fête de Hambach. En 1848, un jeune Berlinois du nom de Eylert écrivit les vers d'une Marseillaise allemande. Plus récemment Jakob Audorf composa la *Marseillaise des ouvriers*, qu'ont répandue à foison les livres de chants socialistes. Enfin à la dernière grande assemblée des social-démocrates à Magdebourg, ce 18 janvier passé, a paru une *Marseillaise de la réforme électorale prussienne*.

Pendant ce temps les ouvriers et socialistes de France chantent l'*Internationale*.

§

Le Monument Gérard de Nerval. — Le Comité d'action en vue d'élever un monument à Gérard de Nerval est ainsi constitué :

MM. P.-N. Roinard, président; Stuart Merrill, vice-président; Henri Strentz, secrétaire; Jean Clary et André Salmon, secrétaires-adjoints; de Royaumont, archiviste; Paul Gallimard, trésorier; Guillaume Apollinaire, Paterne Berrichon, Jacques Boudon, Edouard Dujardin, Gauthier-Ferrières, Alexandre Mercereau, Victor-Emile Michelet, Adrien Mithouard, Henri de Régnier, Emile Verhaeren, Ary-René d'Yvermont, membres.

Le sculpteur choisi est le maître J. Desbois.

Les souscriptions sont centralisées chez M. Paul Gallimard, trésorier, 79, rue Saint-Lazare.

On peut souscrire au *Mercure de France*.

Siège du Comité : Maison de Balzac, 47, rue Raynouard (Passy).

§

Le probe amateur. — Sir Georges Beaumont, ami et protecteur de Wilkie, peintre anglais du commencement du dix-neuvième siècle, avait acheté beaucoup de ses tableaux à un moment où ils n'avaient encore que peu de valeur. Dans la suite, Wilkie étant devenu célèbre, il ne voulut pas avoir fait une trop bonne affaire, et il envoyait de temps en temps au peintre 50 ou 100 guinées, à mesure que sa réputation grandissait et que ses nouveaux tableaux augmentaient de prix.

§

Gallicisme ou germanisme. — Il y aurait tout un chapitre de philologie amusante à écrire sur les mots français directement germanisés, ou employés en allemand tels quels, mais dans l'acception la plus imprévue. Des mots allemands, par contre, ont aussi été francisés de la façon la plus cocasse dans les provinces de l'Est, et dans la Suisse française : il suffira de citer *bügeleisen*, fer à repasser, qui a donné par exemple, dans le Canton de Neuchâtel, ancienne principauté prussienne, ce mot d'allure si française : *peuglise*.

L'un des « gallicismes » allemands les plus typiques est le mot *fidèle*, qui a pris le sens de gai, entraînant, agréable : *ein fideler Kerl*, *eine fide-*

le Musik; es war ganz fidel se dira d'une réunion entre amis ou gens de bonne humeur. Et voici du canton de Glaris un vocable presque volapuk et cependant d'une sonorité et d'une forme tout à fait suisse-allemande : une montre s'y appelle un *Kelœretli*. Ce n'est que l'estropiation populaire de la phrase souvent répétée par des soldats ou des réfugiés français d'autrefois : *Quelle heure est-il?*

§

Publications du « Mercure de France » :

ÉMILE VERHAEREN, SA VIE, SON ŒUVRE, par Stefan Zweig, traduit de l'allemand sur le manuscrit inédit par Paul Morisse et Henri Chervet; avec 2 portraits d'Emile Verhaeren. Vol. in-18, 3.50.

POÉSIES COMPLÈTES d'Edgar Poe, traduites par Gabriel Mourey, précédées d'une Lettre de John-H. Ingram, et suivies de *la Philosophie de la Composition* et de Notes biographiques et bibliographiques; portrait d'Edgar Poe d'après un daguerréotype de 1849 appartenant à M. J.-H. Ingram. Vol. in-18, 3.50.

MA FILLE BERNADETTE, par Francis Jammes. Vol. in-18, 3.50 (12 ex. holl. à 10 fr.).

L'ÉVOLUTION IDÉOLOGIQUE D'ÉMILE VERHAEREN, par Georges Buisseret, avec un portrait et un autographe. (Collection *Les Hommes et les Idées*, n° 18.) Vol. in-16, 0.75.

§

Le Sottisier universel.

Après avoir jeté autour de lui un coup d'œil investigateur, le jeune détective en fit sauter le couvercle. — *Le Journal*, 9 avril.

Le rapport médical sur le lieutenant de vaisseau Lair conclut à une responsabilité atténuée aux quatre dixièmes. — *L'Echo de Paris*, 13 avril.

Si l'on en croit le docteur Wiedemann, professeur d'égyptologie à l'université de Rouen... — *Paris-Journal*, 14 avril.

— Répondez-vous, oui ou non, à Sheriff Bob? lui demanda-t-on.
— *Chi-lo sa?* répondit en anglais la jolie Italienne. — *Gil Blas*, 18 avril.

M. Louis Dimier, dans *l'Action Française*, s'élève contre l'idée d'un monument parisien à la gloire d'un Anglais — fût-il Whistler. — SÉVERINE : *L'Œuvre*, 7 avril.

Explosion avenue de Saint-Ouen. Un appartement détruit une victime [titre]. — *Petit Niçois*, 13 avril.

On se plaint de la rareté des pièces de 5 francs. A quoi attribuer cela, puisque au contraire nous en avons tellement en réserve? Oh! c'est bien simple. Allez toucher 100 francs à une caisse : on vous donnera un billet ou dix louis. C'est vite fait. — *Le Matin*, 7 décembre.

Coquilles.

Deux monuments ont été inaugurés hier, à Marseille : l'un, élevé sur sa tombe, à la memoire de l'exploiteur naturaliste Rolland de Kessang, etc. — *Journal des Débats*, 30 novembre.

Brasier, à Monte-Carlo, m'avait fait à ce sujet une prédication qui paraît devoir se réaliser. — *Les Sports*, 21 avril.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo

BULLETIN FINANCIER

Les temps continuent à être propices au marché financier. D'une façon générale cependant, : cours ont subi un léger fléchissement sur la quinzaine dernière.

La rente française a reculé à 98,67 ; l'Extérieure a gardé sa position précédente ; le Turc unifié gne deux centimes. Le budget turc pour 1910 se solde cependant par un déficit de 250 millions. Serbe est en hausse de plus d'un point. Les Russes couchent, si nous osons dire, sur leurs sitions : le Consolidé 4 o/o est à 94,75, le 3 o/o 1891 à 80,75, le 3 o/o 1896 à 79,75, le 4 o/o 01 à 94,60, 5 o/o 1906 à 106,50, le 4 o/o 1909 à 100,60.

Les Compagnies de Chemins de fer n'ont guère varié. Les Sociétés de Crédit prennent plutôt l'avance : le Crédit Lyonnais à 1.426, la Banque de Paris à 1.826, la Société Générale à 725; le omptoir fait 845 au lieu de 849 ; le Crédit Mobilier se tient à 718. Sa récente augmentation capital a obtenu plein succès et va lui permettre de faire aboutir une série d'affaires intéres-ıtes.

Tous ces établissements viennent de prêter leur concours au placement de 100.000 obliga-ns 5 o/o or de la Compagnie des chemins de fer fédéraux Brésiliens. Cette émission a eu lieu sous auspices de la maison Périer et Cie.

Dans les premiers jours de mai s'organisera sans doute la Nouvelle Compagnie des Omnibus nt le Comptoir d'Escompte et la Société Générale doivent assurer le capital.

Le Masque d'Or.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

)UR FAVORISER LE DÉVELOPPEMENT DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE EN FRANCE

Société Anonyme. — Capital : 400 Millions

Assemblée générale annuelle du 24 mars 1910

Les actionnaires de la Société Génerale se sont réunis en Assemblée générale ordinaire, le ıdi 24 mars, pour recevoir communication des résultats et statuer sur les comptes de l'exercice 09.

Le rapport du Conseil signale les nouveaux progrès accomplis : le mouvement général de la ıisse s'est élevé à 102 milliards, représentant un mouvement moyen par jour de 341 millions et ıe augmentation de 19 milliards sur le mouvement général pendant l'année précédente; celui du ›rtefeuille commercial passe également de 29 à 32 milliards ; les encaissements de coupons dé-ssent 1 milliard et les ordres de Bourse 3 milliards ; le solde des comptes de chèques est, au : décembre 1909, de 423 millions.

Le rapport constate que la clientèle de la Société Générale apprécie de plus en plus la sûreté ses relations, la modicité de ses tarifs, ainsi que son application à comprendre et à satisfaire s besoins particuliers à chaque région. L'organisation extérieure de la Société Générale compte effet 772 guichets, non compris les agences de Londres et de Saint-Sébastien. Le nombre de s actionnaires dépasse actuellement 90.000.

Au cours de l'année, la Société Générale a prêté son concours à de nombreuses opérations émission et de placement, dont le rapport donne l'énumération.

La Caisse de Prevoyance du Personnel possède actuellement un avoir de 11 millions. L'alloca-›n prelevée sur les frais géneraux a été portée, l'année dernière, à un chiffre égal à la retenue de o/o, consentie par le personnel, sur les appointements fixes ; cette même allocation a été de ›uveau votée par le Conseil au titre de l'exercice courant.

D'autres améliorations ont été apportées à la condition du personnel, particulièrement des ;ents les plus modestes. Des allocations spéciales et progressives, indépendantes du traitement, ıt été notamment accordées aux agents chargés de famille.

La Société Generale, avec les Grands Etablissements de Crédit, a participé tant à la souscrip-›n ouverte pour venir en aide aux sinistrés, qu'à la formation du fonds de garantie demandé par Etat pour le fonctionnement de la Caisse de prêts.

La situation des filiales de la Société Générale est considérée comme pleinement satisfaisante.

En ce qui concerne les affaires péruviennes, la situation s'est encore améliorée. L'an derni les circonstances n'ont pas été favorables à la réussite des projets concertés avec le Gouverneme péruvien. Mais les circonstances redevenant normales, on peut espérer une solution convenab des questions qui intéressent la Société Générale.

Aussi, désireuse de conserver à ces relations avec les autorités péruviennes le caractère confiance réciproque qu'elles revêtent depuis plusieurs années, la Société Générale, entièreme d'accord et conjointement avec la Banque de Paris et des Pays-Bas, le dévoné mandataire d créanciers français du Perou, et avec le concours spontané de nombreux amis, a prêté son app au Gouvernement Péruvien, dans des conditions qui, établissant un lien de connexité plus étroi entre le règlement définitif des créances françaises et le relèvement du crédit extérieur du Péro sont de nature à faciliter la réalisation, d'autant plus prochaine, de ce double objectif, que les effor qui s'y emploient de tous côtés seront dorénavant plus concordants.

Les bénéfices nets de la Société, en y comprenant le prélèvement sur la prime versée par l actionnaires d'une somme de 1.145.833 fr. 35 c. destinée à égaliser la jouissance entre les actio nouvelles et les actions anciennes du 1er janvier au 15 juin 1909, en conformité des résolutio de l'Assemblée générale du 30 mars 1909 et de la décision prise le même jour par le Conseil d'a ministration, ont été de 15.073.766 fr. 70 c.

Le Conseil a proposé de fixer la répartition à 16 fr. 75 c. nets d'impôt par action, sur lesque 6 fr. 25 c. ont été déjà payés aux actionnaires à titre d'acompte le 1er octobre 1909, et de report à nouveau 168 000 francs.

Le Conseil termine son rapport en rendant un dernier hommage à la mémoire de M. le Bègu administrateur décédé au cours du dernier exercice.

Le rapport des censeurs-commissaires relève les augmentations des principaux comptes. constate que l'organisation et le fonctionnement des divers Services de la Société présentent tout les garanties désirables, et, en terminant, il s'associe aux propositions du Conseil d'administra tion pour la répartition du solde bénéficiaire et l'approbation des comptes.

L'Assemblée a approuvé les comptes de l'exercice 1909 et adopte la proposition du Cons relative au dividende. Elle a ratifié la nomination de M. Génébrias de Fredaigue comme admini trateur faite à titre provisoire par le Conseil. Elle a réélu administrateurs pour cinq ans, MM. D jardin-Verkinder et Wagner, et renouvelé pour trois ans le mandat de M. Thirria, censeur.

Toutes ces résolutions ont été votées à l'unanimité.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an.............	25 fr.	Un an.............	30 fr.
Six mois............	14 »	Six mois............	17 »
Trois mois..........	8 »	Trois mois..........	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | Étranger : 80 fr.

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.